intérieurs, ce n'est pas tant la cuisinière ou l'hôtesse stéréotypée et d'un style archaïque qu'il faut regarder, mais les tables chargées de victuailles, les nappes à carreaux bleus et blancs, peut-être cela manque-t-il de liaison; que de détails excellents, le poulet du nº 1, les moules du nº 3.

Buyle peint des nus grassouillets et laiteux sur des fonds ébauchés. Les natures mortes doivent se déchiffrer comme aussi ses paysages méridionaux, très artistes, peuplés de personnages qui semblent descendus de fresques italiennes (« Val du Couëe).

Quand on considère les deux expositions de Carte (cinq œuvres chez Mommen, plus de 20 à la Petite Galerie, dont plusieurs importantes) on est confondu devant tel labeur, telle ténacité, car il ne s'agit pas d'ébauches, mais de toiles et de dessins poussés très loin et qui atteignent souvent la maîtrise. Anto Carte se lance aveuglément dans plusieurs directions. Le critique après avoir découvert autrefois Vande Woestyne, parlera aujourd'hui de Modigliani, de Minne, de Creten Georges, voire de Buisseret.Ces rapprochements indiquent plutôt l'extrême diversité de l'imagination de l'artiste. Son réalisme idéaliste, son coloris et sa mise en œuvre assurent à tout travail de Carte une unité qui est bien à lui. Il faut louer Carte de distinguer les types et les coutumes de notre régionalisme et d'arriver par sa sympathie et son talent à les élever au type humain. Ainsi ce peintre peut représenter notre art à l'étranger à plus de titres que la plupart de ses confrères. On comprend que cette nature avide de connaître et d'exprimer s'engage dans le modernisme et qu'après les parades foraines des villages qu'il voyait sous l'angle pittoresque il ait voulu dire la psychologie des clowns avec plus de sobriété, de profondeur et de style, de sentiment latin aussi (« Clowns musiciens », « Jongleur »). Cependant, les œuvres que le Borinage lui inspire sont-elles plus près de la maîtrise. Elles ont participé à l'évolution de l'artiste et se sont enrichies de l'apport de ses découvertes. On décèle plus de volume et de grandeur, une lumière plus fine, une fantaisie plus artiste dans le choix des détails ou du décor (moulins de chevaux de bois, arbre aux feuilles dessinées comme chez Botticelli). Que ne puis-je décrire la grande composition « Borinage », où il y a un vieillard extraordinaire et surtout les «Archers de St-Sébastien » aux types qui se rapprochent des bergers de Vander Goes. Cette œuvre-ci est l'une des plus belles qu'ait signées Carte. Son réalisme teinté de sentimentalisme et de romance est moins abrupt que celui des Flamands, il est néanmoins fort prenant.

Julia Van Damme donne à ses natures mortes et paysages réalistes une singulière intensité et brutalité de coloris émaillé. Calut a des paysages plus sentis qu'affirmés, la forme est noyée; il a un bon effet de neige. Delvaux offre une marine et une rue passante très moderne. Narcisse, dans une atmosphère de cave, fait vivre le mystère de natures mortes sobres, stylisées, intéressantes de valeur, où l'on croit parfois entendre le cri d'une fleur.

Armand EGGERMONT.

Revue de littérature italienne (II)

Je ne puis tenir la promesse que j'ai faite à nos lecteurs dans ma dernière revue, et pour cause. Car je pense donner avant tout, dans ses grandes lignes, un tableau d'ensemble des valeurs et des tendances qui prévalent dans la production italienne contemporaine. J'espère que ceux qui suivront nos renseignements périodiques m'en sauront gré quand ils voudront encadrer dans une vue générale les différents livres dont je serai bien aise de m'occuper.

***

A une éclosion de romans d'après-guerre, où prévalait un sens aigu de la chair, exaspéré jusqu'à la luxure — Pitigrilli,Mariani, Da Verona, Mura — et qui avait banni tout autre but et toute autre valeur humaine, a succédé presque immédiatement un profond découragement. Chez quelques écrivains ce découragement s'est traduit en cynisme, en ironie destructrice; chez d'autres, il s'est épanché en un mysticisme actif et vigoureux, qui devait susciter dans un progrès continuel l'espoir d'atteindre le Sommet: Dieu — Manacorda, Borgese, Garsia, Zanfrognini, Hermet, Bonavia.

En attendant, les néo-classiques — Cardarelli, Savinio, Cecchi, Bacchelli — étaient allés chercher la réaction au « frammentisme » des « crépusculaires » dans un retour à Jacques Leopardi, ignorant jusqu'à Carducci, qui a été le père spirituel de la génération qui a fait la guerre.

De plus, en dehors de notre tradition, qui est foncièrement classique, c'est-à-dire sereine et héroïque, comme la vision que les Romains avaient de la vie, la recherche de la réalité dans son instabilité et dans sa perpétuelle transformation, a trouvé chez Pirandello et chez les Pirandelliani, au théâtre et dans le roman de vaillants réalisateurs.

Chez ceux-ci et chez les épigones une manie d'européisme, d'internationalisme intellectuel, qui veut dépasser les limites des nations et de la race, les a rendus intéressants à notre élite, mais ne les a pas, toutefois, rapprochés du cœur des classes populaires, bien plus vastes et plus nombreuses. Ils soulèvent et ils ont soulevé des discussions; ils ont piqué la curiosité, mais ils ne sont pas aimés.

L'exemple récent de la publication de « 900 » chaiers d'Italie et d'Europe, qui paraît à Rome sous la direction de Maxime Bontempelli et qui a une rédaction européenne — Mac Orlan, Gomez de la Serna, Joyce, Kaiser — qui a laissé indifférents les Italiens, et qui a reçu un accueil pas trop enthousiaste de la part de la presse, est là pour nous démontrer que les Italiens rêvent et aiment un art divers.

Car l'avènement du « fascisme » qui a gagné d'une façon étonnante les esprits de la Nation, des plus élevés et sensibles aux plus modestes et grossiers, a redonné à l'Italie le sens de la réalité, la connaissance de leurs intérêts et au surplus a ramené nos aspirations à la tradition qui paraissait, à la suite de quelques tentatives, presque surpassée et effacée.

Aujourd'hui, partout dans les revues et dans les quotidiens, dans les conférences et dans les discussions, on demande et on exige un art « fasciste », c'est-à-dire un art qui tirant des racines de la race, la sève pure et vigoureuse et millénaire, donne une conception nouvelle, une conception à nous de la vie et du monde, un art qui ouvre une voie riche de fruits savoureux à l'avenir de la nation.

L'entrée dans la grande lice spirituelle du monde ne nous sera pas défendue grâce à notre passé, que nous ne voulons pas afficher pour nous endormir ensuite à l'ombre des lauriers séculaires, mais nous la conquerrons grâce à ce que nous tirons de notre expérience, des profondeurs de notre âme, pour édifier, comme nous sommes en train de le faire, une nouvelle civilisation pour nous et pour les autres.

Notre civilisation nouvelle ou « fasciste » est caractérisée par le sens aristocratique profond que nous avons de l'harmonie et de l'équilibre, de la musique de l'univers et de la musique de l'individu, harmonie faite de religion, d'héroïsme, de lumière et de force

L'art qui, aujourd'hui, paraît à peine à la dernière limite de l'horizon, ce sera un art fort savoureux parce qu'il tiendra à la terre comme le chêne, parce que ce sera un art hardi à la fois, réaliste dans les moyens et héroïque : il chantera l'essor d'un peuple qui a beaucoup de vie et qui, seulement pendant un moment, parut fourvoyé et désenchanté. La guerre, avec le sens de la mort, après plusieurs années, nous a donné le sens de la vie immortelle. Et je suis d'avis qu'il sera fort instructif et fort intéressant pour les étrangers d'assister à cette aube radieuse. Toutes les autres tendances ne sont que de la mode pour nous autres Italiens, pour nous Romains, et serviront, si toutefois elles continuent à vivre, à faire mieux ressortir du tableau de la production littéraire italienne, la plante haute et glorieuse de l'art national.

Entre autres choses, comme nous verrons en parlant dans les prochains numéros de M. Nosari, de Mme Sarfatti, de M. Garsia et M. d'Alba, l'art national va accomplir le miracle de nous ramener à considérer, au point de vue artistique, nos régions si variées et si caractéristiques, ces régions que l'européisme voudrait effacer ou ignorer totalement.

G. MANZELLA-FRONTINI.

Scauri (Roma).

2

N. 325

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Patria degli Italiani
BUENOS-AYRES

2 - APR 1929

Ancora le elezioni italiane del ventiquattro marzo e il nome di Benito Mussolini

(Nostra corrispondenza particolare)

MILANO, marzo 1929

I 400 nomi della lista, sottoposta al voto plebiscitario, che avrá luogo nella domenica penultima di marzo, sono tanto noti, che non mette conto di analizzarli, uno per uno, o di riassumerli a giudizio, che tutti insieme potrebbero determinare, in una lode, o in una riserva collettiva e sintetica.

Il senso della sintesi, se mai, come é naturale, viene dato dal primo nome: quello di Benito Mussolini.

Egli é l'"Uomo", non solo, perché é il Capo del Governo e il Duce del Fascismo, ma perché é il protagonista di quest'ora della storia, a confronto del quale tutte le altre figure politiche europee impallidiscono.

Non si tratta di una amplificazione rettorica, consigliataci dall'orgoglio italiano eccessivo, o, peggio, da un impulso di cortigianeria; si tratta di una constatazione, che qualunque modesto osservatore della attualitá politica, non accecato dall'odio, deve confermare.

L'amico Giovanni Rolleri — ad esempio — scrivendomi nel febbraio scorso, in occasione della mia nomina a Senatore, nomina che anche a me giunse inaspettata, definitiva, oltre il travaglio degli spiriti italiani, passati, come il mio, dalle acque gonfie delle speranze ribelli e dal mazzinianesimo, per amore di patria, (che deve essere grande e non soltanto mantenersi incolume) alla simpatia devota per Benito Mussolini, definiva, dico, i caratteri del genio di questo salvatore della nostra gente, e non escludeva che in qualche atteggiamento egli non possa essere raffrontato al Farinata dantesco.

Giusto. C'é questo peró, di diverso e che speriamo debba rimanere diverso sino all'ultimo, ed é che il Farinata di Dante conobbe le dure ore della sconfitta e sta fra le fiamme infernali come colui che il cielo e la terra, Dio e l'inferno, tiene in gran dispetto.

Benito Mussolini é oggi, invece, un riconciliato come tutte le forze soavi della vita buona e con i sacri misteri della divinitá.

Dicono, che egli stia per diventare padre un'altra volta e certo nessuna felicitá di questi ultimi anni parve farlo sorridere maggiormente di quella che egli provó, quando nacque il suo florido Romano.

Ci sono linee involontarie del suo carattere e della sua vita, che, rivelano a fondo la veritá piú vera del suo spirito.

Dove é andato a finire il Mussolini, giá celebre ed onnipotente, che in prefazione al volume "Dux" di Margherita Sarfatti, se non mi inganno, si diceva sicuro, che la "domesticitá" fosse un pericolo ed un male per gli uomini politici?

Certo vi é una "domesticitá" pericolosa. Quella degli uomini che nello spasimo delle angoscie domestiche piangono troppo e si piegano in due e che nelle soavitá delle tenerezze poltriscono volentieri tra molli piume. Di questa "domesticitá", non vi é dubbio, Benito Mussolini non vorrá essere ammalato mai.

Ma c'é un senso eroico della famiglia, che vorrei dire garibaldino e mussoliniano insieme.

Vi ricordate un'episodio della vita di Giuseppe Garibaldi, quando, guerriero dell'Uruguay, Anita lo aveva giá reso padre del bellissimo Menotti?

Un giorno, galoppando a cavallo dietro lui, Anita, che teneva all'arcione, avviluppato in un grande fazzoletto, il piccolo figliolo, lo perse senza accorgersene subito.

Ritornarono frementi sul cammino percorso e ritrovarono il piccino tra le erbe, con una lieve ferita, di cui gli rimase il segno per tutta l'esistenza.

E se non lo avessero ritrovato?

La loro strada era segnata dalla guerra e non dall'amore e avrebbero dovuto riprendere il cammino, senza potersi fermare a piangere. Si puo anche piangere, mentre il cavallo galoppa, e si possono soffrire i piú terribili dolori della vita senza bagnare di lacrime il ciglio.

Cosí quando, nel 1849, Anita Garibaldi morí, l'Eroe dei Due Mondi doveva, fuggiasco, uscire dai domini pontifici e sottrarsi alla caccia austriaca, che non gli dava tregua.

Campione sacro e fatale della causa italiana, destinato alle vittorie del '59 e del '60, agli spasimi del '62 e del '66, e di Mentana e di Digione, Giuseppe Garibaldi non aveva il diritto di fermarsi a pianger Anita, per farsi fucilare come Ciceruacchio ed Ugo Bassi, e dovette fuggire verso Modigliana salvato da Don Giovanni Veritá, ed oltre Modigliana.

Quale l'atteggiamento esteriore del Garibaldi, giovane padre, quando nelle foreste sud-americane Anita temeva di non ritrovare il piccolo Menotti?

Gli attribuiscono questa frase: "Se non lo troviamo, ne faremo un altro".

Quale l'atteggiamento esteriore di Giuseppe Garibaldi, sconfitto e fuggiasco, che dietro sé aveva dovuto abbandonare il cadavere mal sepolto della sua adorata Anita, e, che, travestito da contadino, nella casa di Don Giovanni Veritá, finge di essere uno zotico, ma insospettisce i gendarmi austriaci, venuti a cercarlo, perché li vince al gioco delle bocce in modo meraviglioso? Lo dissi gia altra volta,

Gli attribuiscono una grossa risata e questa frase: "Ho sempre vinto i gendarmi austriaci".

Possono essere leggendarie l'una e l'altra, ma certe leggende sono piu vere che ogni veritá apparente.

I due atteggiamenti, che la storia attribuisce o la leggenda regala a Giuseppe Garibaldi, palesano in un sol modo il giudizio istintivo delle moltitudini intorno a quel nostro Eroe, e vogliono dire, che egli poteva essere parecchie volte marito ed amante e molte volte padre per felicitá o sventura di amore, ma che in nessun caso mai, anche se straziato, si sarebbe fermato nel cammino, rinunciando al suo compito fatale, per una angoscia o per una ebbrezza della domesticitá.

Benito Mussolini é foggiato nello stesso bronzo.

Sa visitare di quando in quando la tomba materna, lá, nel cimitero di Romagna che la tiene, e sa generare in copia i figli, che dovranno portarne il nome, ma, se egli coltiva cosí la poesia della continuitá della famiglia, dalle bare alle cune (perché anche le bare sono culle di idee e misteri di immortalitá) nulla del rimpianto e niente della dolcezza domestica potrebbero far sí, che si allentasse in Roma la sua infaticabilitá necessaria.

Io non comprendo, dunque, come certi uomini che si credono artisti, non amino Benito Mussolini almeno artisticamente.

Guardate anche la lista dei deputati, che tali giá sono dall'ora della loro proclamazione a candidati, benché il plebiscito elettorale non debba aver luogo che il 24 marzo.

Non avete visto come Benito Mussolini si sia esteticamente preoccupato persino di conservare all'Assemblea della Camera Corporativa lo splendore tradizionale di certi nomi illustri?

Marcello Diaz, Mario D'Annunzio, Ezio Garibaldi! Sono stati, senza alcun dubbio, posti nella lista per loro meriti personali, e la figura di Ezio Garibaldi, Generale della Milizia, e direttore del settimanale romano "Camicia Rossa" possedeva giá di per sé un rilievo politico notevolissimo.

Ma io non so vincermi dalla impressione, che alla loro indicazione elettorale non abbia contribuito anche il fatto dei nomi gloriosi, che essi portano.

Diaz, anche se si é onorato tanto Luigi Cadorna, é il nome del Duce e Duca della Vittoria.

Mario D'Annunzio, primogenito di Gabriele D'Annunzio, e figlio legittimo suo, che gli assomiglia molto risicamente, é il nome della poesia, é la luce della Beffa di Buccari, e del volo su Vienna.

Ezio Garibaldi é la Camicia Rossa, non quella rivoltosa e che odora piú di vino straniero che di sangue italiano versato o di sangue nemico fatto versare, ma quella della sublime obbedienza, come nell'ora di Bazzecca nel 1866! Simboli, simboli...

I popoli hanno bisogno di simboli.

Per questo la Chiesa Cristiana, che é tanto sapiente nel governare le anime, ha conservato a sé medesima il fascino secolare della Santa Messa e fra i Sacramenti tiene in gran conto la Comunione, in cui secolarmente l'Ostia consacrata rappresenta il corpo del divino Gesú.

Possono gli scettici e gli osservatori superficiali ghignare di sprezzo, quando l'organo mistico intona le sue musiche e un profumo di incenso si diffonde per l'aria, mentre il suono del campanello avverte i credenti, che siamo giunti al sacrificio supremo del Divin Salvatore.

Con questa fedeltá simbolica intransigente, peró, che si spinge all'uso di una lingua, la latina, che non tutti comprendono, la Chiesa Cristiana ha conservato la propria suggestione, e ripete il proprio ammonimento.

Vennero fedi nuove! E parole di scienza, che sembrava dovessero aver forza di distruggere l'antica suggestione.

Si scopersero nuovi continenti e ci si accorse che Giosué, il re della Bibbia, non poteva aver fermato il sole, che non si muove.

Distrutta la superbia geocentrica, si credette di essere sicuri, che questo piccolo nostro globo terrestre si muove in una vertigine, che lo fa obbediente ad astri maggiori in un sis[illegible]

popolati sono forse parecchi.

Alessandro Volta, tra una preghiera e l'altra del suo cuore cristiano, tolse i fulmini a Giove, regalando all'umanitá il segreto della energia elettrica.

Ma che per ció? I credenti continuano a credere. La storia Sacra non mutó le sue affermazioni.

Forza della continuitá, mistero della tradizione, conforto degli spasimi e delle paure, la dolce religione che ebbe il suo primo altare sul Golgota, non rinunció ai dogmi e tanto meno ai riti, consapevole che l'uomo crede nel mistero, e tanto piú vi crede, quanto piú il mistero sia vasto e possa sembrare assurdo, perché nella enorme maggioranza l'umanitá non ha bisogno di capire, ma ha necessitá di essere consolata davanti alla minaccia della morte.

Trasferita dal divino all'umano questa necessitá di consolazione, di rafforzamento nella obbedienza e nella solidarietá, che ormai si impone alla coscienza italiana, perche sappiamo di essere quasi soli nel mondo politico europeo e di non poter contare sicuramente che su noi medesimi, e avrete il segreto della azione di governo e di Stato di Benito Mussolini e la spiegazione della sua fama e del suo successo. Il suo nome é gloria.

Tutti i romantici dell'ottimismo rivoluzionario che distrugge, senza certezza di saper ricostruire, possono detestare quel nome, ma tutti gli uomini di buona volontá, che vogliono plasmare una Italia spirituale, fatta di disciplina, di lavoro e di fede, perché l'Italia sia salva dalla incomprensione francese, dal rancore tedesco e da certa invidia slava, non daranno il voto alla lista del 24 marzo per un impulso di carattere superficialmente partigiano, ma voteranno la lista di Benito Mussolini perché é la lista della salvezza della Patria. E del suo nome.

Innocenzo Cappa.

MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301
Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

IL LIBRO E IL MOSCHETTO-Milano
4 APR 1926

Il libro di fron

Ogni giorno che passa, mi debbo sempre più convincere che l'editore Salani (e qualche raro collega) è uno dei pochi che ha scoperto il sistema per vendere le edizioni e far quattrini.

Grande uomo questo editore al quale darei, se non l'avesse già, la tessera del Fascismo come un benemerito della coltura italiana.

Qualcuno arriccierà il naso: l'editore delle storie di tutti i briganti e dei romanzi di Carolina Invernizio, della Cabala del Lotto e delle istorie maccheroniche di molti Santi non ha certo sulla coscienza d'aver erudito il pubblico dei suoi clienti con un mattone di romanzo alla Borgese o lirico socialistoide alla Brocchi, (a questi ci ha pensato il magno Mondadori) ma quelle cosette che si chiamano romanzi divenuti di dominio pubblico (tra i quali: *I Promessi Sposi - Il fuoco - Terra vergine* - e anche... *Margherita Pusterla*) e che tutti, — a parole, — disprezzano, hanno ancora un loro pubblico e ad ogni nuova stagione dalle officine dell'editore fiorentino escono ristampe su ristampe.

Ma non solo per questi libri e autori il pubblico ha la preferenza ma anche per quelli di ignoti che però vengono venduti ad un prezzo onesto, e cioè non superiore alle cinque lire.

La ragione del successo è tutta qui: nel prezzo non proibitivo.

Parecchi editori hanno capito il, peraltro, chiarissimo latino e vivono e non parlano di crisi del libro ad ogni aprir di bocca.

Tra questi, oltre il Salani, ricorderò il Barion, il Madella, ultimamente anche il Cappelli, sempre Sonzogno, la Querniana e pochissimi altri.

Il libro, qualche editore, come il Barbera, il Mondadori, hanno dimostrato che nel prezzo attuale è ancora al disotto di tutte le altre materie prime ed io a questa affermazione seguita da dimostrazioni a base di cifre che non fanno una grinza, logicamente non ho nulla da obbiettare. ma rimango però nella convinzione che il prezzo alto dei libri nuoce ed è la ragione della crisi che affermano vada travagliando l'industria libraria.

La riprova di questo oltre al fatto già accennato più sopra di editori che non si lamentano, mi viene data leggendo la relazione dell'Amministratore delegato per l'Edizione dell'Opera Omnia del d'Annunzio.

Orbene da tale relazione risulta che dopo due anni sono stati collocati 4 soli esemplari dell'edizione cospicua in pergamena, 101 esemplari numerati di lusso e circa 1250 esemplari di quella numerata comune.

In totale appena 1355 esemplari in tutto il mondo, poichè lo stesso Amministratore rileva che al collocamento hanno concorso fra gli altri del Nord America, i vari sottoscrittori di New York, Buffalo e S. Francisco di California, nell'America del Sud, quelli di Bahia, Bogota, Buenos Aires, Curitypt, Galicia, Lima, Montevideo, Pernambuco, Porto Alegre, Rio Grande, Rio Janeiro, Rosario di Santa Fè, San Paulo, Valparaiso, nonchè quelli di Alessandria d'Egitto del Cairo, e in Europa, quelli di Londra, Parigi, Lione, Cannes, Antibes, Berlino, Francoforte, Vienna, Praga, Ginevra, Zurigo, Bucarest, Helsingfors, Mosca, Costantinopoli.

Tenuto conto che nelle dette cifre sono comprese le copie destinate a pubbliche Amministrazioni, Enti, Biblioteche ed alle Ambasciate, Legazioni, Consolati, risulta evidente che il pubblico è rimasto assente.

Perchè il pubblico è rimasto assente? Forse che D'Annunzio non si legge e non ha più alcun fascino sul nostro popolo e nel ceto medio dei cittadini di questa terra ricca di tante grazie naturali?

No, D'Annunzio è ancora letto e appassiona sempre.

Chiedete all'Editore Sonzogno quante migliaia di copie esita all'anno del volume *Terra vergine* di dominio pubblico, pubblicato nell'edizione Universale a lire 1,20 la copia, o al Barion con *Il fuoco* a due lire al volume, prezzo di copertina, ceduto a L. 1 ai librai e venduto a L. 1,50 ai lettori.

Sono migliaia e migliaia di copie tali da rimaner sbalorditi a vederne il computo nei registri di questi due editori.

Dunque le edizioni nazionali a prezzi così alti anche se effettivamente lo meritano non rimangono che nelle mani di pochi bibliofili e l'autore in notorietà non ci guadagna un centesimo, nè la coltura e la conoscenza del pubblico si avvantaggia d'un millimetro.

Fa pena e fa rabbia leggere la notizia che in due anni solo 1355 copie sono state vendute, numero sempre capace di rimborsare la spesa di stampa di un solo volume, ma d'altra parte ci convince, come non mai, che se vogliamo risolve-

Chiedere programmi e

te al pubblico

re la crisi bisogna decisamente e prontamente battere in ritirata.

Niente edizioni di lusso: di ogni opera se ne tiri al massimo qualche centinaio per i bibliofili o gli amatori di rarità, ma tutte le altre copie siano alla portata di tutte le borse.

Il mirabile studio di Margherita Sarfatti sul nostro Duce ha dovuto piegarsi a questa necessità. E mentre la prima edizione a 60 e 30 lire il volume, pur avendo avuto una bella vendita, non ha superato le speranze dell'editore, l'ultima edizione, a sole dodici lire, si vende largamente ed è ormai nelle mani di tutti, così dicasi del volume di De Pinedo e di parecchi altri. S. E. Turati per i suoi magistrali volumi editi dalla Libreria del Littorio ha voluto che il prezzo non fosse di speculazione nè nuocesse all'acquisto da parte del popolo. E l'esempio, come vedete, viene dall'alto. Ma bisogna imitarlo e imitarlo significa anche, qualche volta, perderci nel guadagno sicuro. Ma il perdere d'oggi è l'assicurarsi una clientela domani, numerosa, pronta ad accogliere le diverse pubblicazioni, a propagandare, concorrendo in una parola e risolvere questa benedetta stagione morta del libro.

Giuseppe Prezzolini in un recente articolo racconta di essere reduce da un viaggio attorno al mondo che ha avuto la durata di sei mesi e lo scopo di studiare all'interno e all'estero i migliori modi per accrescere la vendita del libro italiano. Diverse sono le risultanze delle sue osservazioni. Innanzi tutto afferma che se noi piangiamo per la crisi del commercio librario, gli altri lacrimano e qualcuno frigna. Tra le ragioni però in pieno sostiene quella del caro-prezzo e continua affermando che il mondo legge meno, in tutte le lingue.

Ne sono anch'io convinto. Ma si legge meno perchè si fa di più, perchè siamo più di prima occupati nello sport, nella politica, nel commercio, perchè si pensa di più alle donne, si balla troppo, si corre in automobile e in aeroplano. Inoltre i giornali che a raffronto dei tempi passati sono divenuti tanto più copiosi per formato e numero di pagine e le riviste che prima si contavano sulle dita o meglio si compendiavano nella gloriosa Nuova Antologia ora sono tanti e tante: insomma la stampa quotidiana e la periodica saturano abbastanza i lettori, che spesso non trovano tempo per leggere i libri. Specialmente poi se per un libro occorre sborsare tanto quanto occorre per abbonarsi ad una rivista settimanale di amena lettura.

Il nostro secolo è un secolo di attività, e il secolo della calma, del romanticismo platonico, notava argutamente Gino Barbera in una sua bella conferenza sul libro, dell'uso della poltrona che allettava a starsene sdraiati col libro in mano, quel secolo tranquillo è passato.

Bisogna il rimedio trovarlo considerando da parte di tutti editori, librai, lettori, l'arte editoriale fra le arti belle, propagatrice di cultura, piuttosto ora un ramo di proficuo commercio.

Mario Gastaldi

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo
PROVINCIA DI COMO
5 APR 1929

Mussolini e la gioventù inglese

Qualche tempo fa, quando mi trovavo in Inghilterra, andavo una sera, per un conferenza, in un collegio a qualche ora di treno da Londra.

Si trattava di un collegio fra i più distinti di Inghilterra, frequentato da fanciulle della nobiltà, e dell'alta borghesia.

La direttrice, donna di superiore coltura, e fervida amante dell'Italia, mi aveva invitata a parlare alle signorine affidate alle sue cure, come di abitudine ogni volta che io mi trovo in Inghilterra.

Sempre con piacere parlo ai giovani inglesi dell'Italia. Mi piace di rievocare con loro le nobili figure del nostro Rinascimento e più specialmente del nostro Risorgimento. I giovani sanno capire ciò che è veramente grande. Sentono ed ammirano tutto quello che è superiore ai dissidi giornalieri: nazionali o internazionali.

La politica non interessa i giovani; essi vogliono pagine di vita vissuta, di lotte, di pensieri, di azioni generose; vogliono eroi del pensiero e dell'azione.

Solo i giovani sanno giudicare ed apprezzare con spassionata giustizia, la storia degli uomini e delle varie nazioni. Solo i giovani sanno e possono dimenticare loro stessi — il loro personale interesse per penetrare gli interessi di altre terre, di altri uomini.

L'umanità dei nostri Grandi, esercita un fscino irresistibile sui giovani inglesi. Cosa importa se sono stati vittoriosi o vinti? I nostri grandi sono sempre eroi, perchè umani.

Sovente parlando nei collegi inglesi, mi commuove l'affetto che sento in quei cori giovanili per l'Italia, la riverenza del loro animo per tutto ciò che abbiamo fatto al mondo. La nostra storia gloriosa li esalta. E la loro ammirazione è sincera e profonda.

Sovente penso che una lega della gioventù di tutti i popoli potrebbe sola dar vita alla vera Lega delle Nazioni. I giovani sanno guardare lontano fino all'infinito, dove si perdono le solite beghe ed i malumori di plenipotenziari ormai stanchi. I giovani potrebbero affratellarsi, unire in un vincolo spirituale le Nazioni. I giovani potrebbero gettare salde basi per una lega fra le Nazioni: perchè hanno la forza di capire, l'incosciente capacità di sentire il vero.

Sempre parlando ai giovani mi sento rinnovare la mente. Essi mi fanno dimenticare me stessa e i miei profondi antagonismi di razza. Parlando con loro sento che ogni nazionale rancore è indegno del progresso, è indegno dei futuri destini della missione d'Italia nel Mondo: è indegno di qualsiasi paese.

I giovani inglesi sono gli amici d'Italia ed è a loro che dovremmo rivolgere il nostro pensiero, la nostra parola, perchè ne facciano tesoro, perchè la portino nelle loro case, a sfatare tutto il pregiudizio, tutto il falso che si è andato accumulando contro di noi, nella generazione passata.

Questi pensieri si affollavano nella mia mente, mentre il treno filava silenzioso attraverso una campagna verde sulla quale scendeva una nebbiolina color ametista.

Sarei arrivata al Collegio alle sette, avrei pranzato con la direttrice e con altri ospiti, poi avrei parlato di Cavour. Cercai di concentrare la mia mente su quella nobile figura d'uomo di Stato e di italiano: figura che sempre esercita un profondo fascino sui giovani inglesi.

Trassi dalla mia borsa i miei appunti, e intanto deposi sul sedile accanto a me, quel bel libro della Sarfatti su Mussolini, che portavo in omaggio alla direttrice del collegio. Un signore molto anziano, seduto di faccia a me, che leggeva il giornale e scambiava di quando in quando qualche parola con la signora che gli stava accanto, evidentemente sua moglie, alla vista di quel libro, fece un movimento come di sorpresa e guardò la moglie che gli sorrise e disse piano:

— Te l'avevo detto io? Sono certa che è la Signora che andiamo a sentire stasera.

Alzai gli occhi, ed incontrai il sorriso dei due vecchi.

Mi sorridevano come ad una vecchia amica, ed io feci altrettanto. Mi dissero, parlando insieme, che andavano anche loro al collegio, che erano stati invitati, che avevano molto viaggiato in Italia e che questa era il paese del loro sogno, la terra favorita da Dio, la terra dove erano stati sposi, la terra dove erano tornati sempre con gioia.

Ora erano vecchi e non potevano più viaggiare che poco; ma erano stati in Italia, dopo la guerra: nei ventiquattro. Avevano veduto Mussolini: anzi lo avevano veduto due volte.

Pronunziarono il nome di Mussolini con riverenza, guardandosi con intelligenza negli occhi; poi il marito disse:

— Mussolini è il solo grande che la guerra ci abbia dato. Nel buio lasciato dalla guerra, si fa una luce, un faro; è Mussolini. Nel caos del dopo guerra si fa un ordine: è Mussolini. Nel labirinto si apre una strada diritta: è Mussolini. Che uomo! Signora, la sua terra ha avuto molti uomini fatali, ma questo è un gigante. Quanta grandezza nella sua semplicità di parola, quanta umana sensibilità nella sua forza».

E la moglie:

— Dio lo conservi ancora per tanti anni all'Italia ed a tutti. Possa la sua energia durare al lavoro che si è imposto. Solo una forza divina può durare a tanta fatica».

— Signora — continuò il marito, rivolgendosi a me — io spero che questa sera lei ci dirà qualcosa di lui, di Mussolini. Abbiamo tanto bisogno qui, in Inghilterra, che si faccia luce su questo grande figlio d'Italia. Ci sono tanti che gli vogliono male, che lo temono, qui; e non sono solamente inglesi o russi o francesi; ci sono anche italiani che per interesse, o perchè traviati, parlano male dell'Italia e del Capo del Governo fascista.

«Perchè l'Italia non fa niente per aiutare noi inglesi a veder chiaro? Sa, signora, che molti amici nostri non fanno più in Italia perchè temono l'attuale stato di cose e hanno paura che possa accadere qualche cosa di terribile. Hanno creato questi nemici dell'Italia uno stato di terrore, di incertezza che bisognerebbe assolutamente dissipare.

Mi parlavano quei due cari vecchi con tanto affetto che avrei voluto sapere tutto di Mussolini per poter saziare la loro sete di verità.

Quella sera a pranzo si parlò di Mussolini, del Fascismo e dell'Italia, poi, invece di parlare di Cavour, come era stato prestabilito, io parlai di Mussolini.

Se il nostro Duce sapesse dell'entusiasmo che soltanto il suo nome può svegliare nel cuore di molti inglesi, credo che sarebbe contento.

Quella sera parecchie fanciulle che senza muoversi avevano seguito attentamente il mio dire, vennero nel salone, dove si ragionava prendendo il caffè, e mi dissero piano: «Come si può divenire fascisti? Cosa si deve fare? Bisogna fare gli esami?».

Tornai a Londra coi miei due amici amanti dell'Italia e, ancora prima di lasciarmi, essi mi pregarono di dire a Mussolini di mandare in Inghilterra dei buoni italiani a confondere i fuorusciti e bandire il suo verbo.

Ma come fare?

PERSIDE LUNATI
Villa «La Gioiosa».

La ... dell'incontro Mussolini-Chamberlain

Co... Sul...

(*m.*) La... ra dell'It... ni e sen... dall'avve... trova un... diplomat... no italia... ri britan... cato uffi... statato i... solini e... importan... li, e ques... suonare... vole assi... ropa. L'... ipcardin... terra e ... cioè, che... ranzia d... ro libert... lari con... possono... orientars... zando la... giusto e... nere in... apparen... so, ma ... mente b... butiva ... interess...

La po... ni-Chan... non oc... commer... metterl... tica u... una ca... sicurez... do orm... nessun... infram... congiu... perta, ... quelli ... ed ap... zia pe... loro ... spiran... ta bu... ce. L'... intorn... ma p... nutra... con q... ticati.

Una... disint... è nel ... lamer... Consi... scussi... co-jug... a ric... che l... to un... Patto ... pace ... l'Orie... tintes... poten... ha or... Jugos... no ag... lia, a... disfaz... giunt... poter... Turch... nando... to nei... e con... ticosa... guerr... convu...

Tale... la qu... sempr... uffici... cizia...

5

N. 970

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Leggasi a tergo

IL SOLCO FASCISTA - REGGIO EMILIA

12 APR 192

Mussolini e la gioventù inglese

Qualche tempo fa, quando mi trovavo in Inghilterra, andavo u[illegible], per una conferenza, in un collegio a qualche ora di treno da Londra.

Si trattava di un collegio fra i più distinti di Inghilterra, frequentato da fanciulle della nobiltà e dell'alta borghesia.

La direttrice, donna di superiore coltura, e fervida amante dell'Italia, mi aveva invitata a parlare alle signorine affidate alle sue cure, come di abitudine ogni volta che io mi trovo in Inghilterra.

Sempre con piacere parlo ai giovani inglesi dell'Italia. Mi piace di rievocare con loro le nobili figure del nostro Rinascimento e più specialmente del nostro Risorgimento. I giovani sanno capire ciò che è veramente grande. Sentono ed ammirano tutto quello che è superiore ai dissidi giornalieri: nazionali o internazionali.

La politica non interessa i giovani; essi vogliono pagine di vita vissuta, di lotte, di pensieri, di azioni generose: vogliono eroi del pensiero e dell'azione.

Solo i giovani sanno giudicare ed apprezzare con spassionata giustizia, la storia degli uomini e delle varie nazioni. Solo i giovani sanno e possono dimenticare loro stessi — il loro personale interesse per penetrare gli interessi di altre terre, di altri uomini.

L'umanità dei nostri Grandi, esercita un fascino irresistibile sui giovani inglesi. Cosa importa se sono stati vittoriosi o vinti? I nostri grandi sono sempre eroi, perchè umani.

Sovente parlando nei collegi inglesi, mi commuove l'effetto che sento in quei cori giovanili per l'Italia, la riverenza del loro animo per tutto ciò che abbiamo fatto al mondo. La nostra storia gloriosa li esalta. E la loro ammirazione è sincera e profonda.

Sovente penso che una lega della gioventù di tutti i popoli potrebbe sola dar vita alla vera Lega delle Nazioni. I giovani sanno guardare lontano fino all'infinito dove si perdono le solite beghe ed i malumori di plenipotenziari ormai stanchi. I giovani potrebbero affratellarsi, unire in un vincolo spirituale le Nazioni. I giovani potrebbero gettare salde basi per una lega fra le Nazioni: perchè hanno la forza di capire l'incosciente capacità di sentire il vero.

Sempre parlando ai giovani mi sento rinnovare la mente. Essi mi fanno dimenticare me stessa e i miei profondi antagonismi di razza. Parlando con loro sento che ogni nazionale rancore è indegno del progresso, è indegno dei futuri destini della missione d'Italia nel Mondo; è indegno di qualsiasi paese.

I giovani inglesi sono gli amici di d'Italia ed è a loro che dovremmo rivolgere il nostro pensiero la nostra parola, perchè ne facciano tesoro, perchè la portino nelle loro case, a sfatare tutto il pregiudizio, tutto il falso che si è andato accumulando contro di noi, nella generazione passata.

Questi pensieri si affollavano nella mia mente, mentre il treno filava silenzioso attraverso una campagna verde sulla quale scendeva una nebbiolina color ametista.

Sarei arrivata al collegio alle sette, avrei pranzato con la direzione, poi avrei parlato alle fanciulle.

Ma ecco che, mentre il treno filava, mi venne in mente che molte volte, in Inghilterra, mi avevano chiesto di parlare di Mussolini, e che io avevo sempre declinato l'invito, perchè non mi sentivo di parlare di lui, senza prima aver avuto un colloquio con lui.

Ma ora, mi dissi, è necessario che io parli di Mussolini. Ho tanto bisogno qui, in Inghilterra che si faccia luce su questo grande figlio d'Italia. Ci sono tanti che gli vogliono male, che lo temono, qui; e non sono solamente inglesi o russi o francesi; ci sono anche italiani che per interesse, o perchè traviati, parlano male dell'Italia e del Capo del Governo fascista.

«Perchè l'Italia non fa niente per aiutare noi inglesi a veder chiaro? Sa, signora, che molti nemici nostri non vanno più in Italia perchè temono l'attuale stato di cose e hanno paura che possa accadere qualche cosa di terribile. Hanno creato questi nemici dell'Italia uno stato di terrore, di incertezza che bisognerebbe assolutamente dissipare.

Mi parlavano quei due cari vecchi con tanto affetto che avrei voluto sapere tutto di Mussolini per poter saziare la loro sete di verità.

Quella sera a pranzo si parlò di Mussolini, del Fascismo e dell'Italia, poi, invece di parlare di Cavour, come era stato presabilito, io parlai di Mussolini.

Se il nostro Duce sapesse dell'entusiasmo che soltanto il suo nome può svegliare nel cuore di molti inglesi, credo che sarebbe contento.

Quella sera parecchie fanciulle che senza muoversi avevano seguito attentamente il mio dire, vennero nel salone, dove si ragionava prendendo il caffè, e mi dissero piano: «Come si può divenire fascisti? Cosa si deve fare? Bisogna fare gli esami?».

Tornai a Londra coi miei due amici amanti dell'Italia e ancora prima di lasciarmi, essi mi pregarono di dire a Mussolini di mandare in Inghilterra dei leoni italiani a confondere i fuorusciti e bandire il suo verbo.

Ma come fare?

Perside Lunati

Villa [illegible] «Gioiosa»

sa e i miei profondi antagonismi di razza. Parlando con loro sento che ogni nazionale rancore è indegno del progresso, è indegno dei futuri destini della missione d'Italia nel Mondo; è indegno di qualsiasi paese.

I giovani inglesi sono gli amici ci d'Italia ed è a loro che dovremmo rivolgere il nostro pensiero la nostra parola, perchè ne facciano tesoro, perchè la portino nelle loro case, a sfatare tutto il pregiudizio, tutto il falso che si è andato accumulando contro di noi, nella generazione passata.

Questi pensieri si affollavano nella mia mente, mentre il treno filava silenzioso attraverso una campagna verde sulla quale scendeva una nebbiolina color ametista.

Sarei arrivata al collegio alle sette, avrei pranzato con la direttrice e con altri ospiti, poi avrei parlato di Cavour. Cercai di concentrare la mia mente su quella nobile figura d'uomo di Stato e di italiano: figura che sempre esercita un profondo fascino sui giovani inglesi.

Trassi dalla mia borsa i miei appunti, e intanto deposi sul sedile accanto a me quel libro della Sarfatti su Mussolini, che portavo in omaggio alla direttrice del collegio. Un signore molto anziano, seduto di faccia a me, che leggeva il giornale e scambiava di quando in quando qualche parola con la signora che gli stava accanto, evidentemente sua moglie, alla vista di quel libro, fece un movimento come di sorpresa e guardò la moglie che gli sorrise e disse piano:

— Te l'avevo detto io? Sono certa che è la Signora che andiamo a sentire stasera.

Alzai gli occhi, ed incontrai i sorriso dei due vecchi.

Mi sorridevano come ad una vecchia amica, ed io feci altrettanto. Mi dissero, parlando insieme, che andavano anche loro al collegio, che erano stati invitati che avevano molto viaggiato in Italia e che questa era il paese del loro sogno, la terra favorita da Dio, la terra dove erano tornati sempre con gioia.

Ora erano vecchi e non potevano più viaggiare che poco; ma erano stati in Italia, dopo la guerra: nel ventiquattro. Avevano veduto Mussolini; anzi lo avevano veduto due volte.

Pronunziarono il nome di Mussolini con riverenza, guardandosi con intelligenza negli occhi; poi il marito disse:

— Mussolini è il solo grande che la guerra ci abbia dato. Nel buio lasciato dalla guerra, si fa una luce, un faro; è Mussolini. Nel labirinto si apre una strada diritta: è Mussolini. Che uomo Signora, la sua terra ha avuto molti uomini fatali, ma questo è un gigante. Quanta grandezza nella sua semplicità di parola, quanta umana sensibilità nella sua forza».

E la moglie:

— Dio lo conservi ancora per tanti anni all'Italia ed a tutti. Possa la sua energia durare al lavoro che si è imposto. Solo una forza divina può durare a tanta fatica».

— Signora — continuò il marito rivolgendosi a me — io spero che questa sera lei ci dirà qualcosa di lui, di Mussolini. Abbia-

6

L'ECO DELLA STAMPA

N. 713

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

Fondato nel 1901

(c. c. I. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, N. 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792

Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTÀ DEL MONDO

L'Assalto - Bologna

13 APR 192

UN UOMO E UN POPOLO

Le penne più fedeli, gli scrittori, che sentirono profondamente lo stimolo della loro alta missione da estinguere nel bene del popolo italiano, battezzarono un canto che aveva tutta l'armonia del peana di vittoria e il timbro dei salmi di gloria. Molti hanno scritto, alcuni descrissero bene il furibondo e glorioso sorare dell'aquila romana, rinata per la redenzione di un popolo, arrossato dai riflessi dei labari e dalle macchie delle risse bestiali. Molti... sì, ma ben pochi sono coloro i quali possono leggere i propri nomi fra i primi e veri storici del fascismo. Si ha modo di credere che non si possa assolutamente scindere la ben preparata nascita, la fanciullezza vivacissima e la giovinezza rivoluzionaria ricostruttrice del Fascismo dalla vita di Benito Mussolini. Vi è troppa connessione tra l'attività spirituale e materiale di Mussolini con la stessa natura e indole del Fascismo. Vediamo nella spina dorsale della pratica e robusta concezione politica lo stesso vitalissimo midollo che superò mille e mille avversità: dalla atroce miseria alla spaventevole fame; dalla incomprensione dei fratelli ai fumiganti baci di molti Giuda. Nel divenire impetuoso dell'idea fascista qualcuno volle vedere la figura di Benito Mussolini contornata dall'aureola apostolica di una fede ormai mutata in religione patria; qualche altro arrivò nella foga dell' eloquenza a parlare di un mito nuovo sorto all'orizzonte dell'Italia rinnovellata, di un mito che sovrastava la rinascita romana camminante sulla antica strada della conquista e della civiltà. Questo angolo di visuale contorceva la dirittura dell'idea ed avrebbe causato gravi conseguenze se lo stesso Mussolini non fosse insorto contro le ingenue vedute di alcuni. Se è pasto per la schiera più stupida che vile dei disfattisti, dei profeti insulsi il dire che Mussolini è Fascismo, per noi, invece, e per tutti i leali chiaroveggenti è il perno del movimento e forse anche il piedistallo della speranza nel futuro. Mussolini e Fascismo sono una fiamma sola.

E non gioisca stupidamente il gruppetto che vivacchia nell'ombra sopra le tisiche radici di un alberello che scambia per la giusta speranza. Non c'è ragione di sperare su questa verità, per coloro che scrutano il tallone d'Achille della creazione politica italiana: il Fascismo è ancor giovane e per tanto deve rimanere sotto la più rigida potestà paterna finchè piacerà al Duce. Gli italiani onesti potranno invocare la più lunga vita e la più intensa forza per il loro Duce, per il loro salvatore, per il loro padre.

*

Alcuni, i più eletti, capirono che la preghiera sta nel lavoro assiduo e nella pratica della fede. E gli eletti non sono pochi. Per aiutare questa operazione di fede, per agevolare e rendere più facile l'amore al Fascismo ed al suo creatore balzarono dalla schiera dei più fedeli i missionari che con la loro bella parola e con il profondo studio fecero molto bene. Margherita Sarfatti, la collaboratrice di Benito Mussolini, disse la prima e autorevole parola sulla vita del suo *Dux*, sulla vita di un uomo che, se non ha guerre vittoriose o avventure eccezionali, è però immersa nel sangue e nella volontà.

Poi seguirono altri in questa opera di dvulgazione che è di una efficacia senza pari. Ottimo studio è il *Fascismo nella vita italiana* di Pietro Gorgolini, lo «storico del Fascismo» come lo chiama Mussolini stesso. Un'altra composizione provvidenziale per le grandi masse e per i giovanissimi fu quella di Giorgio Pini, che nella sua *Vita di Benito Mussolini*, continuamente aggiornata nelle edizioni Cappelli, ha parlato solo con la fede e con la realtà dei fatti. Qualche libello più o meno originale scese nelle piazze, ma senza alterare il pregio dei primi e senza raccontare e illuminare quei *segreti e quegli angoli d'ombra inesplorati* che si scopriranno a mala pena con l'andar degli anni. Uscendo poi dalla semplice narrazione di vita, arriviamo a ottimi risultati, e per dirne uno, elencherò il *Mussolini* di Rosario d'Agata. Ma in questi ultimi tempi la Casa Editrice Vallecchi ha dato un preziosissimo contributo al fattore storico letterario del Fascismo pubblicando *La storia della Rivoluzione fascista* scritta da G. A. Chiurgo, cinque volumi di vera storia, compilati con una pazienza enorme degna dello studioso e dell'argomento. Tuttavia di questa opera ci occuperemo in altra occassione, poichè è nostro desiderio accennare alla meravigliosa scrittura che l' eroica mente di Carlo Delcroix offre agli italiani di buona memoria ed a quelli un poco smemorati. Il grande mutilato non poteva lasciare maggiore retaggio del suo eroismo e della sua fede nell'Italia risorta dalla guerra. Ho letto il libro e confesso volentieri che ne ho provato una soddisfazione ben rara che il mio animo non potrà mai esprimere. Se leggendo la Divina Commedia si esclama senza proposito di lode o di pronuncia: «Che bellezza! Che grandezza!», leggendo le pagine scolpite dal cieco di guerra non si può dimenticare che c'è la stessa lingua di Dante. L'Eroe ha innalzato un monumento eterno che parlerà all'avvenire del nostro Duce con la stessa forza e con la medesima freschezza d'oggi. C'è, invero, qualche scettico il quale giudica Delcroix oratore o scrittore come un prolisso, ridondante di aggettivazione e di rettorica, ma a quei tali si può rispondere o leggendo una pagina di tutta l'opera, presa a caso, oppure... lasciando dire. Accecate un usignolo e quello canterà con soavità quasi divina! Il piombo nemico ha tolto al nostro guerriero e gli occhi e le braccia, così che nell'atroce tormento e nella spasimante condanna ha levato più dolce e malioso il canto della vittoria... Ho fiducia che anche i critici più acerbi vorranno ammettere la simiglianza che passa tra l'efficacia dantesca e quella del nostro cantore, la simiglianza che corre tra la sublimità dell'opera di Dante e la sublimità dell'opera di questo miracoloso oratore, che trova e conosce nel buio il volto della Patria. Abbiamo letto questo che si intitola *Un Uomo e un Popolo* e l'accettiamo nelle file storiche: Mussolini è proporzionato nel tempo e nello spazio con l'esattezza e la prudenza che può avere un cieco. Poi il Duce esce tanto spiccatamente dalla ridda degli eventi che vi è in rilievo potentissimo.

L'unico dubbio che la convinzione intima dello scrittore fa sorgere è la concezione che Delcroix porta della storia come successione d'eventi. A pagina quattrocentocinque chiude la sua tesi ben sviluppata dicendo: *Benito Mussolini doveva essere il capo di questo movimento, l'eroe di questa età. Tutto lo designava al grande privilegio e alla tremenda responsabilità.* E' rettorica o materialismo storico? E' convinzione o gesto lirico?

Per spiegare questo dubbio che la affermata necessità storica suscita ed alimenta, occorre leggere e comprendere il capitolo che non porta la parola «fine» per facile intuito e sensibile profezia. Il capitolo si chiama «Vaticinio», ma non è se non il grido di fede che il cieco veggente nella notte dell'avvenire innalza e scaglia contro la sorte.

Il cieco degli occhi vede con la mente molto lontano e con la bocca deformata dalle schegge nemiche parla così:

... Roma difende il suo dono e riprende il suo posto per impedire che «la corrente della storia sia deviata» dalle rive dove sorride senza tempo la Sfinge... Un Eroe, un messaggero di grandi messaggi ha rotto il «sonno del popolo» ... Roma dormiva... Il sogno è diventato canto sul mattino.

... Ecco, credo, sfatato anche il dubbio che alcuni hanno stuzzicato facendo peccare di materialismo il più spirituale e idealista dei credenti nella Patria.

Se non si ha fiducia nella marcia di Roma è inutile soffrire per la patria, quando per essa non si afferma un destino sempre più grande!

Un libro che conduce a tale fede è questo del più grande mutilato italiano: esso, ripeto, fa bene ai memori ed agli smemorati. Un po' più di fede e un po' più d'amore non fa mai male. La patria è molto grande...

GIOVANNI MARCHESINI

CALCI

I bravi viennesi domenica scorsa hanno vinto il match di foot-ball Italia Austria, ma hanno perduto un'ottima occasione per dimostrare la tanto vantata educazione tedesca e dar prova di quella ospitalità cavalleresca che è vanto degli sportivi in particolare e di tutti i popoli che la pretendono ad essere civili, in generale. Hanno vinto il match di foot-ball il che, me lo perdonino i miei amici sportivi, mi commuove assai mediocremente, ma hanno anche mostrato un non invidiabile primato a tutti coloro che si ricordano di quanto l'Italia vincitrice ha fatto per la vinta Austria dopo la grande guerra: il primato nel giuoco del calcio... dell'asino.

Io non me la prendo eccessivamente calda con loro e non ho bisogno per perdonarneli di richiamare alla memoria il vecchio proverbio: « la botte dà il vino che ha » perchè invece di risentimento provo quasi per loro una specie di riconoscenza.

Già, proprio così, di riconoscenza pel benefico effetto che il loro balordo contegno potrà produrre in tanti boni taliani *che spinti da quella eccessiva generosità che è una delle debolezze della nostra magnifica razza, sono tratti a prendere alla lettera il verso di papà Dall'Ongaro.*

« passate l'Alpe, e tornerem fratelli » e dimenticano troppo facilmente che a certi cagnetti mondani si può bensì fare anche qualche carezza ma è sempre buona prudenza tenere... la museruola!

Ed a prova di questa riconoscenza mi sento in vena di regalar loro... un buon consiglio:

Non si dimentichino di una altra partita in cui il goal venne fatto dalla squadra italiana ed allora chi passò la porta non fu soltanto il pallone (chiamato in quella partita strafen expedition, *ma l'intera squadra dei giuocatori (che era piuttosto numerosa e venne detta... i resti di quello che fu uno dei più potenti eserciti del Mondo!) e la porta ecc.... quella d'Italia: il Brennero!*

Non se lo dimentichino e pensino sempre che qualora vorranno sostituire al pallone di cuoio il rosso e paffutello preterito di qualche viennese troveranno la squadra italiana sempre pronta a calciare in perfetta forma e con sicuro risultato ed il goal non potrà mutare anche se l'arbitro fosse... magari un francese!!

EFFERRE

Leggete: L'Assalto

Leggete: Giovinezza Fascista

Tre generazioni

L'autrice di « Dux » ha scritto un romanzo il cui titolo, se accanto non avesse il suo nome, non attrarrebbe l'attenzione. Un titolo pesante e senza pretese di cui non si comprende a tutta prima la ragione e che neppure la vignetta disegnatavi sotto dal Cisari riesce a spiegare. Pure quando si è giunti all'ultima pagina, si sente come nessun altro titolo avrebbe potuto meglio aderire a questo romanzo, che è la storia di tre generazioni, e che di tre generazioni dice il carattere peculiare e le passioni, le virtù, i difetti.

Gli uomini passano, soffrono, gioiscono, pregano, muoiono ed *Il Palazzone* in cima al colle rimane, le sue finestre aperte alla luce del mare, per quelli che verranno, piccoli e grandi uomini, a vivere tra le sue mura.

Esso è nello stesso tempo lo spettatore e l'attore della vicenda. Per tutte e tre le generazioni che vi trascorrono, il Palazzone ha lo stesso nome e lo stesso volto, uguale per ciascuna, chè ciascuna in esso vede la casa, e cioè la famiglia.

Tre famiglie che si succedono, la storia di tre famiglie, il costume di tre epoche, brevi, tormentose, eroiche, febbrili, in cui le passioni elementari son quelle dell'umanità di tutti i tempi, ma in ogni tempo con diverso animo sofferte.

È lo stesso amore per la stessa donna di cui tre uomini del medesimo sangue, godono e soffrono e muoiono, ma è in ciascuno diverso perchè ciascuno nell'amore porta inconsciamente tutta l'anima della propria generazione.

La Sarfatti vuol dirci che nel modo di amare, il costume di ogni generazione, e forse meglio, di ogni periodo, si rivela nella sua intima essenza. Ed infatti attraverso quest'amore unico Ella è riuscita a darci un quadro completo del costume italiano dagli anni dell'anteguerra a questi d'oggi, anni di rivoluzione e cioè di ricostruzione spirituale.

La storia di una famiglia con le sue liete e tristi vicende assurge nel suo significato a storia di un popolo, il nostro popolo.

Nel medesimo tempo la storia di una donna che fu bambina e poi madre negli anni dell'anteguerra ed è oggi donna, compiutamente donna. La passione che essa suscita in tre uomini, quella che decide della sua vita, è nel suo svolgersi la sintesi del costume di tre tempi: l'anteguerra, la guerra, la rivoluzione.

Il primo, visto di scorcio attraverso la narrazione di una tragedia, è lo specchio di una generazione divisa in due categorie di uomini, semplici ed onesti commercianti gli uni, nevropatici sognatori gli altri, ma in tutti il segno dei tempi: l'impotenza della lotta contro se stessi che li conduce o all'inerzia spirituale che ha la sua tipica espressione politica nel liberalismo, o al sogno vano che non trova alcuna forma di estrinsecazione sociale e che s'annulla nel suicidio verteriano.

Maggiore sviluppo nel romanzo ha l'esame del costume della generazione che ha fatto la guerra e nella guerra si è esaurita. Essa ha sentito negli anni dell'adolescenza il desiderio irrefrenabile di vivere la propria vita in un ardore di sensi che annullava quasi ogni facoltà spirituale; lieta di sentirsi vivere semplicemente e materialmente si è gettata nel turbine della guerra quasi senza comprenderne il valore di prova e di sacrificio come ad un bel giuoco sportivo. Ma nella guerra ha ritrovato la propria anima, attraverso la prova della guerra, con gli occhi aperti serenamente in faccia al buio della Morte, ha sentito in sè qualcosa di nuovo e di più possente, ed ha saputo amare in quegli anni di un amore che attraverso il dolore univa gli spiriti in una vera unione.

Coloro che caddero furono gli ultimi di una generazione che scompariva, chè i tornati non erano più gli stessi uomini ch'erano partiti e sentirono d'esser quasi rinati. La guerra, mutando il loro modo di sentire, aveva mutato la loro vita, il loro modo d'agire, il loro costume.

La guerra li aveva fatti sentire italiani ed italiano è il loro spirito.

L'amore in loro non è più il sogno vano, nè l'orgia dei sensi, ma la comunione delle anime per cui è purificato e reso compiuto l'ardore dei sensi.

Il perfetto equilibrio latino ha preso il suo dominio negli animi imbarbariti, li ha spinti ad insorgere, a voler vivere la propria vita secondo le proprie tradizioni.

Questo il significato del romanzo della Sarfatti, solo che si guardi non troppo superficialmente alle vicende di cui è ricco, e che si sappia leggere.

Il costume di tre generazioni veduto e rivelato con anima d'artista.

ap.

Marcherita G. Sarfatti: *Il Palazzone*. — Mondadori, Milano, 1929.

* *

Questa creazione dello spirito fascista, questa produzione della rivoluzione, l'Italiano Nuovo, insomma, quale noi lo concepiamo e quale vogliamo che sia, non deve avere niente di comune con l'Italiano del passato, tranne la comunità delle tradizioni, del costume, della lingua. Il Fascista, l'Italiano di domani, deve rappresentare l'antitesi più perfetta del cittadino demoliberale ammalato di tutti gli scetticismi debilitanti, di tutte le demagogie e rendersi ancora fisicamente differente.

MUSSOLINI

La sobrietà degli italiani in terra di Francia

Un giornalista francese, il Nandeau, ha fatto uno studio — triste studio per un francese perchè porta a tristissime constatazioni — sugli effetti dello spopolamento del Dipartimento del Lot e Garonne.

La diminuzione degli abitanti, definita « silenziosa catastrofe » è dovuta assai più alla scarsezza delle nascite che all'urbanesimo. Le terre erano abbandonate alcuni anni or sono; oggi l'antica ricchezza è tornata a regnare nei villaggi: gl'italiani hanno acquistato i campi.

« Mi è stato narrato — scrive il Nandeau — che in molti casi gli italiani hanno acquistato, senza versare un soldo, cioè a credito, proprietà che sono riusciti a pagare a forza di lavoro ostinato e di sobrietà. Questi italiani arrivavano nel paese a famiglie numerose: le figlie erano collocate come domestiche nelle città vicine, i figli lavoravano come operai agricoli, i genitori si davano da fare nella fattoria. Alla fine del mese, facendo dei loro guadagni una somma totale, questa gente paziente sottoposta alla direzione imperiosa della madre di famiglia, riuniva una somma che serviva alla diminuzione del debito.

È così che in pochi anni, per questo solo fatto che erano stati uniti, laboriosi, economici, umili nei loro desideri, essi diventavano signori e padroni di un bel dominio da cui l'antico proprietario, un vecchio malthusiano incartapecorito, si ritirava per andar a vegetare tristemente in città con una rendita infima. La sola potenza feconda e il lavoro avevano prodotto una forza di acquisto sufficiente per spossessare l'antico padrone ».

In terra di Francia, o nel nuovo mondo, i caratteri della stirpe sono indelebili: non è difficile a chi conosce la tenacia del nostro contadino immaginare i sacrifici affrontati per acquistare la terra, per dare ai figli numerosi una occupazione libera e assicurare alla famiglia dei diritti tangibili nella nazione sorella sì, ma non sempre ospitale ver-

N. 284

L'ECO DELLA STAMPA

LEGGASI A TERGO

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

L'IMPERO ROMA
18 APR 1928

GIUDIZI SU
"MUSSOLINI VISTO DA SETTIMELLI,,

"Un Duce radioattivo,,

A leggere i due volumi di prose liriche (« Avventure Spirituali », « Maschere Futuriste ») con i quali, prima della guerra, Emilio Settimelli si presentò ai lettori italiani, nessuno avrebbe pensato che da quel poeta aristocratico e immaginoso, tutto sottigliezze d'introspezione e intuitive sensibilità verbali, potesse uscire il Settimelli che il pubblico d'oggi meglio conosce: direttore di giornali moschettieri, polemista di penna e di spada, irruento mistico dell'azione, combattitore d'estrema avanguardia, volontario d'ogni lotta e d'ogni rischio per la fede Fascista. Una simile profezia — chi l'avesse lanciata — sarebbe apparsa assurda prima di tutto a noialtri amici intimi di Settimelli. Perchè nel nostro gruppo letterario (che allora a Firenze con « La difesa dell'Arte » e « Il Centauro » conduceva una campagna di limpida italianità intellettuale contro il torbido internazionalismo di certi vociani) Settimelli era per l'appunto il più intransigente nella sua dedizione all'arte, il più orgoglioso del proprio sangue bleu *di lirico puro.*

Due incontri, due uomini — Marinetti e Mussolini — dovevano rovesciare l'orientamento spirituale di Settimelli. Giova ripetere,, siccome in Italia molti fingono ancora d'ignorarlo, che Marinetti è giustamente considerato in tutto il mondo l'unico autentico preparatore della realtà Fascista italiana: autentico, cioè non sofisticato da opportuni aggiustamenti di poi. Marinetti — splendido poeta e ferreo uomo d'azione — fu per Settimelli l'annunciatore inconsapevolmente aspettato, e l'esempio vivo, di una mentalità nuova in cima alla quale sarebbe fiorita dieci anni più tardi la rivelazione Fascista. L'incontro con Mussolini, nella primavera del '15, a Roma, fu per il giovane poeta l'adempimento di una promessa del Destino. Il trentenne Direttore del « Popolo d'Italia » doveva parlare in un comizio a piazza della Pilotta. Venti persone, sì o no, eran presenti. E s'ebbe appena il tempo d'acclamare l'apparizione di Mussolini..... L'odierno volume di Settimelli (MUSSOLINI visto da Settimelli - Casa Ed. Pinciana - Roma) si inizia rievocando quel primo burrascoso incontro col Capo, nella telegrafica notizia dei giornali: « Benito Mussolini e Marinetti, Settimelli e Bruno Corra sono stati arrestati a Roma ».

Da allora lo scrittore Settimelli, maturatosi nel nazionalismo futurista di Marinetti, incomincia a nutrirsi di spirito mussoliniano. La sua letteratura si vena di napoleonismo eroico. Se scrive un dramma in giacca, il suo protagonista assume proporzioni che sforzano il quadro della vicenda borghese. Se ci dà un romanzo, vi si senton gravitare tutte le forze della narrazione sulla figura centrale: che invariabilmente è quella di un Capo, di un Dominatore. In ogni sua pagina trepida una religiosa ammirazione per l'Individuo, per l'Eroe rappresentativo di una razza. E la sua prosa che si fa sempre più asciutta, calzante, densa di contenuto e carica di immediatezza espressiva, s'avvicina man mano a quel limite al di là del quale la parola sbocca naturalmente nell'azione. Siamo al '19. La grandezza storica di Mussolini appare evidente, fatale, a un gruppo di suoi entusiasti gregari. Settimelli è il primo di tutti noi a fissare in parole ardenti questa certezza. Egli ha trovato in Benito Mussolini l'incarnazione eroica che da dieci anni andava cercando attraverso le finzioni letterarie.

La letteratura biografica mussoliniana è ormai in tutte le lingue, un dilagante fiume. In Italia la Scarfatti, Beltramelli e Delcroix hanno scritto tre magnifiche Vite di Mussolini. Siamo dunque, a buon diritto, esigenti. Che ha da dirci, di nuovo, Settimelli

cercando attraverso le finzioni letterarie.

La letteratura biografica mussoliniana è ormai in tutte le lingue, un dilagante fiume. In Italia la Scarfatti, Beltramelli e Delcroix hanno scritte tre magnifiche Vite di Mussolini. Siamo dunque, a buon diritto, esigenti. Che ha da dirci, di nuovo, Settimelli sul Duce? Lo ha veduto davvero, come il titolo del suo libro suggerisce, in un modo inedito, personale? Sì. E come? Mirando costantemente a illuminare il fondo eroico, superumano, del Capo. Facendo convergere il fuoco della sua indagine su quella imponderabile facoltà che distingue Mussolini, tipico uomo di genio, dai semplici uomini d'ingegno. Partendo insomma da questa convinzione: che il Genio vero non è mai riducibile a una somma colossale di piccoli sforzi, ma consiste invece essenzialmente in ciò che di una grande personalità rimane, quando se ne siano detratti — elementi coadiutori, impalcature d'appoggio, arnesi di lavoro — l'ingegno, la volontà, la lunga pazienza.

Visione mistica, religiosa, inebriata, ma senz'ombra di retorica: anzi, espressa con una trafiggente esattezza scientifica, che una velatura di lirismo tempera appena. Un Mussolini illuminato dall'alto, ma coi piedi ben fermi sulla terra: figura nella quale il quid divinum, la misteriosa facoltà divinatrice e suscitatrice di eventi, vive calata in un clima quotidiano. Un Mussolini magnetico, fluorescente, radioattivo —, per dir molto con una immagine sola. Un uomo dotato al sommo grado del più acuto e prezioso dei cinque sensi umani: il sesto. Un cervello ricco e lucido, una coltura vasta ed efficiente, una volontà pronta e tenacissima: e, in più, quel qualchecosa d'indefinibile che dall'ingegno dalla coltura dalla volontà sa far scoccare una scintilla divina. Un Duce creatore di Destino. Un Mussolini affascinante seduttore della Storia.

Ecco l'angolo visivo, personalissimo, sotto il quale Settimelli osserva e analizza di giorno in giorno l'attività del Duce. In ogni azione mussoliniana egli rintraccia, scevera e fissa gli elementi irradiatori d'eroismo. E non già episodicamente, ma con fermissima continuità, con la logica a rotaia di chi è sicuro d'aver trovata la propria specifica funzione di vita, e anche con un pizzico di fanatismo missionario. Tantochè in qualche pagina di questo volume, appare il segno di uno dei più bizzarri atteggiamenti di Settimelli: quando il focoso gregario s'allarma e s'imbroncia, perchè gli sembra che il Duce non sia abbastanza... mussoliniano!

Fiorentino di nascita e di sangue, uomo di corrucci faziosi e d'alte impennate ideali, amico generoso e nemico implacabile, Settimelli realizza in sè stesso un esemplare d'umanità schiettissimamente toscano. Dove potrebbe esser nato, se non a Firenze oltr'Arno, nel bollente fragoroso italianissimo rione di San Frediano? Uomo d'odi e d'amori al cento per cento, senza imbottiture di compromessi e di graduazioni, tutto bianco o tutto nero. Il volume d'oggi ci presenta la faccia bianca, luminosa, adorante di Settimelli. E ce lo fa vedere, qua e là, sotto un aspetto che sembrerebbe escludere i rimbalzi tempestosi del suo temperamento: voglio dire in una luce di accurata obbiettività intellettuale, come nel capitolo dedicato a Mussolini uomo europeo. Nella contemplazione del Duce, tutte le asprezze del polemista si placano e resta soltanto viva la virtù d'amare.

BRUNO CORRA

(dal « Resto del Carlino »)

9

N. 21

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

CRONACA PRESALPINA

VARESE

19 APR 1928

che acquisterà questo bellissimo inno.

=o=

Per la biblioteca del Fascio

Alla Segreteria del Fascio di Varese (via Sacco 10) sono pervenuti i seguenti volumi offerti per la costituzione della biblioteca:

Dal prof. Mario Lazzarini: Gianni Albertini: Alla ricerca dei naufraghi dell'Italia — dott. Negri: Erbaio figurato.

Dal sig. Luraschi Giuseppe: Carolina Invernizio: Le Avvelenatrici — Rovetta: Mater dolorosa — Messina: La madre — De Amicis: Ricordi di Parigi — Boniface: Mosaique — Foscolo: Museo di S. Maria del Monte: Sepolcri — Leopardi: Pensieri — Carducci: Nuove poesie — Parini: Odi — Neera: Vecchie d'Atene.

Dalla Giunta Diocesana Milanese: Joergensen: I fioretti di S. Francesco — Olgiati: La Questione sociale — Toniolo: Scritti scelti — Olgiati: Il divenire sociale — Chiocchetti: Religione e filosofia (2 volumi) — Olgiati: Religione e vita.

Dal cav. prof. Gerardo Mona: Gremigni: Duce d'Italia — Sclavo: Per la propaganda igienica — Panzini: Il melograno — Semeria: Memoria di guerra — Conti: Memorie storiche della Vall'Intelvi — Scarpa: Il problema estetico — Manzoni: I promessi sposi — Fancivilli: Il Duce del popolo italiano — Chiapparini: Il Principe Ereditario.

Inoltre sono pervenute le seguenti offerte in danaro: ing. Podestà L. 150; Ermolli Costanzo L. 100.

Dal cav. ing. Edoardo Flumiani: Le isole del Raggio Verde: Appelius — L'Inferno bianco: Tomaselli — India: Appelius — Dux: Sarfatti — Un volo di 55.000 chilometri: De Pinedo — 48 giorni sul pack: Viglieri.

Dal prof. cav. uff. Giulio Girardi: La Camicia Rossa: Hertzen — Poesie scelte: Cavallotti — Il libro del popolo; Della schiavitù moderna: Lamennais — Estella: Floriana — Il caso del dott. Plemen: Pont-Jest — L'orfano o La vendetta: Gherardi del Testa — La signora velata: Richebour — Il romanzo di un cane: Delor — Il marito di Margherita: Saverio Montepin — Il n. 13 della mia Marlot: Pont-Jest — L'immortale: Daudet — La Peonia: Girardi — L'eroe dei nostri ricordi: Lermontoff — Le signore di Croix-Mort: Hofet — Tre amori: Montepin — Addio amore: Serao — Il parricida: Belot e Dautin — Il caso del dr. Plemen: Pont-Jest — L'amante di Alice: Montepin.

=o=

Per il censimento delle riserve di caccia

Giorni sono abbiamo riportata una comunicazione della regia prefettura circa le disposizioni, emanate dal competente ministero, per il censimento delle riserve

I LEGGASI A TERGO

N. 210

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. C. I. MILANO N 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Corso Porta Nuova, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

"LA VOCE DEL PADRONE"
GRAMMOFONI E DISCHI

I LEGGASI A TERGO

Gazzetta del Mezzogiorno-Bari
19 APR 1928

Con tale nomina [illegible] avranno il loro rappresentante in seno al grande Istituto Bancario, che tanta vita infonde alle nostre aziende agricole.

Da Margherita di Savoia

MARGHERITA DI SAVOIA, 17.

CONFERENZE CULTURALI. — In seguito a disposizioni Ministeriali, anche nelle nostre scuole elementari si sta svolgendo un ciclo di conferenze culturali per la conoscenza ed illustrazione di opere scientifiche, letterarie e filosofiche. In parecchie riunioni il prof. de Sario, ha parlato dell'opera di Raffaele Lambruschini, insigne patriota ed idealista. Illustrò l'opera «Della Educazione» con riferimento alla riforma Gentile. Il de Sario ha parlato, poi, dell'insegnamento delle scienze nei nuovi programmi, rapportandolo all'opera «La natura e il fanciullo» della Bolanga. Altre conferenze: il prof. Vincenzo Zagami su «Dux» della Sarfatti, la signorina Natalicchio su «Spencer» e il de Sario su opere del Codignola. Queste conferenze istruttive, sono seguite con vivo interesse da parte degli insegnanti tutti, e giovano ad arricchire la biblioteca magistrale, di nuovi volumi con relative schede. Plaudiamo alla iniziativa tanto raccomandata dall'ispettore centrale comm. Muzy e dal R. Direttore Clodoveo Belmonte del Circolo di Trinitapoli.

CORSO DI MAGLIERIA E RICAMO. — Sotto gli auspici del Fascio Femminile, presieduto dall'instancabile signora Concettina Piazzolla Dipace, e sotto la direzione della presidenza dell'Opera «Pro Maria SS. Immacolata» la Società Italiana «Dubied» ha tenuto un corso di maglieria e ricamo, della durata di un mese, cui hanno preso parte circa 50 giovanette. Alla chiusura del corso sono intervenuti il Podestà al Comune, il Segretario Politico e altre autorità del paese. Il sig. Bonifazio ha fatto una interessante e dettagliata relazione, mettendo in essere l'opera paziente prestata dalla Direttrice Dora Ferretti. Il corso è riuscito istruttivo, anche dal punto di vista dell'economia domestica. Col relatore si congratularono gli intervenuti. Indi, su designazione della Direttrice, il rappresentante della «Dubied», sig. Schiavo Luciano, ha proceduto alla premiazione delle alunne più meritevoli. A tutte è stato assegnato un diploma di idoneità. Il Podestà rivolse tra vivi applausi parole di lode per la utile iniziativa. Agli intervenuti venne offerto un *vermouth* d'onore.

Da Cerignola

CERIGNOLA, 18.

NELL'ARTIGIANATO. — Per interessamento dell'attivo fiduciario mandamentale dell'Artigianato, signor Antonio Santangelo, sono state costituite, tra le tante comunità, quelle dei parrucchieri, sarti, calzolai, sellai, carpentieri, falegnami, pittori, fabbri, meccanici, bottai, muratori, elettricisti, con a capo rispettivamente i camerati Raffaele Lomasto, Leonardo Conte, Carlo Fabrizio [illegible]

11

N. 305

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

MESSAGGERO - Roma

19 APR 1929

Al Liceo Umberto I

Sabato scorso ebbe luogo, nei bei locali dell'Associazione « Giovanni Federzoni » tra ex-studenti del Liceo « Umberto I », affollati di un pubblico eletto, una simpatica cerimonia: la consegna, cioè, dei premi « Umberto e Margherita di Savoia » destinati agli studenti riusciti primo e secondo negli esami di maturità classica dello scorso anno.

Il prof. Fuochi, preside supplente dell'« Umberto », pronunziò un breve discorso, annunziando infine che lo studente Ugo Piazzi, aveva vinto la medaglia d'oro del Duce, per il miglior tema coloniale, e incitando i giovani a imitare l'esempio dei loro compagni Caroti, Dorato e Piazzi, che tanto onorevolmente hanno tenuto alto il nome del loro Liceo. Seguì l'on. Acuzio Sacconi, presidente della « Federzoni », che volle rivolgere ai premiati e agli studenti, il suo saluto e il suo augurio per più alte mete. Quindi i giovani Dorato e Caroti, ricevettero il premio « Umberto e Margherita di Savoia », consistente in bellissimi libri, tra cui « Dux » della Sarfatti, e « Napoleone » del Ludwig, e il Piazzi la bella medaglia d'oro del Duce.

Ente nazionale per le Piccole industrie

L'Ente Nazionale per le Piccole Industrie, allo scopo di dare impulso all'Arte musiva, che vanta in Roma gloriose tradizioni, istituisce un Corso di Mosaico che avrà inizio presso la Ditta E. Arcieri, in via Giovanni Bettolo, n. 31, il ... maggio alle ore 9.

... essere ammessi co-

12

N. 1174

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Giornale di Sicilia

PALERMO

17 MAG. 1939

Autorità Federali Italiane almeno una squadra in Divisione Nazionale B. Gli sportivi dell'Italia profumata sono degni di tale premio.

abo.

SCHERMA

Premiazione gara di sciabola

Facendo seguito ai precedenti comunicati, informiamo che la sera del 14 corrente, dopo gli assalti accademici, ebbe luogo, nello stesso salone della Federazione Provinciale Fascista, la premiazione dei partecipanti alla Gara di Sciabola « Giovinezza », per la disputa della coppa Challange « Città di Ragusa », che venne aggiudicata all'Avanguardista Domenico Bartoli, per l'anno in corso, perchè primo classificato.

Riportiamo l'elenco dei premi assegnati.

Classifica (correttezza ed efficacia):

1.) Dovenico Bartoli — Medaglia d'Oro — dono di S. E. Pennavaria.

2.) Emilio Alajmo — Premio speciale.

Girone all'Italiana.

1.) Domenico Bartoli — Medaglia d'Oro — dono del Comune di Palermo.

2.) Emilio Alajmo — Medaglia Verneille grande — dono del Comune di Messina.

3.) Vittorio Ziino — Orologio da Viaggio — dono della Gioielleria Matranga.

4.) Alberto Pipi — Lapis in argento — dono della prov. di Enna.

5.) Nino La Torre — Bastone — dono della Ditta F.lli Cassisi.

6.) Antonino Emanuele — Servizio per barba — dono de « La Rinascente ».

Premi speciale (da Agrigento).

1.) Romeres Francesco — tagliacarte in argento — della Gioielleria Barraia.

2.) Natale Pustorino (f. g.) — Dux — Volume di M. Sarfatti — dono della XIV Zona M. V. S. N.

Ieri sera, col postale in partenza per Napoli, è partito il Capomanipolo Emilio Salafia, per prendere parte ai Campionati Nazionali di Scherma che si svolgeranno ad Abbazia dal 18 al 25 corrente. Parenti ed amici erano al Molo S. Lucia a salutarlo. Mandiamo all'amico gli auguri migliori per una nuova affermazione.

13

N. 1784

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)
Direttore: UMBERTO FRUGIUELE
CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301
Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo
"REALTÀ"
RIVISTA MENSILE ROTARIANA DIRETTA DEL SEN. GIUSEPPE BEVIONE
MILANO (102) - Piazza Paolo Ferrari, 8

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

Lampanaio

18 MAG. 1929

ARMONIE

Sullo sfondo agitato della repubblica letteraria ed artistica si profilano da qualche tempo delle linee armoniche di stupendo effetto. Sorpassati che s'afferrano, per tenersi a galla, a qualunque tavola di salvezza, anche alla punta della durlindana di Curzio Malaparte o alla barba veneranda di Boselli, rivoluzionarii che, appena usciti in volume edito da Mondadori o vinto un premio Bagutta o dei trenta o dei dieci, diventano degli statuari rigidi o impettiti come i senatori romani all' irrompere dei Galli.

Armonica e coerente è, ad esempio, la figura del focoso iconoclasta, antiaccademico, antipassatista, antigrammatico Marinetti, che ora si asside compassato e grave fra gli immortali.

Naturalmente vogliamo sperare che egli non abbia più la sfacciataggine di affacciarsi ad una ribalta sotto la veste di autore sintetico del teatro dell' avvenire o delle nuvole che dir si voglia. Povero Tommaso! Fa un po' la comica figura degli umoristi, del Bracciolino o del Filelfo che, dopo aver vomitato sozzure da trivio l' un contro l' altro e, dopo aver scritto il Bugiale, si battevano in punto di morte il petto e si confessavano ad uno dei frati mendicanti, da loro vilipesi vita natural durante.

Similmente noi abbiamo tutta la venerazione per Margherita Sarfatti, che nel *Dux* ha dimostrato un talento maschio e vigoroso, ma non possiamo vederla inaugurare la mostra del Cremona, dopo aver suscitato il novecento antiottocentista e antiromantico. Il quale novecento potrà anche darci il capolavoro, ma ne dubitiamo, ma non potrà mai discolparsi di aver per corifeo quel formidabile cantore dei grattacieli e dei paesaggi da gatti in fregola che risponde al nome d Massimo Bontempone.

E vi sono altre ed altre armonie che salgono e scendono dall'Olimpo moderno. Curzio Malaparte detto anche Panfollia, ci è particolarmente simpatico. Un moschettiere moderno, probabilmente senza baffi, ma anche senza pelo sulla lingua, un po' esuberante e guascone come tutti i cadetti, ma pieno di talento e di rude franchezza. Quando scende in lotta e rotea lo spadone, si fa largo attorno. E che colpi! Borgese e Bontempelli e i cavalieri giolittiani lettori assidui della *Stampa* ne sanno qualcosa. E gli siamo grati per le botte contro i *leoni vegetariani*, la *gente refada*, gli eroi della sesta giornata venuti ultimi a prendersi i primi posti.

Ma, Dio mio, perchè in quella benedetta *Italia letteraria* mi prende dentro anche dei neutralisti, e dei barbogi come Caiumi, dei crepuscolari firmatari del manifesto agli intellettuali come Diego Valeri?

Diego Valeri, buon uomo, ma troppo Edmondo dei languori e troppo umanitario con quel suo *Umana* che sa di bocche di pesco che si cercano tra le foglie umide dove non palpita un pulviscolo di polvere! O Dio, se sono umide, non sono asciutte! E quel Roberto Longhi col suo preziosismo stilistico e con quella barba di cultura artistica ostentata ad ogni parola, vi pare proprio il Cicerone più adatto per guidarci nel labirinto della Mostra dei Sindacati Romani?

Fortunatamente la pubblicazione del borghesissimo epistolario del Verga, quello si, ha servito a ricordarci che l' *Italia letteraria* è un periodico dell' Italia nuova avanguardista!

Continuerò se i Numi non mi fulmineranno.

Aristarco.

The "Times"
18/5/29.

Imperial and Foreign News.

FASCISM AND WOMEN.

ROMAN MATRONS OF TO-DAY.

(BY OUR ROME CORRESPONDENT.)

Nothing in the British electoral campaign has more impressed the Italian public than the anxious wooing of the feminine voter. The dispatches to Italian newspapers of their London correspondents have been largely occupied with this feature, and, if these messages emphasize with all seriousness the importance of the "flapper vote," the nimble Italian wit has found in the theme matter for much good-natured, if sometimes slightly pitying, banter.

In its political aspect Fascism has been almost entirely a masculine movement. Fascism came into power as an actively combatant revolution, and the many armed conflicts which marked its earlier years had the natural effect of bringing the men into prominence and of keeping the feminine supporters in the background. Fascism has been predominantly a people's movement. From the outset there were many members of the aristocracy and of the upper classes who sympathized with Fascism. Many suspected it of being both anti-monarchical and anti-clerical. Signor Mussolini was quick to realize the drawback of this impression, which would have put Italian public life at much the same disadvantage under which French politics have tended to fall. It is not to be supposed that either the extreme deference shown to the Throne—especially during recent months—or the settlement of the Roman question was directly prompted by the desire to conciliate these classes. Nevertheless, the enhanced prestige of the Crown and the agreement with the Holy See may easily prove of additionally capital importance if they enable the Duce more freely to command the services of those classes which both by their social position and by their education and experience of the world should be qualified to render him valuable assistance.

WOMEN AND THE VOTE.

With certain notable exceptions, the leaders of the Fascist movement have been men of comparatively modest origin. This fact has not been without its influence upon their old-fashioned attitude towards women. The Italian woman is still far from being so emancipated as her sister in many other countries, and this lack of opportunity to acquire experience of life in its wider aspects is most marked in the poorer, less-educated, and less-travelled classes. One of the fundamental justifications for the new Italian electoral law was Signor Mussolini's openly expressed conviction that the masses of his countrymen were not in themselves "capable of forming spontaneously a will of their own, still less of proceeding spontaneously to a choice of men." If such is the Duce's very modest estimate of the political capabilities of his fellow-countrymen, it is hardly surprising that the mass of Italian women should not have been deemed worthy even of exercising such electoral privileges as were granted to the men.

Whether the women feel acutely their incapacity to vote for a ready-made list

the outset a devoted admirer and champion of Signor Mussolini, and her biography "Dux" is one of the best studies yet made of him. The work which she continues to do in the periodical *Gerarchia*, of which she is really the responsible editor, is highly appreciated by students of Fascist ideals and achievements. She has been an enthusiastic advocate of that scientific embellishment of Rome which has received such encouragement from Fascism. There are also the sisters Emma and Irma Grammatica. The Italian stage owes much to their skill both as artists and producers. It is largely thanks to them, and particularly to Emma Grammatica, that the plays of Bernard Shaw and Sir James Barrie are given in Italy so often and with such conspicuous success.

On its political side Fascism still remains a masculine movement; but it would clearly be a mistake to imagine that there is no scope for Italian women other than in the functions of motherhood. Signor Mussolini gave women equal rights with men of voting in municipal elections, and though this right was lost when the municipal system was put on its present basis, the fact that he should have made this beginning was an indication that he does not share the prejudices of many among his adherents. After all, a State cannot be truly "totalitarian" so long as half the population is disfranchised.

openly expressed conviction that the masses of his countrymen were not in themselves "capable of forming spontaneously a will of their own, still less of proceeding spontaneously to a choice of men." If such is the Duce's very modest estimate of the political capabilities of his fellow-countrymen, it is hardly surprising that the mass of Italian women should not have been deemed worthy even of exercising such electoral privileges as were granted to the men.

Whether the women feel acutely their incapacity to vote for a ready-made list of Governmental nominees is another question. Many of them do not particularly envy the men their right, and are prepared to await the time when they will obtain the substance and not merely the shadow. It may amuse those Fascist extremists who are always ready to out-Herod Herod to depict woman suffragists as "ugly and sterile women struggling round the parliamentary carcass which we have cast aside." Anybody who has been privileged to meet the Italian ladies, who, for all their good looks and exemplary attention to "demographic" obligations, have acquired a high standard of culture, will realize the absurdity of this image. At any rate its author does not speak for the whole Fascist Party. Not long ago so prominent a Fascist as Signor Farinacci gave a lecture in which he paid lofty tribute to the intelligence of woman, and in particular to the noble part played by the women of Italy in the recent regeneration of their country. He rejected the popular tradition of the classical Roman matron as a being who spent all her life at home spinning wool. The sacrosanct formula *ubi tu Caius et ego Caia* gave, he argued, a far truer picture of the reality, and he insisted that Fascism regarded women as supplementing the work of men and had assigned to them large and important duties towards the State.

SOCIAL SERVICES.

The words of Signor Farinacci are borne out by facts. In the schools, in the hospitals, in the beginnings here and there of a women's police corps, in all the various institutions designed to look after indigent women and children, in the societies to promote sport and the physical development of the young, the Italian women are playing an ever-increasingly large part. This activity has been specially marked since the Fasci Femminili were brought under the direct control of the Secretary of the Fascist Party, Signor Turati. Three years ago the number of such Fasci was little over 500; now there are about 3,000 such bodies, with a membership of about 100,000. The organization of the Fasci Femminili has been drawn upon lines similar to those of the Fascist Party itself, and, while the supreme authority rests with Signor Turati, the main burden of this vast movement rests upon the shoulders of Signorina Angiola Moretti, who has brought to her task all the enthusiasm of her youth and intelligence.

The bulk of the women who are thus devoting themselves to social services must remain unknown to the outside world and even to many of their compatriots. A Mme. Montessori will not be born every day, even under the Fascist régime. But that Fascism has a fertile soil upon which to work is evident from the distinguished position which many Italian women have won for themselves in the arts and literature. No writer is better known in Italy than Grazia Deledda, who won the Nobel Prize in 1926. Her first book, "Fior di Sardegna," was written when she was only 17 years old, and was sponsored in an enthusiastic preface by no less an authority than Ruggero Bonghi. Grazia Deledda has since then written about 40 volumes dealing with all aspects of life in her native Sardinia. In her own opinion her two best books have been "Canne al Vento" and "Fuga in Egitto," and her estimate is generally endorsed by the public. Another writer who has already won a special place for herself is Ester Lombardo, whose "Lettere d'Amore" and "Luci del Nord" show her to be an acute observer of human nature and also to possess vivid powers of description. She is well known as a lecturer, and her magazine *Vita Femminile* is by far the best of its kind published in Italy.

A woman who has done much for political literature and for Fascism is Signora Margherita Sarfatti. She was from

N. .....

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

GAZZETTA MESSINA

30 MAG. 1928

Italia e Ungheria

Dal bel volume di Gino Cucchetti « Nel cuore dei Magiari » edito dalla Casa Hoepli, riproduciamo questo interessante capitolo che tratta della efficacissima azione svolta da uno dei più noti e valorosi diplomatici italiani.

Sua Eccellenza, il conte Durini, mi attende nel suo studio. Studio? diciamo piuttosto una sala magnifica del magnifico palazzo Károlyi ove la legazione d'Italia ha sede imponente, tra fastosità di marmi, di stucchi, di affreschi, di arazzi. Bene è rappresentata, davvero, in questa capitale di tutti i lussi raffinati e di tutte le geniali attività, la grande Italia d'oggi, con questa ricca sede diplomatica e con un signore di tanto tatto signorile e di tanta sapienza politica come il conte Durini.

Questa sua sala di lavoro è quanto mai severa e raccolta: l'arredo rispecchia le qualità dell'uomo che vi passa, in media, dieci ore del giorno. Poca mobilia antica, di toni oscuri e molti libri. Alle pareti i superbi trofei delle grosse caccie africane che il conte Durini compì or non è molto. Fra questi ricordi di forza e d'audacia, due grandi fotografie del Duce. Sul tavolo di lavoro quelle dei Sovrani d'Italia.

* * *

Si parla della profonda simpatia che l'ungherese — d'ogni ceto e di ogni classe sociale — ha per l'Italia, sopratutto dopo le prove di appoggio franco e leale che il nostro Paese ha dato alla politica del conte Bethlen.

Lo sviluppo della nostra espansione è naturalmente più sensibile nella capitale — m'informa il Ministro — anche perchè in essa s'è potuto esercitare l'azione diretta degli organi ufficiali italiani. Tuttavia anche in provincia s'è già iniziato un movimento che promette di affermarsi sempre più.

Il conte Durini m'informa così che a Budapest noi abbiamo centri di espansione linguistica e culturale negli Istituti Superiori, nelle Scuole Medie, nelle Scuole gratuite e nella società « Mattia Corvino ». Fino al 1922 fra gli Istituti Superiori, solo l'Università di Budapest aveva un'insegnamento facoltativo d'italiano.

Oggi l'insegnamento della nostra

nire i libri richiesti a librerie ed a privati, l'editore italiano appare lento, pigro, disordinato. Passano talvolta settimane e mesi prima che il libro richiesto giunga in Ungheria; laddove la Francia, ad esempio, che ha istituito a Vienna un imponente deposito d'ogni sorta di proprie pubblicazioni, in tre giorni al massimo, serve la sua clientela...

* * *

Sulla diffusione del libro italiano tra il pubblico della Capitale e della Provincia ho sott'occhio un acuto studio pubblicato da Antonio Widmar nella rivista della società « Mattia Corvino » nel quale è detto, però, che, su tal materia, si son fatti progressi enormi in questi ultimi tempi. Egli c'informa — ed io in parte ho potuto constatarlo — che non solo tutte le più importanti librerie di Budapest e dei maggiori centri della provincia hanno la loro serie di edizioni italiane, ma che esiste nella capitale persino una libreria che si è specializzata nella vendita del libro italiano. E' questa la libreria Eggenberger, del signor Carlo Rényi che ha le sue vetrine in Kossuth Lajousutca, 2.

Ne prendano nota i signori Editori Italiani. Il Fascio di Budapest ha pubblicato una circolare che invita i camerati ad appoggiare l'iniziativa del signor Rényi comperando nella sua libreria almeno un libro ogni mese. Pare che la vendita del libro italiano nei locali di questa libreria, abbia, in pochi mesi, sorpassato per numero la vendita dei libri francesi ed inglesi. Dopo il libro ungherese e tedesco, nella libreria Eggenberger, segue il libro italiano.

Il Widmar fa anche una rapida rassegna di quanto è stato pubblicato in lingua magiara delle recenti e meno recenti opere nostre. E', purtroppo, presto fatta. Per merito della casa editrice « Danubia », di Pécs — veramente benemerita — han visto la luce: una felice traduzione di Gyula Lukits e Nándor Vákonyi del romanzo « Santippe » di Alfredo Panzini, e poi « Un uomo finito » di Papini, « Dov'è il peccato è Dio » di Puccini, « Il Risorgmento d'Italia » di Solmi, « Secondo il mio cuore » di Brocchi, « Yvelise » e « La mia vita in un raggio di sole » di Da Verona e « Kif Tebbi » di Zuccoli. Il protes-

seguiti da molti professionisti della città.

— A far fede del graduale sviluppo della lingua e della cultura nostra — conclude su questo tema il conte Durini — valgono — oltre gli elementi di cui ella ha preso nota finora — l'affermarsi sempre più di tutte le nostre manifestazioni artistiche, delle rappresentazioni di commedie e di opere italiane, degli articoli che in riviste ed in giornali quotidianamente informano della vita e del progredire della nuova Italia e della sua millennaria civiltà.

A proposito di commedie italiane rappresentate, in terra magiara, leggevo, tempo fa, un interessante articolo del caro collega Oscar Di Franco, anche nella rivista della « Mattia Corvino ». Le sue constatazioni — e son le giuste perchè egli vive abitualmente a Budapest — non sono molto liete. Egli ci dice che a ben magre conclusioni si giunge parlando del teatro drammatico italiano in Ungheria. In dieci anni, contro quaranta commedie ungheresi rappresentate in Italia, il bilancio esatto del teatro italiano rappresentatosi in Ungheria, o meglio a Budapest, è questo: «L'ombra » e « Scampolo » di Niccodemi, « Sei personaggi in cerca d'autore », « Il piacere dell'onestà », « L'uomo, la bestia e la virtù » di Pirandello, « Il calzolaio di Messina » di De Stefani (rappresentato per alcune sere soltanto), la « Gioconda » di D'Annunzio e... « La locandiera » — dobbiamo dirlo? — di Goldoni. Sei commedie nuove e due riesumazioni. E basta. Pochino, vero? V'è in Italia una Società degli Autori che potrebbe, per caso, interessarsi del fatto? Che potrebbe ottenere, ad esempio, che per tante commedie dell' applauditissimo e simpatico Molnar che si rappresentano in Italia, altrettante (ben scelte veh!) si rappresentassero in Ungheria?

GINO CUCCHETTI

riori, solo l'Università di Budapest aveva un'insegnamento facoltativo d'italiano.

Oggi l'insegnamento della nostra lingua è entrato degnamente in tutti gli Istituti ed in tutte le classi della popolazione: alla Scuola Normale Superiore (Collegio Eotvos), alla Facoltà Economica, al Politecnico, alla Scuola Superiore di Belle Arti, in tre Licei della capitale. All'Università veniva creata, accanto alla cattedra ordinaria tenuta da un professore ungherese, una cattedra straordinaria affidata al professore Italo Siciliano — un dotto insegnante che è vanto della colonia italiana di Budapest — mentre ad un altro professore ungherese veniva affidato l'insegnamento della nostra lingua nella Facoltà economica di recente istituzione. I resultati sono soddisfacentissimi. E l'interesse che le classi colte prendono a questo corso, tenuto in lingua italiana, sulla nostra storia letteraria, è vivissimo tanto che recentemente è stato creato anche un Rettorato ed otto giovani, forniti di borse concesse dal Governo italiano e dal Governo ungherese, sono in Italia a perfezionare i loro studii.

La penetrazione nelle Scuole Medie è stata più difficile sopratutto per mancanza di personale insegnante. Un primo ed efficacissimo passo si fece con l'invio da parte del nostro Ministro dell'Istruzione di tre professori. Così si ebbe subito e complessivamente (parlo del 1926), nelle due classi del Ginnaio Kolcsy 113 alunni; 122 ne ebbe il Ginnaio Konyves; 30 il Ginnaio Cattolico. Oggi anche nelle scuole medie l'italiano trionfa!

Ma un mezzo utilissimo di diffusione linguistica e culturale si sono rivelate le Scuole gratuite per adulti ungheresi. Fondate nel 1923 con un centinaio d'iscritti, oggi contano più di 1000 allievi appartenenti alle classi medie della capitale. Al loro mantenimento provvede un Comitato presieduto dalla contessa Maria Teresa Durini di Monza, moglie del nostro Ministro, una dama, come ho detto, piena di alacre ed intelligente volontà, che poco si perde in ricevimenti ed in balli, ma che dedica la sua giornata fra le visite ai poveri ed agli ammalati della nostra colonia e fra le tante istituzioni di cultura e di carità alle quali Ella è stata giustamente preposta.

Tali corsi erano suddivisi, questo anno, in 14 sezioni ed istruiti da 7 insegnanti, e 460 candidati superarono brillantemente le loro prove. Furono diretti dal prof. Siciliano ed al prof. Calabrò furono affidate due classi superiori dove egli ha svolto un programma di letteratura italiana, dalle origini al 400, alternando le lezioni con brevi conferenze sulla letteratura contemporanea e sull'Italia fascista. Sono commercianti, impiegati, professionisti, ufficiali, alti funzionari dello Stato che, ogni pomeriggio, con stupenda assiduità, si recano alla Scuola italiana dove, oltre a tutto, imparano a meglio conoscere il nostro Paese, ad amarlo, a stimarlo per quello che veramente vale. Poi, poco a poco, questa è la gente che affolla le conferenze della « Mattia Corvino », che assiste alle rappresentazioni delle nostre compagnie liriche e drammatiche, che acquista e legge il libro italiano. A proposito del libro sarà utile ch'io ripeta la solita solfa: l'editore italiano non appare all'altezza della situazione. Di fronte alla celerità degli editori d'altri paesi, nel fondo il mio cuore » di Brocchi, « Yvelise » e « La mia vita in un raggio di sole » di Da Verona e « Kif Tebbi » di Zuccoli. Il professor Rezso Honti ha tradotto poi alcune « Novelle antiche » e la contessa Zichy i « Discorsi di Mussolini ». La Tipografia della R. Università ha pubblicato, in lussuosa edizione, tradotta da Dozso Kosztolányi, il « Dux » di Margherita Sarfatti; l'editore Révay — che già aveva lanciato la « Storia di Cristo » di Papini, raggiungendo in breve tempo ben quattro edizioni con complessive 30.000 copie, — massimo « record » del dopo-guerra — ha pubblicato una traduzione del Boros del « Processo di Gesù » di Rosadi.

In fatto di letteratura odierna (fra opere più lontanamente tradotte debbo ricordare alcune del D'Annunzio, del Croce, della Negri, della Deledda, del Verga, del Fogazzaro, del Carducci... e, naturalmente, tutti i classici maggiori) è tutto quì. Il Widmar conclude: « in Ungheria l'Italia non è conosciuta ». Forse è un po' troppo dir così. Certo è che vi è scarsamente conosciuta. Certo è che « se vai in una biblioteca, accanto a cento libri ungheresi, trovi ottanta libri tedeschi, venti libri francesi, altrettanti inglesi e... tre o quattro italiani. Tutto ciò non significa che in Ungheria non si voglia avvicinarsi alla intellettualità italiana. Al contrario. In Ungheria c'è un immenso e profondo desiderio di conoscerci. Siamo dunque noi che dobbiamo sempre più appoggiare — con sagacia e con esatta coscienza — l'opera dei Capi che ci permetterà di presentarci all'Ungheria nella nostra veste completa ».

* * *

Ma torniamo a noi. Benemerita è anche l'azione del Fascio locale, del Comitato della « Dante Alighieri », del Patronato « Vittorio Emanuele III » e di alcuni Istituti Salesiani dei sobborghi, uno dei quali ha eletto la contessa Durini presidentessa onoraria. Anche in provincia, dove, fino a poco tempo fa la nostra penetrazione era quasi insignificante, possiamo notare un lusinghiero risveglio. Nell'Università di Pécs — ad esempio — abbiamo, fin dal 1924, una cattedra di lingua e letteratura italiana affidata al professor Kastner ed al professor Calabrò. Quest'ultimo, poi, tenne quest'anno corsi d'italiano alle Scuole Commerciali della stessa città, ed altri tenne al Circolo italo-ungherese (sezione della « Mattia Corvino »). A Szeged è stato accolto, fin dal 1926, con molta cordialità il nostro lettore professor Santoli ed il Preside di quella Facoltà di Lettere ha recentemente espresso al nostro Ministro la propria gratitudine per l'appoggio che il Governo d'Italia offre alla collaborazione spirituale italo-ungherese. Il Santoli, che ha tenuto tempo fa una conferenza sul regime fascista, insegna nel Realgimnazium con un buon numero di allievi che hanno abbandonato lo studio del francese a favore dell'italiano. Meno agevole è la penetrazione a Debreczen dove predomina l'influenza protestante e lo studio dell'inglese. Da alcuni anni vi lavora, tuttavia, e con molto zelo il prof. Wallich ed il prof. Lambertenghi, inviato da Roma, ha iniziato con ottimi frutti l'insegnamento come lettore all'Università e come professore a quel Ginnasio. La stessa Facoltà di Lettere, poi, ha istituito, nei suoi locali, dei Corsi liberi di lingua italiana che sono

16

N. 23

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

POPOLO DI ROMA

4 GIU. 1926

Al Sanatorio "Cesare Battisti"

Una festa di solidarietà umana - La rievocazione di un grande poeta - Il dono del Duce

La tirannia dello spazio non ci consente di scrivere come e quanto vorremmo sulla festa d'intima, vibrante solidarietà che si è svolta ieri nel magnifico Sanatorio della Croce Rossa Italiana: il « Cesare Battisti ». Non importa: la cronaca di certi avvenimenti la fanno gli ammalati che hanno il cuore sempre affettuosamente disposto verso coloro che li ricordano, li sorreggono, li amano.

In una delle nostre recenti visite al « Battisti », mentre stavamo parlando con un gruppo di ricoverati, uno di essi, un operaio, ci chiese *Dux*, il magnifico libro di Margherita Sarfatti, perchè, così egli affermò, « voleva conoscere tutta, tutta la vita di Benito Mussolini ».

Da questa richiesta ci nacque in cuore la speranza di procurare al « Cesare Battisti » una vera e propria biblioteca.

Lanciammo l'idea sul *Popolo di Roma*. E vennero i libri e vennero, non una, ma diverse copie di *Dux*.

Il nostro amico ammalato era soddisfatto. Con lui erano soddisfatti tutti gli altri.

Un nobile cuore, Tommaso Sillani, in pochi giorni, rivolgendosi a destra ed a sinistra, ad amici e ad editori, è riuscito a raccogliere circa duemila volumi rendendo così possibile la realizzazione di quel sogno che gli « Amici del Sanatorio » accarezzavano da oltre due anni.

La biblioteca è stata inaugurata ieri, nel pomeriggio, coll'intervento di S. E. Giuseppe Bottai, di S. E. Filippo Cremonesi, Presidente della Croce Rossa Italiana, dell'on. Olivetti, del prof. Messea, direttore della Sanità Pubblica, del prof. Basile, del generale Baduel, della nobile e instancabile « crocerossina », Marchesa Targiani, della signora Tolentino e di tante altre signore.

S. E. Bianchi ha fatto pervenire l'espressione del suo compiacimento, dolente di non poter intervenire. Altrettanto ha fatto S. E. Turati, trattenuto a Milano.

La biblioteca porta un nome caro a tutti gli italiani; ma in modo particolare alle anime elette ed a coloro che conoscono direttamente o da vicino il dolore: Ercole Morselli.

Di Lui ha parlato, con parola dolce e con pensiero altissimo, Filippo Pasquera. Ha parlato del lati che erano rimasti profondamente commossi del pensiero affettuoso del Duce a loro riguardo.

Commozione legittima, affermiamo noi, chiudendo queste affrettate note di cronaca, perchè il dono di Mussolini dimostra, ancora una volta, come il Capo del Governo segua tutte le buone iniziative, tutte le opere di bontà e come, soprattutto, sia vicino, col suo grande, generosissimo cuore a tutti coloro che soffrono.

Per noi, il dono di Benito Mussolini, è conferma della viva, appassionata parte che Egli prende alla lotta antitubercolare che combattiamo con animo fieramente fascista e con fede e dedizione a Colui che, operando, comanda.

IPPOLITO BASTIANI

Prendiamo impegno (impegno che assolveremo come si assolve un giuramento) che entro l'anno tutti i Sanatori di Roma e Provincia avranno la loro biblioteca.

Il primo ad averla sarà il Sana-

torio Militare di Anzio, per le si è già fatto promotore un ricoverato: l'eroico ex combattente Giunchedi, Aiutante di Battaglia e vecchia animosissima Camicia Nera.

La biblioteca sarà intitolata al colonnello dei Granatieri Zuccaro, super decorato e perito di tubercolosi dopo aver mille volte affrontato la morte su i campi di battaglia.

Abbiamo fede di riuscire, perchè ci aiuteranno tutti, tutti i nostri lettori.

La nuova sede dell'Istituto di Previdenza Sociale

L'Istituto di Previdenza Sociale di Rom... trasferito la propria sede da ... zani via ... dett... Cass... Soci... form... ni s... dità ... la t...

Mostr...

Og... il G... la M... Patr... lestit...

Il mirabile spettacolo dell...

del prof. Basile, del generale Baduel, della nobile e instancabile « crocerossina », Marchesa Targiani, della signora Tolentino e di tante altre signore.

S. E. Bianchi ha fatto pervenire l'espressione del suo compiacimento, dolente di non poter intervenire. Altrettanto ha fatto S. E. Turati, trattenuto a Milano.

La biblioteca porta un nome caro a tutti gli italiani; ma in modo particolare alle anime elette ed a coloro che conoscono direttamente o da vicino il dolore: Ercole Morselli.

Di Lui ha parlato, con parola dolce e con pensiero altissimo, Filippo Pasquera. Ha parlato del poeta e dell' uomo, ricordando ed esaltando i pregi del primo ed il grande spirito tormentato del secondo. Non che Morselli poeta sia diverso dal Morselli uomo; ma era necessario « distinguerlo » perchè Morselli che canta le bellezze della natura e che trasporta lo spirito umano in « un paradiso di bontà e di poesia » non sempre è uguale a Morselli, uomo incompreso, sofferente, povero.

Dalle calde e limpide parole di Filippo Pasquera, i ricoverati del Sanatorio « Cesare Battisti » hanno sentito e compreso che la « loro » biblioteca non è soltanto una raccolta di libri; ma una specie di altare in cui — per merito di Tommaso Sillani — essi potranno venerare un grande e sfortunato poeta italiano che la tubercolosi strappò troppo presto all'arte ed all'immancabile gloria. In biblioteca, gli ammalati, si recheranno e si raccoglieranno non per trovarvi letture frivole e tanto meno per «passare del tempo»; ma per ricercare nuova ragione di conforto alla speranza di guarire; nuovo e più forte motivo a resistere al male in nome della santità della vita. Ed il dolce spirito di Ercole Morselli aleggerà su ogni loro pensiero ed ogni lettura sembrerà palpitare col cuore di Lui che tanto soffrì e pur tanto amò la vita.

Ad una festa di così schietta e sentita umanità non poteva mancare l'adesione del Duce. Diciamo non poteva, perchè Mussolini è ovunque si faccia del bene. In questi giorni abbiamo avuto prove così commoventi di quello che affermiamo che il nostro amore cieco, assoluto, fanatico per il Duce ne ha provata una gioia infinita. Si tratta di episodi che possono contarsi a migliaia e che, se non compaiono nelle cronache dei giornali, non certo per questo restano ignorati perchè la gente del popolo non nasconde il bene che riceve: lo mostra e lo grida per gratitudine e per dovere.

Per la biblioteca del Sanatorio « Cesare Battisti », S. E. il Capo del Governo, ci ha fatto pervenire quattro magnifici romanzi storici di Cesare Ruberti.

Durante la cerimonia della inaugurazione della biblioteca « Ercole Morselli », non sapevamo ancora del dono del Duce: lo abbiamo trovato sul nostro tavolo di lavoro tornando al giornale e ci siamo affrettati a comunicare la bella nuova al direttore del Sanatorio, professore Guido Mendes.

Dopo qualche minuto, Mendes ci telefonava, esternandoci la gioia e la riconoscenza di tutti gli amma-

CRONACA MINIMA

Le corrispondenze devono essere scritte sopra una sola facciata di ciascun foglio.

Nelle Scuole medie

Alessandria. — Il prof. Giovanni Bonelli, docente di materie letterarie nel Ginnasio Superiore, ha trattato de « La Marcia su Roma », illustrata con cinematografie.

— Gli studenti del Liceo Ginnasio nella prima decade del mese di aprile, durante le vacanze pasquali, guidati dal loro Preside prof. dott. Alessandro Veniero e dal Vicepreside prof. dott. Luigi Cognasso, si recarono, in gita d'istruzione, a Venezia, Postumia, Gorizia, ove hanno ammirato prodigi d'arte e di natura, e rievocato la passione della città olocausta.

— Il prof. Giovanni Bonelli per incarico del Presidente del Comitato provinciale di Alessandria dell'O. N. B., ha tenuto una conferenza agli Avanguardisti di leva nell'aula magna del Liceo.

— Durante l'anno scolastico, alla presenza di tutto il corpo insegnante e degli alunni, si è svolto un ciclo di conferenze geografiche. Hanno trattato l'argomento a ciascuno assegnato dal Preside i seguenti professori:

1) Coppa Patrino Amalia: « Le montagne della nostra guerra »; 2) Barolo Agostino: « L'Italia redenta da Pola a Merano »; 3) Bonelli Giovanni: « Gli Stati successori dell'Austria »; 4) Piasio Pasquale: « Riso e risaie »; 5) Piazza Luigi: « L'Italia e l'Argentina ».

— Alla presenza di S. E. il Vescovo di Alessandria, della rappresentanza degli Istituti medi cittadini, del Rettore del Convitto salesiano e del Seminario vescovile e de' Convitto S. Chiara, di tutto il corpo insegnante del Liceo Ginnasio, nonchè degli alunni, il prof. Vincenzo Desio ha parlato su « Il Venerabile Giovanni Bosco, l'uomo ed il suo metodo pedagogico ». Dopo di aver sommariamente delineato la figura di questo infaticabile apostolo di Cristo e dell'Italia attraverso gli svariati casi della sua vita, ha tratteggiato il metodo pedagogico di lui tutto amore per gli umili, fervore di opere, ardore di bontà, conchiudendo che solo la rivoluzione fascista poteva valorizzare e dare risalto all'alta opera patriottica e religiosa che va diffondendo sempre più il nome d'Italia e del cattolicismo.

Anagni. — Giorni addietro le due classi superiori dell'Istituto magistrale hanno iniziato la serie di gite che la scuola si è proposta di effettuare. Accompagnati dalla Preside prof.ssa L. Favaro Villelli, gli alunni hanno dapprima visitato gli scavi dell'antica Ostia; quindi la comitiva si è recata a Roma, dove, percorrendo le vie di maggiore interesse artistico, ha potuto accogliere nuove impressioni di bellezza e ammirare direttamente i monumenti più insigni. Ha chiuso la bella giornata una rappresentazione al Planetario.

Bologna. — Provenienti da Rovigo sono giunti a Bologna gli alunni del primo biennio della sezione Commercio Ragioneria di quel R. Istituto tecnico.

La comitiva, che era accompagnata dal prof. Ambrosi e dalla prof.ssa Tesini, incontrata alla stazione dal Preside del nostro Istituto tecnico prof. Amaldi e dal segretario sig. Facchini, guida nella visita alla città, si è recata subito al Littoriale dove ha ammirato le imponenti costruzioni e le Esposizioni riunite.

I visitatori, che hanno avuto quivi per guida il signor Bigazzi, ex alunno dell'Istituto, incontratisi con l'on. Arpinati, gli hanno fatto una calorosa dimostrazione.

Di ritorno in città, dopo una colazione alla Casa del Fascio, hanno visitato la Cappella dei Caduti e la splendida sede: poscia si sono recati alla R. Pinacoteca e al Museo civico favoriti gentilmente per l'ingresso dalle rispettive Direzioni. I giovani hanno dato quindi un rapido sguardo ai monumenti e alle chiese più importanti.

Nella sala della Biblioteca del R. Istituto tecnico il Preside ha rivolto ai gitanti un fervido saluto augurale accolto dai più vivi applausi, cui ha risposto ringraziando per la festosa accoglienza il prof. Ambrosi. I giovani hanno visitato infine S. Michele in Bosco ed ammirato il bellissimo panorama della città.

Brescia. — Il R. Istituto commerciale, nel corrente anno scolastico, ha svolto la seguente attività:

29 ottobre — È stato commemorato alle scolaresche il sesto anniversario della Marcia su Roma.

31 ottobre — Gli studenti, accompagnati dal Direttore e dai professori, hanno partecipato alla celebrazione mondiale della giornata del risparmio, al Teatro Sociale.

5 novembre — Durante la prima ora di lezione, a norma delle disposizioni ministeriali, è stato commemorato il decimo annuale della Vittoria.

13 febbraio — Dietro invito del Gruppo Provinciale Fascista della Scuola, è stato letto alle scolaresche il discorso del Duce tenuto all'Assemblea quinquennale del Regime.

8 aprile — È stato illustrato ai giovani il significato e lo scopo della celebrazione del pane e distribuiti circa 300 panini.

23 aprile — Gli alunni licenziandi dell'Istituto e della Scuola biennale hanno visitato la Fiera Campionaria di Milano.

4 maggio — In seguito ad opportuna propaganda si sono raccolte oltre cento iscrizioni dei giovani a soci della *Dante Alighieri*.

11 maggio — Le scolaresche con tutti i professori hanno partecipato alla « Festa degli alberi », ove ha parlato il prof. Carlo Arduino.

Inoltre gli alunni sono intervenuti in buon numero ai cinque concerti appositamente organizzati per la educazione musicale degli studenti.

— L'attività della R. Scuola complementare nell'anno in corso, è stata molteplice e varia. Particolare cura è stata dedicata all'azione culturale patriottica cui è stato dato quel carattere di solennità che lascia maggior ricordo nella mente degli alunni.

Il 1. ottobre, presenti le autorità politiche, militari e religiose, è stato inaugurato l'anno scolastico con un discorso del Preside.

Il 28 ottobre tutta la scuola ha partecipato alla celebrazione della « Marcia su Roma », che è stata commemorata anche in un discorso del Preside.

Il 31 ottobre tutta la scuola ha preso parte alla cerimonia della « Giornata del risparmio ».

Il 5 novembre, a classi riunite, la prof.ssa Vicari ha celebrato il decimo annuale della Vittoria.

Il 28 novembre la prof.ssa Laura Zamboni ha illustrato alla scolaresca riunita l'articolo del Capo del Governo: « Il numero come forza », pubblicato nella rivista *Gerarchia*.

Il 5 novembre è stato rievocato agli allievi la figura e il gesto di Balilla.

Il 1. febbraio, le insegnanti di Lettere hanno dedicato la prima ora di lezione a commemorare il sesto anniversario della costituzione della M. V. S. N.

Il 23 marzo l'insegnante Vicari, ha spiegato alle classi il significato della Leva fascista.

Il 13 febbraio la stessa prof.ssa Vicari, dietro disposizioni del Gruppo fascista della Scuola, si è interessata perchè le colleghe illustrassero il discorso del Duce tenuto per l'adunata quinquennale del Regime.

Nel mese di aprile hanno avuto luogo le seguenti conferenze geografiche: « Mare mediterraneo », prof. Marini; « Le nostre Alpi », prof.ssa Gabrici; « L'Estremo Oriente », prof.ssa Vicari; « L'America latina » prof.ssa Zamboni.

Nel medesimo mese sono state tenute conferenze di propaganda rurale e sull'opera « Pro Oriente ».

Nell'aprile le Giovani Italiane della Scuola si sono recate a Milano a visitare la Fiera campionaria, accompagnate dalla direttrice di Sezione, prof. Vicari, e dalla loro delegata provinciale.

Il 14 maggio un buon numero di scolari ha visitato il R. Aeroporto di Ghedi riportandone le più interessanti impressioni. Accompagnavano la scolaresca il Preside, il direttore ginnico sportivo dell'O. N. B., e l'insegnante di educazione fisica della Scuola.

L'11 maggio tutta la scuola ha partecipato alla celebrazione della « Festa degli alberi ».

Brindisi — Nella R. Scuola complementare è stata celebrata la festa del Libro. In una sala adornata di fasci e di verde è stata tenuta una vendita di libri agli alunni, che in breve tempo ne hanno acquistato per più centinaia di lire.

— Per gentile concessione del conte Salvatore Balsamo, che ha fornito pure gli alberelli da piantare, la Scuola ha celebrato nella pineta la festa degli alberi.

La prof.ssa Maria Penso Bottone ha tenuto un nobile discorso d'occasione.

— Il 22 maggio gli alunni sono stati accompagnati all'aeroporto militare, dove, ricevuti con la più cordiale cortesia dagli ufficiali aviatori, hanno ammirato gli apparecchi della nostra aviazione. Dopo, accompagnati dai professori Ettore De Prola e Luigi Errico, hanno visitato il Civico Museo.

— Con una interessante pesca, il R. Liceo Ginnasio di Brindisi ha celebrato la festa del Libro.

Professori ed alunni vi hanno tutti partecipato. Numerosi sono stati i libri sorteggiati.

Il Preside dell'Istituto, prof. Giovanni Candido, come in altre occasioni, anche questa volta ha voluto contribuire alla buona riuscita dell'iniziativa con un'offerta in denaro, che è stata per l'acquisto di alcuni libri, fra i quali il [illegible]lla Sarfatti, vinto da un alunno.

Il ricavato in più delle spese, è stato inviato alla « Dante Alighieri ».

Caltanissetta — Ha avuto luogo in questo R. Istituto tec[illegible] solenne premiazione degli alunni. Sono intervenuti alla cerimonia tutte le autorità civili, militari, politiche e scolastiche, il Corpo insegnante e gli alunni con le rispettive famiglie.

Dall'orchestra dell'Ospizio provinciale di beneficenza sono stati suonati gli inni della Patria. Le alunne, con pensiero di squisita gentilezza, hanno offerto alla moglie di S. E. il Prefetto ed a tutti i presenti, fiori raccolti nel giardino dell'Istituto.

Il Preside prof. G. Carapezza ha parlato delle alte finalità del premio e della scuola rinnovellata dal Fascismo ricostruttore, ed ha esaltato il risparmio ed ha spiegato le ragioni per cui sono stati prescelti premi in libretti di risparmio ed in abbonamenti a « Le vie d'Italia ». Subito dopo S. E. il Prefetto ha distribuito i premi ed i diplomi alle guardie d'onore.

Hanno parlato infine uno dei premiati ed una delle guardie d'onore.

S. E. il Prefetto con acconce parole ha chiuso la cerimonia.

Cosenza. — Nel salone dei Concerti, con grande concorso di pubblico, ha avuto luogo il secondo concerto per l'educazione musicale degli studenti.

Era largamente rappresentata la classe studentesca ed erano presenti le autorità e molte signore.

Gli alunni e le alunne dell'Istituto magistrale, sotto la direzione del maestro Giuseppe Giacomantonio, hanno eseguito, caldamente applauditi, un grazioso notturno di Verdi a tre voci, una nenia calabrese a cinque voci, la preghiera a tre voci dell'opera « La figlia del Reggimento » del Donizetti e in fine un indovinatissimo stornello toscano a due voci. Ottimo il successo delle « Danze macabre » di Saint Saens e della sinfonia delle « Maschere » di Mascagni a quattro mani, eseguita dalla distinta pianista sig.na Giovannina Tucci e dal valoroso prof. Giacomantonio, e ottimi pure il concerto in *mi minore* del Pugnani-Kreisler e il primo tempo del concerto n. 23 di Viotti per violino e piano (esecutori il sig. F. Chiaia e il prof. Giacomantonio) e il trio in *do maggiore* di Haydn e quello in *la* del Pizzo, nonchè la rapsodia di settembre (esecutori i predetti signori Chiaia e Giacomantonio e il distinto violoncellista cav. Francesco Paolo Birardi).

Marsala. — Sono giunti gli alunni della Sezione Agrimensura del R. Istituto tecnico di Trapani. Sono stati accompagnati per la gita scolastica presso la R. Scuola media agraria dal prof. Ignazio Melfi Gulotta e dall'ing. Lombardo. Gli studenti sono stati accolti gentilmente dai cittadini di Marsala.

Organizzazioni e iniziative

Brindisi — Ad iniziativa della segreteria provinciale del Gruppo nazionale fascista della Scuola, presso il Centro fascista di cultura, nel salone del teatro Verdi sono state tenute due conferenze per i centenari di Giuseppe Parini e di S. Benedetto.

Il prof. Mario Ruggeri, insegnante d'italiano nel R. Liceo di Brindisi, ha parlato martedì sera, 28 maggio, su « Gli intendimenti sociali, civili, morali e religiosi di G. Parini » e venerdì 31 il prof. Pietro Ferrara del R. Ginnasio di Francavilla Fontana, ha tenuto la conferenza su « S. Benedetto e il cristianesimo italiano ».

Tra il folto pubblico di autorità, professionisti e cittadini, sono intervenuti S. E. il Prefetto di Brindisi, comm. Ernesto Perez, e la sua eletta signora contessa Maria Perez Raimondi, fiduciaria provinciale del Fascio femminile.

— Il prof. Goffredo Salvatelli, direttore del R. Istituto commerciale di Brindisi, ha tenuto al Centro fascista di cultura, alcune lezioni di Economia corporativa.

L'oratore ha illustrato i cardini e le direttive originarie della didattica e della pratica fascista.

Cosenza — Seguite dal più vivo interesse, continuano ad aver luogo nel salone del R. Istit. tecnico le conferenze alle Giovani Italiane, inaugurate dal segretario del Gruppo fascista della Scuola dott. E. Crepas. Hanno tenuto conferenze il prof. Serra e il Preside Cretella del R. Liceo, il prof. Gaudio e Mons. Del Vecchio del R. Istituto magistrale, la prof. Alberti Rubino e il Preside Scornajenghi della R. Scuola complementare.

Parleranno prossimamente il prof. Castagnaro e la prof. De Rose della R. Scuola industriale e la sig. Saveria Bianchi, sorella di S. E. Bianchi, delegata provinciale dei Fasci femminili.

In questi giorni si chiuderà pure il corso gratuito di disegno professionale tenuto alle Giovani Italiane dal prof. M. Poli al R. Istituto magistrale. Una lode alla organizzatrice dott. Giuseppina Caputo, delegata delle giovani italiane.

Marsala. — Il segretario provinciale del Gruppo, prof. dott. Tano Basile, ha celebrato per invito del Podestà l'approdo dei « Mille ».

La cerimonia si è svolta nella storica sala delle Lapidi e tra le autorità è intervenuto S. E. il Prefetto.

Perugia. — Nella sala di lettura del Fascio ha avuto luogo la riunione di tutti i segretari di Sezione della Provincia, convocati dal segretario provinciale *ad interim* prof. Antonio Giubbini. Era presente il R. Provveditore agli studi comm. Paroli Marino: avevano aderito all'importante adunata il segretario federale del P. N. F., la medaglia d'oro prof. Fantini, segretario del G.A.P.U.F., il podesta di Perugia, il R. ispettore Pojaghi.

Assistevano inoltre, per invito ricevuto, il prof. Zaglio, segretario della Sezione perugina Gruppo medi, il direttore regionale dell'Ente contro l'analfabetismo, sig. Berioli, il direttore delle Scuole comunali di Perugia, le direttrici e i direttori didattici sezionali.

Il prof. Giubbini ha insistito sulla unità di comando e di indirizzo pratico, che deve essere effettuata mediante la collaborazione disciplinata ed armonica di tutti i dirigenti, sulla valorizzazione ideale dell'Associazione, sui compiti culturali, morali e assistenziali secondo lo spirito e la norma del fascismo. Ha illustrato l'attività scolastica dell'insegnamento specialmente dal lato della penetrazione spirituale dell'idea fascista e della formazione del carattere italiano nelle nuove generazioni; ha chiarito, con esempi, l'attività extra scolastica soprattutto per cooperare sempre più efficacemente alle istituzioni ed iniziative del Regime (O. N. B., Circoli di cultura, O. N. D., Maternità ed infanzia, problema demografico, ruralizzazione). Sarà distribuita a tutti gli insegnanti una copia della Carta del Lavoro commentata, affinchè siano divulgati i principii e le norme del sindacalismo fascista e dello Stato corporativo. Il maestro e la maestra dovranno adoperarsi per la diffusione del libro fascista, per il funzionamento della Bibliotechina della Sezione e per tutte quelle iniziative che valgono ad illuminare la coscienza nazionale e ad incoraggiare il popolo lavoratore nella sua disciplinata operosità.

Il prof. Giubbini ha parlato dei corsi di cultura da tenersi con la cooperazione dei vari ordini degli insegnanti, dell'equilibrio da conseguirsi tra le potenze intellettuali e quelle fisiche, dell'alto tono italiano da dare alla mente e all'azione, del potenziamento fascista della classe che porterà seco naturalmente un più degno trattamento morale ed economico degli insegnanti nella società nazionale.

È stata esposta la situazione di cassa in confronto all'attività che resta da svolgere.

Indi sono stati trattati vari oggetti circa la più efficiente organizzazione delle sezioni e il loro migliore funzionamento. Su questa parte hanno interloquito il R. Provveditore agli studi, alcuni segretari di Sezione ed alcuni direttori didattici.

La tessera del Gruppo Medi e quella della Scuola primaria sono state consegnate al R. Provveditore, il quale ha vivamente ringraziato ed ha approvato la linea di azione illustrata dal segretario provinciale, aggiungendo il consiglio della sua esperienza e promettendo il suo autorevole contributo ai fini che l'Associazione si propone.

Infine, sono state distribuite ai segretari di Sezione le tessere e consegnati, per le rispettive bibliotechine, alcuni opuscoli di cultura fascista e di propaganda nazionale ed educativa.

ACUZIO SACCONI, Direttore-responsabile

ROMA - ARTE STAMPA - VIA PASQUALE STANISLAO MANCINI, 13 - ROMA

18

N. 149

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(O. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

MESSAGGERO - Roma

11 GIU. 1929

Ma esiste davvero una crisi del libro?

Se ne parla tanto e da tanti che è ormai diventato un luogo comune. V'ha chi ne incolpa gli autori, che non saprebbero più dire qualcosa di nuovo e di interessante; chi chiama in causa l'esosità degli editori e relativo caroprezzo delle pubblicazioni; chi, infine, se la prende col pubblico che non legge e con gli stranieri sempre intenti ad ignorare tutto ciò che è italiano. E molti, troppi, suggeriscono rimedi, si affannano al nobile scopo di apprestare i mezzi atti a vincere le resistenze passive, a superare le difficoltà, senza, purtroppo, raggiungere sempre la mèta desiderata.

Gli è che la questione è complessa e le cause sono remote: bisogna, quindi, vedere un po' a fondo e agire — se del caso — con unità di intenti, con paziente ed operosa disciplina.

La Fiera del libro

Innanzi tutto vien fatto di chiedersi: ma esiste davvero una crisi del libro? Perchè non tutti i competenti in materia sono d'accordo. La rassegna *Il libro italiano*, edita dal Vallecchi, che pure avrebbe tutto l'interesse ad ammetterla, la nega recisamente, vivacemente. Qual'è, dunque, la verità ?La constatazione è facile: basta una visita alla massima organizzazione libraria che assorbe le pubblicazioni della quasi totalità degli editori italiani per diffonderle in tutte le città, paesi, borgate e all'estero ;come dall'estero riceve libri, riviste e giornali per la vendita in Italia: le Messaggerie Italiane, create nel 1913 dal commendator Giulio Calabi, una forte ed agile tempra, dalla prodigiosa attività è che con felice intuito l'on. Ferruccio Lantini, presidente della Confederazione fascista dei commercianti, ha voluto delegato tecnico del gruppo librai moderni.

Sono quindi andato dal comm. Calabi, nella sua... officina. E poichè una delle più recenti manifestazioni ecogitate per vincere l'indifferenza del pubblico ed affezionarlo al libro è stata la Fiera che l'anno scorso alcuni giornali fascisti d'avanguardia hanno attaccato con veemenza, ho chiesto l'impressione su essa al consigliere delegato delle Messaggerie.

— Ha scontentato tutti — mi ha risposto —: librai e pubblico. Solo qualche editore, che ha trovato con essa il modo di liberarsi degli avanzi di magazzino, è soddisfatto. Ma non poteva essere altrimenti.

— Eppure lo scopo che si prefigge l'iniziativa...

— ... è santo — completa il comm. Calabi. La Fiera del libro è stata pensata e voluta con spirito veramente italiano.

— E allora come spiegarsi si squallido risultato?

Giulio Calabi sorride lievemente e... gira la posizione.

— Forse in seguito — mi risponde — si potrà esaminarla con la necessaria equità e con senso realistico e... migliorarla.

Crisi? Distinguiamo

— Ma lei, che ha qui un meraviglioso osservatorio, che ne pensa della conclamata crisi del libro italiano?

— Ecco: se per crisi si intende che in Italia si legge poco, allora possiamo su-

tuttivo: è un libro che interessa, oltre che per il soggetto, anche perchè è scritto bene ed è presentato in veste decorosa.

« E — continua il comm. Calabi — di un libro d'arte del costo di tremila lire, si è esaurita l'edizione in un mese, specialmente per i forti acquisti fatti dagli stranieri. Guardi: la Libreria dello Stato pubblica delle magnifiche e molto eleganti opere: dalla collezione delle leggi all'annuario d'Italia, dalle opere di difficile compilazione alle collezioni d'arte: veri gioielli e per ciò ricercatissime.

« Ancora: il Provveditore dello Stato, gr. uff. Bartolini, ci dà i cataloghi, gli indici per autore e per materia degli articoli apparsi su periodici dal 1901 al 1925: è un grande merito del Bartolini l'aver fatto conoscere al paese quanto lo Stato aveva pubblicato e ch'era rimasto quasi clandestino sotto i passati governi; e il pubblico ricerca queste pubblicazioni e le apprezza anche per la cura posta nella scelta della carta e nella rilegatura.

« Vede? Io non voglio danneggiare di fronte al fisco l'editore Salani, rivelando la quantità di suoi libri che si vendono, ma posso ben dire che la ragione di tale esito va ricercata anche nella eleganza delle sue edizioni.

« Insomma: il gusto del pubblico si è raffinato; è una specie di rinascita, di rivincita di quegli appassionati bibliomani che non si accontentano soltanto del buon libro, ma lo vogliono anche bello. Ed è giusto: bisogna ritornare ai nostri grandi maestri: non è l'Italia la madre di Aldo Manuzio e del Bodoni?

« Lasciamo adunque le preoccupazioni e, se proprio vogliamo criticare, parliamo piuttosto di superproduzione e saremo nel vero. Troppo si stampa in Italia e senza una qualsiasi intelligente lezione ».

Quello che si

— Del resto, prosegue il com... voglio farle toccare con ma... quanto vada il libro nostr...

E mi fa portare vere pi... vi. Osservo e l'esame dur... interessantissimo. Si po... un non trascurabile s... logia del lettore stran...

— Forse in seguito — mi risponde — si potrà esaminarla con la necessaria equità e con senso realistico e... migliorarla.

Crisi? Distinguiamo

— Ma lei, che ha qui un meraviglioso osservatorio, che ne pensa della conclamata crisi del libro italiano?

— Ecco: se per crisi si intende che in Italia si legge poco, allora possiamo subito constatare che la situazione è molto migliorata. Il nostro compito è quello di tendere tutt'i nostri sforzi per diminuire ancora il numero di quelle persone dabbene che si attribuiscono il merito di occuparsi di... carta stampata. Ma questo non autorizza a parlare di crisi. Anzi io vorrei pregare voi giornalisti di abolire dal vostro vocabolario la brutta definizione quando vi occupate di libri: con questa incessante strombazzatura finiremo col crearla sul serio. Oggi ripeto, in Italia si legge molto di più che per il passato e... meglio. Il che è ragione di conforto.

— E l'esportazione come va?

— Anche qui bisogna distinguere: all'estero il libro italiano non può avere una grande diffusione per un motivo ch'io ho scoperto da molti anni, ma pel quale... non chiedo l'esclusiva...

— E qual'è?

— Oh, una invenzione strabiliante — ride il comm. Calabi — questa: la nostra lingua è poco conosciuta oltre i confini. Purtuttavia non c'è da disperarsi se si pensi che noi esportiamo un terzo di quanto importiamo. Non è un risultato trascurabile, come vede. Sforzi se ne sono fatti e se ne faranno di più in avvenire, non avendo più da lottare contro l'incomprensione dei nostri agenti consolari, se si alleggeriranno un po' gli oneri che gravano sul libro nostro (spese di trasporto, dogana, ecc.).

«Lei sa che la conquista del mercato librario internazionale è sempre stata per me una fissazione. La più... pericolosa e tenace. Nessun mezzo ho tralasciato. Vuole un esempio? Ad Alessandria d'Egitto i librai avevano stipulato i contratti con editori francesi ed inglesi con i quali si impegnavano di non vendere altro che la loro produzione. D'accordo con la «Dante Alighieri» ho fatto aprire spacci di libri nostri dentro... i portoni delle case; spacci che ebbero, naturalmente, varia fortuna, ma che indussero le librerie dell'Egitto a scendere a patti con noi. Una vittoria delle più ambite, ma presto amareggiata giacchè il professor Gianola (ora corrispondente del *Popolo d'Italia* dai Balcani), che cooperò validamente e disinteressatamente a questa vera opera di italianità, fu trasferito, appunto per ciò, a Tunisi.

« Non si stupisca: altri governi... ».

La percentuale del libro straniero

— E sull'invasione del libro straniero che mi dice?

— Anche qui si pecca di esagerazione. L'importazione straniera, sul totale di vendita, naturalmente approssimativo, rappresenta solo il 9 per cento della vendita del libro italiano in Italia. Se si considera che in questa percentuale è compresa la produzione scientifica dell'America, dell'Inghilterra, della Germania e della Francia, si vedrà che la cifra è perfettamente tranquillizzante.

— Come si spiega, allora, che nelle vetrine dei nostri principali librai si vedono in prevalenza volumi di stranieri al posto d'onore, mentre quelli di italiani sono relegati in qualche remoto angolo, come... scolaretti in castigo?

— E' un errore... ottico nel quale cadono soltanto gli studiosi delle grandi città. Ed è naturale. Nei grandi centri, dove affluiscono gli stranieri, è giusto che vi sia chi metta sotto il loro occhio e sotto quello degli italiani tali pubblicazioni. Ma bisogna pensare che si tratta — in tutt'Italia — di una dozzina di librerie. Basta allontanarsi dalle vie centrali, andare nelle città di provincia, nei paesi per vedere ristabilita la proporzione. Quelle tali librerie sono specializzate. Sarebbe come se si dovesse gridare al boicottaggio dei grandi giornali italiani perchè la libreria Modernissima e la Seeber di Firenze vendono *Il Temps*, *Il Times*, *Il Figaro* e non *Il Messaggero* o *Il Popolo d'Italia* e *Il Corriere della sera*.

« Creda: ogni pessimismo è fuori luogo. Le posso affermare con vero compiacimento, che anzi il libro straniero va perdendo terreno in Italia, un po' per la propaganda molto opportunamente svolta dagli organi del Governo fascista pel libro italiano, un po' anche per la reale deficienza attuale della produzione francese nel campo letterario. Insomma la verità è questa: il libro buono va e quello meno buono non va nè da noi nè all'estero. Una prova? Quanti volumi si sono scritti sul Duce? Ebbene: uno solo ha avuto veramente un esito che definirei imperbolico: il *Duce* di Margherita Sarfatti. Nonostante il caro prezzo delle prime edizioni, si è venduto ed esaurito più volte in Italia ed all'estero, dove è stato anche tradotto. Il perchè è in-

LEGGASI A TERGO

N. 46

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. Milano N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO 112
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE N. 792
Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

GALLERIA PESARO
VIA MANZONI N. 12 A - MILANO 102

Eco del Tevere

16 GIU. 1928

LEGGASI A TERGO

Nella Biblioteca « B. Labanca » — L'Amministrazione della Biblioteca « B. Labanca » rende di pubblica conoscenza che, con la generosa elargizione di lire trecento fatta alla Biblioteca dalla spettabile Direzione del Banco di Napoli, il 3 febbraio u. s., si sono acquistati i seguenti volumi dalla Libreria Paravia Lattes, filiale di Napoli.

Cadorna: La guerra alla fronte Italiana (2 volumi) – *Sarfatti:* Dux - *Fiocca, Tosti, Maravigna, Schiarini, Businelli, Dupont, Geloso, Caracciolo, Sticca, Volpe, Dupont, Mussolini*: Commentari della vittoria (9 volumi: in corso di consegna) – *Viglieri:* 48 giorni sul pack – *Giudici*: Col krassin alla tenda rossa – *Korherr:* Regresso delle nascite - *Bartoli:* Il foro romano - *Steno:* Gioiello sinistro – *Steno:* La nuova Eva - *Di Giacomo:* Novelle Napolitane – *Boyd:* Segreti di Bellezza – *Niccodemi:* La Nemica – *Niccodemi*: Scampolo – *Guglielminetti:* Ore inutili – *Ferrari:* Il duello *Martini:* Chi sa il gioco, non l'insegni – *Moretti:* Mia madre – *Tolstoi:* La Sonata a Kreutzer - *Pirandello:* Tu ridi – *Monelli:* Sette battaglie – *Colombini:* Hollywood, visione che incanta.

Nella scelta dei libri si è seguito giustamente il criterio di appagare le richieste ed i gusti dei lettori, ma anche di colmare qualche grave lacuna che è nella Biblioteca.

Infatti in questa, dove sono opere filosofiche, storiche, letterarie — ed alcune di sommo pregio — era ed è doveroso l'acquisto, — nei limiti del possibile —, di opere storiche e politiche contemporanee, come di libri moderni di lettura amena, che abbiano sempre però fini altamente istruttivi ed educativi.

Con proprie disponibilità l'Amministrazione della Biblioteca ha inoltre provveduto all'acquisto dei seguenti volumi: *D'Ambra:* Mister Whisky - *D'Ambra:* Il Mestiere di marito – *D'Ambra* L'uomo che ha fatto uscire il Papa – *D'Ambra:* La perla nera - *Trilussa:* Omini e bestie – *Trilussa*: Lupi e agnelli - *Trilussa:* Le cose - *Trilussa:* La gente – *Salsa*: Trincee.

I libri saranno concessi in prestito, a norma del regolamento interno della Biblioteca, appena ne sarà ultimata la rilegatura e la sistemazione nello schedario.

N.

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTÀ DEL MONDO

AVVENIRE D'ITALIA

25 GIU. 1932

Il Palazzone

L'accoglienza al romanzo, — il primo romanzo, — di Margherita Sarfatti è, da parte della critica, un po' imbarazzata. Non parlo dei soliti cortigiani pullulanti come non mai in questi tempi che pur dovrebbero essere di schiettezza e di coraggio: e fra essi metterei volontieri quello scrittore che, su un grande giornale, ha fatto un po' il buffoncello con l'aria propria di chi arrischia piaggerie e piacevolezze, ma si tiene pronto a parare qualche pedata. Parlo dei critici che seguitano con onestà a fare il mestier loro. Ecco per essi un caso che richiede particolare attenzione. Una scrittrice di molteplici attitudini e d'ingegno duttile, scaltrita ed esercitata dalla bisogna giornalistica, provata con buon successo alla critica, alla polemica, alla biografia politica; fa ora la sua prova in un campo maggiore: quello del romanzo. Vi arriva, si può dire, di colpo, senza che nulla, o quasi, lasciasse prevedere questo nuovo orientamento, questa chiamata a raccolta, per un più solenne compito, delle sue facoltà e forze di letterata. Un annuncio editoriale, un grosso volume di Mondadori, un titolo senza pretese, il *Palazzone*: la signora Sarfatti ha scritto un romanzo. Non è giustificato un po' d'imbarazzo?

Vediamolo questo romanzo, caduto nel pieno della mischia suscitata — proprio per i romanzi, — dal Papini; il quale, sia detto tra parentesi, fra tanti assalitori ricorda Gulliver che si ridesta nel formicolante mondo di Lilliput. Che effetti avrebbe un solenne ceffone?

Ridotto alla sua pura trama narrativa, il romanzo, scritto con freschezza e festevolezza, rapido, tutto cose e fatti, si riassume così: una giovinetta milanese, Fiorella, conosce al mare due nobili fratelli che s'innamorano entrambi di lei. Ella sposa il più giovane, Sergio, il quale, dopo qualche anno felice, muore in guerra. Rimasta vedova con un bambino, e calmato a poco a poco il suo dolore, si accorge che il cognato, Manlio, le vuol sempre bene. A quel bene, che prima aveva respinto, si lascia prendere; ma poichè il figliuolo si dimostra terribilmente geloso della intimità che intuisce fra i due esseri che gli sono diversamente cari, i due si abbandonano alla loro passione in modo clandestino, e solo lo schianto di una mancata tragedia (il figliuolo che tenta di uccidersi) li richiama alla necessità di una più onesta soluzione, accennata come probabile sulla fine del libro, di dare ai loro rapporti.

La trama è tutta qui; niente di nuovo, nè di straordinario, come si consola, quel cognato austero la porta in giro di furto per gli alberghetti di provincia, quel ragazzo esaltato; quell'amore colpevole celebrato in declamazioni di cattivo gusto, quella mescolanza di eroismo e di virtù nella vita pubblica (Manlio è un condottiero fascista) e di impurità nella vita famigliare, quell'altra mescolanza di misticismo e di mitologia per cui Fiorella — povera testolina vuota — si rivolge con le stesse parole e con lo stesso tono (Arianna, che ho fatto! Iddio mio, che ho fatto!) alla creatura pagana dipinta su un soffitto come al Signore che sta nei cieli; quell'ottimismo un po' accomodante per cui tutto sembra giustificato e volto a fin di bene, diffondono per la seconda parte del libro come una torbidezza greve.

Se il libro si chiudeva, — così mi piace pensare, — con la morte del fanciullo e la partenza di Manlio nell'alba eroica verso Roma, ecco che tutto il male era riscattato in quell'espiazione e in quel castigo. Il libro avrebbe avuto ben altra forza e splendore, e tutto il tono ne sarebbe stato alzato e nobilitato da quel parossismo di dolore, e un grande insegnamento morale ne sarebbe venuto. Così, invece, i personaggi, sui quali già si riverberava la gran luce della morte di Sergio, trascinano quasi nel ludibrio quel lutto, e con troppa indulgenza l'autrice pare giustificare e spiegare la piccola miseria in cui si avviliscono. Che pensare infatti di quell'uomo, che contamina la vedova dell'eroico fratello? E' vero che una soluzione onesta è fatta sperare nell'ultima pagina; ma essa metterà fine a un equivoco, sanerà, come si dice, una posizione irregolare, non cancellerà il ricordo di un'onta.

FRANCESCO CASNATI

richiama alla necessità di una più onesta soluzione, accennata come probabile sulla fine del libro, da dare ai loro rapporti.

La trama è tutta qui; niente di nuovo, nè di straordinario, come si vede. Non proprio l'adulterio di prammatica; ma la solita pozzanghera dell'amore illecito, sì: anche la signora Sarfatti ne schizza le zacchere per una buona metà del suo libro. Intorno, a nascondere la magrezza della trama, stanno, naturalmente, descrizioni, personaggi, episodi. Tra i «luoghi», domina quello che dà il titolo alla storia, il Palazzone, la casa patrizia di Manlio e di Sergio. I personaggi di contorno sono, secondo la tradizione dei nostri narratori, macchiette, le cui vicende non si alzano mai all'importanza del caso psicologico: la *Fraülein*, resa con felice evidenza, l'attendente sardo, lo zio e la zia, pacifici e ricchi ambrosiani, la suora, la commessa della sartoria milanese. Ve n'è un altro, che non è veramente una macchietta, anzi è un torbido enigma comparente come un'anima senza requie nelle prime scene del romanzo: il conte Valdeschi, padre dei due giovani, signore del Palazzone. Ma che cosa stia a fare costui nella vicenda, non s'intende bene, e tanto meno si capisce un repugnantissimo episodio al quale l'autrice lo fa abbandonare. Personaggio inutile, episodio gratuito anche come decorazione non aggiungono nulla al romanzo, che mancandone, non avrebbe forse risparmiato al lettore una pagina urtante?

Fra le due parti del libro, divise dal gran fatto della guerra, c'è una diversità di tono che corrisponde al carattere particolare delle due epoche (possiamo ben dirle tali): gli anni di prima pacifici e lieti, gli anni di poi agitati ed esaltati. Nella prima parte, in sostanza, tutta la storia si riassume in un lungo, dolce idillio di spiaggia: gente ricca, feste, agiato vivere, nessuna idea che si alzi più su dell'ultimo piano dell'albergo. L'anima, nelle molte faccende terrene di questa gente, non ha posto; e succede che quando si trovano raccolti parecchi di costoro intorno al letto di un moribondo, nessuno sa balbettare una preghiera. L'autrice lo nota opportunamente. Il dolore viene poi: la guerra, la morte sublime di Sergio sul piano della Sernaglia. Questo personaggio è il più vivo del libro e anche il più simpatico. Più di metà del racconto si ravviva della sua festevolezza ed esuberanza di ragazzone sano e sincero, pronto allo spasso come al dovere. L'autrice ha avuto la mano felice nel crearlo: direi che esso salva tutto il libro, tanta ne è la ricchezza e scioltezza di vita. Leggendo della sua morte — e la scena è resa con sobrietà e verità di schietta arte, — io ne ho avuto uno stringimento al cuore (e il mestiere mi ha pure corazzato contro certe debolezze...) per la pena di lui giovanissimo, caduto nell'ora della felicità e della gloria, ma anche perchè mi accorgevo che, scomparso lui, veniva a mancare alla storia la principale ragione del suo interesse.

Infatti, poi, quella vedovella che

Noi solutiamo romanamente questi gloriosi ricordi ora risorti: l'era grigia fu: essi possono ancora tornare al sole, chè i nuovi Fasci non sono degeneri dagli antichi ».

Margherita Sarfatti a Milano

(" Il 900 italiano „)

Alla Casa del Fascio, Margherita Sarfatti, l'autrice di *Dux*, ha tenuto una conferenza sul « *Novecento Italiano* ».

Ribattendo le obbiezioni che più spesso si muovono al « Novecento », l'insigne scrittrice comincia dal nome sotto il quale si raggruppano le tendenze artistiche moderne e ch'è parso ad alcuni cronologicamente improprio e vago come programma. Si accusano in altri termini i « *Novecentisti* » di aver voluto « *monopolizzare* » un secolo giunto appena agli inizi. Ma un nome non è una definizione, non è un programma rigido e chiuso; e se tutti sanno, oggi, che cosa s'intende per « *macchiaioli* », « *impressionisti* », « *pittori di Mergellina* », « *Scuola di Fontainebleau* », non così era quando quei gruppi sorsero e presero il battesimo da una aspirazione intensa e tuttavia confusa. Il termine tanto discusso nacque fra un gruppo di artisti amici, che a Milano, parecchi anni or sono, discutevano dell'arte italiana e delle sue tradizioni. Disse uno di loro, e approvarono gli altri, di presentire che il nuovo secolo vedrebbe ancora il primato della pittura e dell'arte italiana nel mondo. E come in ogni luogo e per ogni lingua si dice: « il *Quattrocento* » o « il *Cinquecento* » per significare la produzione artistica di quei secoli, che è produzione italiana, così si sarebbe detto in avvenire, con uguale portata implicita: « *Il Novecento* ». Piacquero l'affermazione e l'auspicio in anni grigi e bui ai giovani artisti animosi, molti dei quali avevano fatto la guerra e continuavano a battersi per l'Italia sotto i gagliardetti fascisti del dopoguerra; e così sorse in Milano, nel 1920, il gruppo del « *Novecento italiano* », desideroso non già di richiamarsi alle antiche tradizioni di gloria per sterile esercizio retorico, bensì di continuare rinnovandole.

Il nome del nostro secolo e della nostra età, assunto a motto ed emblema araldico, significava una visione storica del presente capace di trasportare i caratteri della realtà contemporanea su un piano più alto, entro lo schema delle verità immortali: dall'arbitrario al necessario, dal labile al duraturo e dal moderno all'eterno. Compito questo arduo e indispensabile per l'arte italiana, che appartiene al grande ciclo mediterraneo. L'arte nostra fu grande quando, fedele al suo genio, non immiserì nella rappresentazione oggettiva e realistica, ma creò un modo proprio ispirato dalla natura, non su di essa ricalcato e imitato. E gli elementi che questa prodigiosa alchimia vanno ricercati precipuamente nel genio geometrico dei nostri artisti sommi, i quali anche nel gruppo di scultura isolata come nella tela isolata e sulla parete a due sole dimensioni riescono a creare uno spazio architettonico implicito e presupposto, secondo leggi rigorose e armoniose di natura e di ritmo. Questo istinto e insieme ragionato bisogno di atteggiare figure, soggetti e paesaggi entro schemi di spazio conclusi e ritmici per la disposizione delle masse e dei volumi conduce la pittura italiana, in opposizione a quella settentrionale, a trasmutare i particolari analitici della realtà in vista dell'armonia e dell'unità di sintesi dell'insieme, verso un archeotipo assoluto e definitivo, pur con modulazioni e sfumature ogni volta diverse, secondo le necessità della composizione stilistica.

Il romanticismo, il realismo, l'impressionismo del secolo scorso dettero indubbiamente grande e mirabile frutto, ma soprattutto fuori d'Italia, nei paesi settentrionali, dove nacquero queste forme d'arte frammentarie e analitiche. E da quegli stranieri, e specialmente dai francesi, non impararono poco gli italiani del secolo scorso. L'insegnamento non fu tutto a vantaggio della loro grandezza: molti vi offuscarono se stessi nello sforzo di assimilare esperienze estranee alla loro preparazione di cultura individuale e tradizionale. Ma se noi guardiamo oggi quei pittori, vediamo tuttavia che i più grandi furono tra loro i più rivoluzionari, quelli che non si chiusero nell'ostinato diniego alle forze ed alle forme nuove, ma cercarono di ritrarne le essenziali novità spirituali e d'infondervi l'anima propria, come Fontanesi, Signorini, Fattori, De Nittis, Delbono, e infine Ranzoni e Cremona, e più tardi Segantini, Previati, Emilio Gola.

A torto, si pretende d'incatenare la moderna arte italiana a quel povero banale spettro di convenzione che taluni battezzano per sola italianità o per « tradizione italiana ». L'arte dell'Ottocento, quando è veramente grande, non è arte di gergo provinciale e dialettale, non è arte oggettiva, realistica e pigra, ma anzi si tiene in continuo contatto con le grandi correnti universali dell'arte sua contemporanea in ogni paese, ed è epica, lirica, commossa e sovversiva contro i canoni delle convenzioni rispettabili e comode.

Del resto — conclude la conferenziera — il Novecento, che non è una scuola nè un dogma, ma una tendenza e un gruppo, non pretende e non vuole ripudiare nessuno dei suoi antenati più o meno gloriosi e diretti, e men che meno l'impressionismo dal quale discende. Lo accetta, lo esalta anzi, lo glorifica e lo completa come preparazione di analisi e scomposizione felicemente nuova, originale e audace degli elementi della realtà, dai quali esso aspira a ricomporre la sintesi definitiva della sua verità nuova. Così come già dalla nuova scomposizione e analisi degli elementi vivi freschi immediati della realtà, quale l'avevano preparata gli artisti gotici sopra tutto francesi, l'Italia felicemente attinse gli elementi per la nuova definiiva e classica sintesi del Rinascimento.

Alfredo Baccelli alle " Stanze del Libro „

Alfredo Baccelli ha tenuto alle *Stanze* una conferenza sui *Volti di Eros*. Egli ha trattato il tema della molteplicità dell'amore. Dopo una rapida corsa letteraria, nella quale ha ricordato Ovidio, Guidobaldo Bonarelli, il Tasso, l'Alamanni, Paul Géraldy, Shaw ed altri, che, più o meno di proposito, accennarono alla possibilità di più amori contemporanei, ha dato notizia della spiegazione platonica; ma, sopratutto, ha trattato il tema sotto l'aspetto della realtà psicologica. Enunciati i tratti caratteristici dell'amore sensuale, del sentimentale, del coniugale o affettivo, ha spiegato perchè l'amore selvaggio unico si sia col tempo svolto in diverse forme.

Di ciascun amore ha detto il bene e il male, concludendo che, quando l'accordo e la bontà lo rendono possibile, l'amore coniugale o affettivo è il più sano e il più atto a dare durevole felicità.

Il direttore dell' " Osservatore Romano „

(Dal 70 al Laterano)

E' la rivoluzione francese — ha detto il direttore dell'*Osservatore Romano*, conte Della Torre, al fitto pubblico accorso ad ascoltare all'Università Cattolica la sua conferenza sugli accordi del Laterano — che pone per prima la questione romana. Napoleone Bonaparte, che la rivoluzione trionfante porta sulla sua spada vittoriosa per tutta l'Europa, sogna di restaurare la monarchia universale e di insediare il Papato ad Avignone per farne uno strumento dell'Impero francese. Due anni dopo l'ambizioso progetto, colui che si proclamava successore di Carlomagno doveva cadere davanti all'Europa coalizzata. Pio IX nei giorni della Repubblica Romana rinnova le proteste che levò già Pio VII contro il Corso; ma un fatto nuovo è all'orizzonte: l'unità italiana.

L'oratore si addentra nell'esame delle due formule cavouriane, — andata a Roma coi mezzi morali e libera Chiesa in libero Stato, — ambedue fallite alla prova dei fatti con l'occupazione militare e gli incameramenti dei beni ecclesiastici, e ne trae motivo per spiegare l'intransigenza di Pio IX. Leone XIII, pur attore dei grandi avvenimenti, addita già la buona via nel ritorno dell'Italia all'ossequio della Chiesa. Con Pio X e Benedetto XV la questione fa passi da gigante. *Lassemo star el temporal*, dice il buon Papa Sarto; e Benedetto XV, quando gli Imperi Centrali fanno sapere che in caso di vittoria risolveranno anche la questione romana, fa dichiarare dal suo segretario di Stato che « *la Santa Sede non attende dalle armi straniere la soluzione invocata, ma dal senso di giustizia del popolo italiano* ». La questione, entrata ormai nella sua fase risolutiva, si può considerare in via di soluzione il giorno in cui assistendo dalla piazza di San Pietro alla prima benedizione di Pio XI, l'Uomo nuovo che salirà poi al Governo dichiarerà che è follia voler ignorare la forza della Chiesa e capovolgerà presto i capisaldi della vecchia politica.

La conferenza è stata vivamente applaudita.

22

491

LEGGASI A TERGO

N. _____

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

MILANO (112) - Corso Porta Nuova, 24

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

Bollettino Parlamentare—Roma

- DIC. 1928

ROSENSTOCK EUGEN – Das Wesen des Fascismus (L'essenza del fascismo). In *Hochland*, Monatsschrifft. Neuntes Heft 1922-23).

* RUSSO G., ANTOCI F., GLORIA T. – Determinazione e liquidazione del costo delle opere di bonifica. (Vicenza, Arti Grafiche delle Venezie, 1928, in 4°, p. 521, con tav.).

SARFATTI MARGHERITA G. – Mussolini. Lebensgeschichte (biografia). Einzig autorisierte deutsche Ausgabe herausgegeben von Alfred M. Balte. (Leipzig, List., s. d. in-8° gr., p. XVI-342, con illustr.).

- 4 GEN. 1930

LETTERE DALL'I...

Mussolini oratore — La cupola di San Pietro non tentenna — Da chiostro ad albergo di lusso — La morte di "Donna Bettina"

(NOSTRA CORRISPONDENZA PARTICOLARE)

ROMA, Dicembre.

Su Mussolini oratore molte cose, a cominciare dalla Sarfatti, sono state dette e osservate. Giacché dei varii tratti onde si compone la sua figura, questo é, certo, il piu' singolare e appariscente oltre che per il suo valore intrinseco, per il suo estrinseco privilegio: per il fatto cioé che esso puó essere rilevato, compreso, ammirato non solo da pochi intimi, ma da tutta una moltitudine, dalle folle, da un popolo intero.

Un libro dell'Ardan, da poco comparso, contempla esaurientemente i plurimi aspetti dell'oratoria del Capo del Governo Fascista, rispecchiante il vario moto del suo pensiero e del suo animo: le sue fiere impennate, i suoi slanci, i suoi riposi: il traboccare del suo sdegno, il fremere della sua passione, l'esultare della sua fede: il mordere della sua ironia, il balenio del suo sorriso, il rapido apparire, risplendere e dileguarsi del suo lirismo, della sua poesia, sempre nondimeno presente, sempre vigilante, anche nei momenti che paiono piu' realistici e piu' prosaici.

Donde, un continuo alternarsi nelle pagine dal volume di parti propriamente critiche e di parti espositive, di analisi e di sintesi, e la divisione dell'eloquenza mussoliniana nei due periodi di prima e dopo la Rivoluzione, contraddistinti dal tono parenetico e dal ritmo passionale il primo, e dal tono perentorio e dal contenuto didascalico il secondo, e — infine — l'affermazione della mancanza di drammaticitá nell'oratoria stessa.

A proposito della quale affermazione, l'Ardan con fine intuito e con bella serenitá di giudizio, cosi' si esprime:

"L'eloquenza di Mussolini non ha qualitá drammatiche; egli non riesce a obbiettivare (come suol dirsi) le sue idee, a proiettarle fuori di sé e dar loro una personalitá: si immedesima di esse al punto che ne fa gli attori della sua azione. Di qui i discorsi-dialogo... che in veritá hanno una voce sola: la sua: limpida prova di tale tendenza ad annullare il contrasto nel suo spirito...

Inutile cercare in questa oratoria il "pathos" di due cuori che ansino nello sforzo di far trionfare il proprio sentimento: é il monologo, sempre: e per di piu' con alta tonalitá e con note acute. L'odio alle famose "veneri" dello stile dei nostri padri si adegua in lui alla insofferenza per gli indugi e le schermaglie. Il suo schematismo oratorio deriva dalla stessa attitudine morale che gli fa preferire la spada a qualsiasi altra arma: lá e qua, i colpi risoluti, lineari, a fondo, e la botta fulminea, decisa".

*

Questo genere di oratoria mussoliniana, per quanto personalissimo, ha, in qualche modo, sovvertito i canoni secolari delle diverse forme di eloquenza: la parlamentare in primo luogo, e poi la forense e l'accademica.

Quella, invece, che s'é mantenuta ligia alle tradizioni é stata — naturalmente — la sacra, la cui maggior cattedra continua ad essere la Basilica di San Pietro, che, ogni sabato, raccoglie sotto le maestose volute delle sue arcate, compatte masse di fedeli, desiderosi di ascoltare il verbo degli ecclesiastici tribuni, inneggianti dal pulpito alle glorie del Signore.

E ció, nonostante che alcuni giornali stranieri abbiano, tempo fa, diffusa la notizia che la cupola di San Pietro presenti lesioni preoccupanti.

Ma l'allarme é ingiustificato. La superba mole michelangiolesca sta ben salda al suo posto e tutti i lavori che attualmente si fanno in essa non escono dal campo della manutenzione ordinaria.

Se qualche dubbio poteva ancora sussistere nel pubblico, la relazione del Senatore architetto Beltrame, che esce ora, é tale da dissiparlo interamente.

Il Beltrame, infatti, incaricato di fare degli studii e degli assaggi sulle lesioni verificatesi in tempi lontani, e di controllare se esse possano rappresentare per l'avvenire una minaccia alla esistenza della cupola, é venuto alla conclusione che i danni suddetti sono di scarsa entitá e riflettono unicamente i contrafforti "in conseguenza della non perfetta ripartizione del peso della mole sul muro perimetrale dei tamburi".

Pertanto, scartati i rimedii troppo radicali e troppo ardui, e — comunque — ingiustificati, il Beltrame ha proposto — quali misure sufficienti — di ripulire le vecchie lesioni con un diligente lavaggio della loro superficie interna e di verificare lo stato dei legami in ferro impiegati durante la costruzione o aggiunti posteriormente, e constatare se siano immuni da ossidazione.

*

Per la veritá, nella Penisola, alcune altre chiese, e conventi anche, avrebbero bisogno di riparazioni e di restauri.

Non tanti, peraltro, e di natura cosi' sostanziale, come quelli impiegati a trasformare il massiccio convento dei Domenicani di Taormina in un albergo di lusso.

Oggi, nel quadrato edifizio, le essenze delle Case parigine hanno fugato dai corridori e dalle celle, i vecchi profumi d'incenso, e le bianche pareti si sono — qua e lá — ricoperte di broccatelli di seta.

La vittoria del profano sul sacro!...

Ma molte cose, moltissimi segni dell'antico convento sono, tuttavia, rimasti.

Sono rimasti i seggi corali a sorreggere gonfi cuscini di damasco, e gli inginocchiatoi scolpiti, e i candelabri che fan ala alle guide di tappeto persiano degli ambulacri e delle scale: e, in una confusione che si é come amalgamata, i lampadarii che filtrano, attutendole le loro luci oltre le pergamene dei messali miniati, i tabernacoli e le poltrone "frau", i doppieri di ferro battuto e le tavole coperte di pizzo e sopra, i fiori nel coccio di scavo e le riviste turistiche e di moda. Sul pavimento, borchie e suggelli tombali sotto le frange dei tappeti di Smirne e sulle pareti, quadri mistici: Madonne che volgono pietosamente gli occhi lacrimosi sulla folla elegante degli ospiti internazionali, le Sante in rapimento, e i beati estatici innanzi alle loro visioni.

Solo qualche paesaggio interrompe la serie delle immagini sacre, una scenetta settecentesca che ha la grazia di un gavotta e il ritratto di una bellissima dama del secolo decimosesto che mostra un'accentuata predilezione per le scollature procaci.

Sugli usci, niente inglese e niente francese, ma i classici termini claustrali: "refectorium", "vestiarium", "parlatorium", "silentiarium".

Due gradini e la dicitura "Ostiarium", scolpita sull'architrave di un solenne portale e sotto, a caratteri moderni: "Ogni Domenica Messa alle 9,30".

Su, al primo piano, ove sono allineati gli uscioli di quelle che un tempo furono le celle dei monaci domenicani, dietro ai battenti di noce, le camere elegantissime col bagno, il telefono e l'acqua corrente. Ma fuori un candore diffuso di calcina e una quiete immota e statica.

Nel silenzio, il sussurro di una veste e un passettino cadenzato e lieve. E' il passo della cameriera.

— Lascio fuori le scarpe, Sorella. E sia lodato il Signore!

*

Sorella nel piu' nobile significato della parola, Sorella di amore e di conforto, fu "Donna Bettina", spentasi il mese scorso, serenamente e consapevolmente, a Milano, nel suo candido lettuccio, in piena luminositá e letizia di fiori, venuti da lontano, dalle terre redente, e recati da piccole mani devote e riconoscenti.

"Donna Bettina" — cosi' tutti la chiamavano e cosi' voleva essere chiamata — era una Della Valle dei Marchesi Casanova, ed era nata in Pallanza nel 1865.

Appena dodicenne, richiese di poter aprire, quale regalo natalizio, un collegio per orfanelle nel suo dolce paese in riva al lago: desiderio che poté essere soddisfatto solo quando Ella raggiunse i diciotto anni.

D'allora, la sua vita fu un vero ininterrotto apostolato.

Con la guerra, "Donna Bettina", interventista e intervenuta, fu chiamata alla Direzione della Croce Rossa dalla Duchessa d'Aosta, che la volle al suo fianco. Nel 1916, la Dama benefica si trasferi' a Milano per le sue attivitá. Nelle ore grigie di Caporetto, la propaganda e l'opera assistenziale dell'Istituto diretto da "Donna Bettina", assunsero una potenza enorme, assecondando l'opera feconda del Comitato d'Azione fra Mutilati, Invalidi e Feriti di guerra.

A pace avvenuta, la Duchessa d'Aosta volle ancora averla a collaboratrice all'Opera Nazionale dell'Italia Redenta; e in questa nuova fatica — in cui la pia Signora particolarmente si distinse — furono creati in tutti i Paesi dell'Alto Adige, della Venezia Tridentina e della Venezia Giulia, asili, laboratori per ragazze, assistenze alla maternitá, scuole diurne e corsi di lingua italiana per adulti.

"Donna Bettina" riposa ora in pace nel fiorito angusto cimitero di Pallanza.

E i combattenti, i fratelli redenti, l'aristocrazia, i bimbi, gli adolescenti: la Patria che Ella tanto amó, ne piange la perdita.

Mario Cesareo.

Le onde hertziane utilizzate per guidare gli aviatori

...ha annunciato di aver finalmente completato una sua invenzione che provvede agli aviatori transatlantici una sorta di Stella dei Re Magi per guidarli nella loro periglio... traversata. L'apparecchio, a ... Loth, sará pron...

LA VOCE DI MANTOVA
MANTOVA
-7 GEN 1930

loro genitori, la felicità domestica ».

Come si presenta

Visita ad un

Milano, gennaio.

Il 1929 è finito e tutto quanto si è fatto sembra una cosa vecchia e sorpassata. Gli spiriti sono già tesi ansiosamente verso l'anno nuovo che si presenta nelle sue 52 settimane intatte e piene di promesse.

A proposito di promesse crediamo interessante far parte ai nostri lettori di quelle che ci ha fatte un notissimo editore milanese, il Mondadori, nella cui fucina libresca siamo riusciti oggi ad entrare, strappandogli i segreti della sua prossima attività.

Libri, libri, libri. In ogni campo, sopra ogni argomento, di ogni tipo, di ogni tono e di ogni paese. Mucchi di bozze e di manoscritti che stanno per trasformarsi in nitidi volumi e straripare nei magazzini della Casa, nelle vetrine dei librai e, almeno si spera, nelle case dei lettori.

Romanzi? Eccone uno di Marino Moretti: « La casa del santo sangue », delicata storia d'amore che si svolge a Bruges, la città del beghinaggio: passa nel fondo la luminosa figura di Maria José.

Eccone un altro di Virgilio Brocchi: « Gli occhi limpidi »: uno di Brunati, che ritorna all'attività letteraria dopo un lunghissimo silenzio con « Tre vite per la mia »; un altro di Lucio D'Ambra « La professione di moglie » che tutti i mariti dovrebbero leggere; « I bugiardi » di Mario Gromo, il vincitore del premio dell'Italia Letteraria; « Tramonto sul mondo » di Francesco Perri, vittorioso del premio dell'Accademia Mondadori; « I figli della carovana » di Antonio Beltramelli, accademico d'Italia; « Le catene » di Lina Pietravalle; « Salvate le nostre anime » di Annie Vivanti; « La famiglia del fabbro » di Massimo Bontempelli, ecc. ecc.

Novelle? Giuseppe Lipparini ci dirà « I racconti di Cutigliano » e F. T. Marinetti le « Novelle con le labbra tinte ».

Abbiamo già dato notizia di una prossima nuova edizione di tutte le opere di Antonio Fogazzaro.

A una fervida attività come narratore e come drammaturgo si prepara anche Luigi Pirandello. Ma di ciò parleremo prossimamente. Intanto possiamo dire che di lui è sotto i torchi un nuovissimo lavoro teatrale: « Questa sera si recita a soggetto ». Un altro lavoro teatrale d'autore celeberrimo annunciato prossimo è « La carretta di mele » di Bernard Shaw.

In fatto di poesie avremo nuovissimi volumi di Ada Negri, di Francesco Chiesa, di Diego Valeri e di Trilussa. Ed eccoci all'argomento di moda: i romanzi sulla guerra. L'editore lancerà presto una collezione in cui saranno rappresentate con uno o più volumi tutte le nazioni che presero parte alla grande guerra. Parte principale avrà naturalmente l'Italia: alcuni scrittori fra i più quotati fra i giovani stanno lavorando per questa collezione e due di essi già hanno consegnato il manoscritto della loro opera: Giovanni Comisso che in « Giorni di guerra » fa rivivere con straordinaria intensità episodi della nostra campagna, e Adriano Monaco che con « Morti in Libia » ha vinto il premio Civinini per un romanzo coloniale. Diremo degli altri in seguito.

Nella collezione l'Inghilterra sarà rappresentata con « La fattoria spagnola » di Motram, la Francia con « Servizio sedentario » di Jaques Daval e altri, la Germania col « Caso del sergente Grischa » di Zweig ecc.

Ricchissimo è il programma della Collezione « Le Scie » che ha visto i trionfi del « Dux » di Margherita Sarfatti e dei volumi di Emil Ludwig. Citiamo fra gli altri l'attesissimo volume di memorie di Giorgio Clemenceau « Grandezze e miserie di una vittoria » il « Lincoln » del Ludwig, « Il dramma del dittatore bolscevico » dello scrittore rumeno Valerio Marcu, « L'ultimo degli Asburgo » di Poltzer-Hoditz, « L'Ochrana » di Wassjliew in cui seguiremo i drammi ed i misteri della polizia segreta dello Zar, « Con la Mafia a ferri corti » di S. E. Mori, che, quale Prefetto di Palermo, condusse un'epica lotta contro la terribile e potentissima associazione segreta, « Le memorie » di Bülow, un volume di S. E. Salandra « L'intervento » che farà seguito a quello già pubblicato nella stessa collezione « La neutralità ».

Vicina alla Collezione « Le Scie » vi è quella sulla grande Guerra, diretta da Angelo Gatti, in cui sono studiati ampiamente dai più grandi comandanti, dai protagonisti più illustri e dagli specialisti più versati in ogni materia tutti gli aspetti e gli eventi della guerra d'Italia.

In questa collezione vedranno la luce un volume di S. E. Giuriati « La Vigilia » di cui abbiamo già dato notizia, un volume di S. E. Caviglia « La battaglia della Bainsizza », « Come ci ha visto l'Austria » di Amedeo Tosti, « Studi diplomatici sulla storia della conflagrazione europea » dell'onorevole Solmi, ecc. ecc.

La bandiera sul mare

di ITALO TOSCANI

Esposizioni in via Nazionale a Roma.

...to L. 12

l'annata letteraria

grande editore

La collezione Viaggi inizierà la serie delle novità con « L'Italia al Polo Nord » di Nobile in cui la tragica epopea dell'impresa polare che tenne in ansia il mondo è rivissuta dal suo comandante in ogni momento, dall'inzio alle fine.. Il volume di Umberto Nobile è molto ampio e contiene anche numerose carte, fotografie, schizzi, documenti, ecc.

In volumi di questa collezione donna Edvige Toeplitz ci narrerà sotto il titolo di « Visioni Orientali » il suo grande viaggio nel Tibet misterioso, il barone Franchetti la sua spedizione in Dancalia e Sven Hedin le sue avventure e le sue scoperte « Nel deserto dei Gobi » ecc

Già abbiamo dato notizia dei primi volumi della Biblioteca Romantica diretta da G. A. Borgese, che comprenderà i più grandi romanzi stranieri tradotti dai più noti scrittori italiani viventi. Alla « Certosa di Parma » dello Stendhal, tradotta da Ferdinando Martini, alla « Vita di Boheme » di Mürger tradotta da Alfredo Panzini, al « Werther » di Goethe, tradotto da G. A. Borgese si aggiungerà « Eugenie Grandet » di Balzac tradotta da Grazia Deledda, « Una vita » di Manpassant, tradotta da Marino Moretti, « Paolo e Virginia » di De S. Pierre, tradotto da Umberto Fracchia, ecc.

Una collezione nuovissima sarà quella dei libri curiosi di cui il titolo dice l'intenzione e in cui apparirà una « Storia curiosa dell'umanità » di Van Loon, « I nostri bimbi » e « Le bestie ti guardano » di Paul Nipper, illustratissimi.

Già altra volta abbiamo parlato della grande voga dei libri polizieschi in Italia e all'Estero. Gli amatori di tali libri troveranno pane per i loro denti nei volumi della Collezione « I libri Gialli ». Eccone qualche titolo: « Il castigo d... spia » e « L'Arciere fantasma » di Wallace. « La dama di compagnia » di Belloc Lowndes, « La fine dei Greene » di Van Dine, « Oro sommerso » di Bennet Phillpotts.

Per i giovanetti ecco una « Vita di Garibaldi » di Ettore Fabietti e una « Vita di Gesù » di monsignor Veneziani. Per i ragazzi abbiamo visto una serie di magnifiche illustrazioni destinate ad adornare volumi di Yambo, di Gotta, di Beltramelli, di Monicelli, di Gozzano, di Zia Mariù, ecc.: che più? Sappiamo che si stanno preparando alcuni volumetti addirittura minuscoli proprio per i piccolissimi che appena cominciano a tracciare le prime aste ed a distinguere l'o dall'a.

« Dunque, dice l'editore al termine delle confidenze, non si sono fatte ingiustizie. Libri ce ne sono proprio per tutti noi abbiamo cercato di mettere insieme un complesso di opere utili e divertenti. Ora tocca ai lettori e se poi di avremo annoiati, conclede manzonianamente, non avremo fatto apposta! ».

LEGGASI A TERGO

L'ECO DELLA STAMPA

N. 388

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

Ritaglio da Rivista Libelli

- 7 GEN. 1930

Notizie letterarie

Il 1929 è finito e tutto quanto si è fatto sembra una cosa vecchia e sorpassata. Gli spiriti sono già tesi anelosamente verso l'anno nuovo che si presenta nelle sue 52 settimane intatte e piene di promesse.

A proposito di promesse, crediamo interessante far parte ai nostri lettori di quelle che ci ha fatte un notissimo editore milanese, il Mondadori, nella cui fucina libresca siamo riusciti oggi ed entrare, strappandogli i segreti della sua prossima attività.

Libri, libri, libri. In ogni campo, sopra ogni argomento, di ogni tipo, di ogni tono e di ogni paese. Mucchi di bozze e di manoscritti che stanno per trasformarsi in nitidi volumi e straripare nei magazzini della Casa, nelle vetrine dei librai, e, almeno si spera, nelle case dei lettori.

Romanzi? Eccone uno di Marino Moretti: «La casa del Santo Sangue», delicata storia d'amore che si svolge a Bruges, la città del beghinaggio: passa nel fondo la luminosa figura di Maria Josè.

Eccone un altro di Virgilio Brocchi: «Gli occhi limpidi»; uno di Brunati, che ritorna alla attività letteraria dopo un lunghissimo silenzio con «Tre vite per la mia»; un altro di Lucio d'Ambra: «La professione di moglie», che tutti i mariti dovrebbero leggere; «I bugiardi» di Mario Gromo, il vincitore del premio dell'Italia Letteraria; «Tramonto sul mondo» di Francesco Perri, vittorioso del premio dell'Accademia Mondadori; «I figli della carovana» di Antonio Beltramelli, accademico d'Italia; «Le catene» di Lina Pietravalle; «Salvate le nostre anime!» di Annie Vivanti; «La famiglia del fabbro» di Massimo Bontempelli, ecc. ecc.

Novelle?... Giuseppe Lipparini ci dirà «I racconti di Cutigliano» e F. T. Marinetti le «Novelle con le labbra tinte».

Abbiamo già dato notizia di una prossima nuova edizione di tutte le opere di Antonio Fogazzaro.

A una fervida attività come narratore e come drammaturgo si preparara anche Luigi Pirandello. Ma di ciò parleremo nel prossimo notiziario. Intanto possiamo dire che di lui è sotto i torchi un nuovissimo lavoro teatrale: «Questa sera si recita a soggetto».

Un altro lavoro teatrale di autore celeberrimo, annunciato prossimo, è «La carretta di mele», di Bernard Shav.

In fatto di poesie avremo nuovissimi volumi di Ada Negri, di Francesco Chiesa, di Diego Valeri e di Trilussa.

Ed eccoci all'argomento di moda: i romanzi sulla guerra. L'editore lancerà presto una collezione in cui saranno rappresentate, con uno o più volumi, tutte le nazioni partecipanti alla grande guerra. Parte principale avrà naturalmente l'Italia; alcuni scrittori fra i più quotati fra i giovani stanno lavorando per questa collezione e due di essi già hanno consegnato il manoscritto della loro opera: Giovanni Comisso, che in «Giorni di guerra» fa rivivere con straordinaria intensità episodi della nostra campagna, e Adriano Monaco, che con «Morti in Libia» ha vinto il premio Civinini per un romanzo coloniale. Diremo degli altri in seguito.

Nella collezione, l'Inghilterra sarà rappresentata con «La fattoria spagnola», di Motram; la Francia con «Servizio sedentario», di Jacq. Daval e altri; la Germania col «Caso del sergente Grischa» di Zweig, ecc.

Ricchissimo è il programma della collezione «Le Scie», che ha visto i trionfi del «Dux» di Margherita Sarfatti e dei volumi di Emil Ludwig.

Citiamo fra gli altri l'attesissimo volume di memorie di Giorgio Clemenceau «Grandezze e miserie di una vittoria»; il «Lincoln» del Ludwig; «Il dramma del dittatore bolscevico» dello scrittore ru-

Adriano Monaco, che con «Morti in Libia» ha vinto il premio Civinini per un romanzo coloniale. Diremo degli altri in seguito.

Nella collezione, l'Inghilterra sarà rappresentata con «La fattoria spagnola», di Motram; la Francia con «Servizio sedentario», di Jacq. Daval e altri; la Germania col «Caso del sergente Grischa» di Zweig, ecc.

Ricchissimo è il programma della collezione «Le Scie», che ha visto i trionfi del «Dux» di Margherita Sarfatti e dei volumi di Emil Ludwig.

Citiamo fra gli altri l'attesissimo volume di memorie di Giorgio Clemenceau: «Grandezze e miserie di una vittoria»; il «Lincoln» del Ludwig; «Il dramma del dittatore bolscevico» dello scrittore rumeno Valeriu Marcu; «L'ultimo degli Asburgo» di Polzer-Hoditz; «L'Ochrana» di Wassiliew, in cui seguiremo i drammi ed i misteri della polizia segreta dello Zar; «Con la Mafia a ferri corti» di S. Ecc. Mori, che, quale prefetto di Palermo, condusse una epica lotta contro la terribile e potentissima associazione segreta; «Le memorie» di Bülow; un volume di S. Ecc. Salandra: «L'intervento», che farà seguito a quello già pubblicato nella stessa collezione: «La neutralità».

Vicino alla Collezione «Le Scie» vi è quella sulla grande guerra, diretta da Angelo Gatti, in cui sono studiati ampliamente dai più grandi comandanti, dai protagonisti più illustri e dagli specialisti più versati in ogni materia tutti gli aspetti e gli eventi della guerra d'Italia.

In questa collezione vedranno la luce un volume di S. Ecc. Giuriati: «La vigilia», di cui abbiamo già dato notizia; un volume di S. E.. Caviglia: «La battaglia della Bainsizza»; «Come ci ha visto l'Austria» di Amedeo Tosti; «Studi diplomatici sulla storia della conflagrazione europea», dell'on. Solmi, ecc.

La Collezione Viaggi inizierà la serie delle novità con «L'Italia al Polo Nord» di Nobile, in cui la tragica epopea della impresa polare, che tenne in ansia il mondo, è rivissuta dal suo comandante in ogni momento, dall'inizio alla fine. Il volume di Umberto Nobile è molto ampio e contiene anche numerose carte, fotografie, schizzi, documenti, ecc.

In volumi di questa Collezione, donna Edvige Toeplitz ci narrerà, sotto il titolo di «Visioni orientali», il suo grande viaggio nel Tibet misterioso; il barone Franchetti la sua grande spedizione in Tancalia, e Sven Hedin le sue avventure e le sue scoperte «Nel deserto dei Gobi», ecc.

Già abbiamo dato notizia dei primi volumi della Biblioteca Romantica diretta da G. A. Borgese, che comprenderà i più grandi romanzi stranieri tradotti dai più noti scrittori italiani viventi. Alla «Certosa di Parma», dello Stendhal, tradotta da Ferdinando Martini, alla «Vita di Bohème» di Murger, tradotta da Alfredo Panzini; al «Werther» di Goethe, tradotto da G. A. Borgese, si aggiungerà «Eugenie Grandet» di Balzac, tradotta da Grazia Deledda; «Una vita» di Monpassant, tradotta da Marino Moretti; «Paolo e Virginia» di De Saint-Pierre, tradotto da Umberto Fracchia, ecc.

Una collezione nuovissima sarà quella dei libri curiosi, di cui il titolo ci dice l'intenzione, e in cui apparirà «Una storia curiosa della umanità», di Van Loon; «I nostri bimbi» e «Le bestie ti guardano» di Paul Nipper, illustratissimi.

Già un'altra volta abbiamo parlato della grande voga dei libri polizieschi in Italia e all'estero. Gli amatori di tali libri troveranno pane per i loro denti nei volumi della Collezione «I libri gialli». Eccone qualche titolo: «Il castigo della spia» e «L'arciere fantasma» di Wallace, «La dama di compagnia» di Belloc Lowndes, «La fine del Greene» di Van Dine, «Oro sommerso» di Benne Phillpotts.

Per i giovanetti, ecco una «Vita di Garibaldi» di Ettore Fabietti, e una «Vita di Gesù» di mons. Veneziani. Per i ragazzi abbiamo visto una serie di magnifiche illustrazioni destinate ad adornare volumi di Yambo, di Gotta, di Beltrametti, di Monicelli, di Gozzano, di Zia Mariù, ecc.... Che più?

Sappiamo che si stanno preparando alcuni volumetti addirittura minuscoli, proprio per i piccolissimi che appena cominciano a tracciare le prime aste ed a distinguere l'«o» dall'«a».

«Dunque, — dice l'editore al termine delle confidenze, — non si sono fatte ingiustizie. Libri ce ne sono proprio per tutti, e noi abbiamo cercato di mettere assieme un complesso di opere utili e divertenti. Ora tocca ai lettori, e se li avremo annoiati, non avremo fatto ammostal»

N. 463

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

Palestra Fascista

18 GEN. 1930 Catania

L'ITALIA GIOVANE

Mussolini visto da un giovane

"E' questo il lavoro di un sedicente. Esprimendo il sentimento profondo di una generazione, trova ben posto qui dove si cercano tutti gli aspetti della nuova anima italiana ".

« Io detesto coloro che mi prendono a soggetto dei loro discorsi.

« Bene o male che essi mi trattino li detesto egualmente ». Questa premessa che il Duce fa nella prefazione del libro della Sarfatti è un avvertimento formidabile per coloro che si accingessero a scrivere. Sono decine di autori che prendendo la sua figura l'hanno adattata alle proprie circostanze, lodandola e biasimandola a seconda dei loro scopi e delle loro necessità.

Ma questo non è l'affar mio.

Ed accingendomi a questo modesto compito non intendo dare un giudizio, un parere, una lode che sia

durrebbe per una causa giusta.

Fanatismo potrebbe osservare qualcuno. No fiducia... fiducia giudicata valutata compresa; fiducia in quest'uomo che ha il diritto di meritarla.

* * *

Noi giovani passammo momenti veramente terribili. Vivemmo in un periodo di tale caos di paradossi d'assurdi sicchè la mentalità Italiana pareva soccombere.

Nella scuola ci parlavano di Patria, ci esaltavano le figure di coloro che s'offersero per l'Unità, e fuori udivamo parlare di dottrine internazionaliste, di abolizioni di confini ecc.

Dunque l'Italia non v'era? All'interesse egoistico del benessere e del queto vivere si sacrificava l'interesse del popo-



Ritratto di Mussolini giovinetto

rai perchè io vivo con loro e il proletariato è assai numeroso in Italia.

Mussolini fu il primo a costruire la nuova civiltà socia Noi comprendemmo che il fascismo non era nato a servizio di nessuna classe nè di nessuna istituzione.

La rivoluzione era nata dalle baionette e dalle trincee. Giustamente però fu guidata dall'uomo che era parte del popolo minuto e sofferente, che mai non si abbattè e conobbe le sorti e le avversità della vita. Chi al pari di lui poteva essere il condottiero? Ecco che Mussolini giganteggia nel cuore del giovane proletariato, nella sua opera di rinascita sociale, nelle sue istituzioni così care ai giovani operai.

Il sindacato, questa potente organizzazione creata per volontà del Duce ha in sè il cuore del proletariato.

Quale è il popolo che invia al parlamento i propri rappresentanti di ogni singola specie di lavoro, che è riuscito ad impostare in perfetta armonia una collaborazione di classe sociale?

Dove fu mai vista questa potente famiglia ove l'operaio, il contadino, l'intellettuale, il commerciante servono a secondo delle loro forze lo Stato, essendo sicuri che esso incoraggia ed aiuta? Il fascismo è creazione civiltà nuova basata sul binomio che è simbolo del presente è maggiormente dell'avvenire. *Popolo e Mussolini.* Il lavoro è sacra sorgente delle ricchezze d'Italia. Il popolo che produce, che soffre, che lavora, ha bisogno di ricompensa; il Duce l'ha fatto capire.

Il lavoratore, questo rude uomo così grande e generoso, che nei secoli passati soffrì sempre che ancora in migliaia d'anni non aveva trovato la soluzione e la formula del proprio benessere sociale, si avvia oggi ad un avvenire di laborioso benessere.

E se vi è ancora da fare e irta di pericoli e di tranelli è la strada fiducioso e sicuro il popolo dei mietitori, degli operai, dei contadini, muto, pensosi avanza sempre più verso l'alba rinovellata verso il sole radioso del futuro salutando questo grande nocchiere:

Duce Ave Cesar Labor esclama affascinato.

Magnivco il Popolo risponde il Duce.

Egli occhi guardano tesi l'avvenire di gloria!

AJO MARCELLO

ro scopi e delle loro necessità.

Ma questo non è l'affar mio.

Ed accingendomi a questo modesto compito non intendo dare un giudizio, un parere, una lode che sia tutta espressione di un sentimento personale, ma di esprimere l'animo delle migliaia di giovani che come me hanno ben compreso il nuono spirito etico della rivoluzione fascista.

Sono giovane e vivo con i giovani, posso ben quindi interpretare l'anima di giovani e mia che la Rivoluzione fascista ha resuscitato divampando gloriosa come faro che rischiari la meta a tutto il mondo civile.

Ben orgoglioso può essere il Duce di questa sua opera di rinnovamento morale spirituale materiale dei giovani Italiani perchè in essi è innato l'affetto, l'ammirazione, il riconoscimento per la vitalità possente e insuperata delle sue azioni e dei suoi pensieri.

La figura del Duce esatta come l'algebra, colorita come la poesia è ormai nell'anima del giovane.

V'è in lui l'apostolo e il guerriero. V'è in lui il dittatore, il poeta e il filosofo.

E' il comandante severo e implacabile; è l'uomo bonario, dal cuore romagnuolo così buono e generoso.

A pieno hanno compreso i giovani questa sua vita, questa opera così grandiosa, questa ascesa formidabile, assolutamente inimitabile.

A pieno è in essi la fiducia verso quest'uomo che di tutto si serve che tutto adopra per il lavoro di ricostruzione e di benessere del popolo.

Spesso i giovani quando vivono l'ebbrezza della loro età, hanno come una visione che li incanta, che li fa sorridere e commuovere... essi pensano che laggiù a Roma un uomo sta assorto lavorando indefessamente per il nobile scopo. Lo vedono, lo sentono, lo amano.

Spesso nelle loro multiformi visioni lo vedono anche dardeggiare con quegli occhi di dominatore che mandano lampi e splendono di luce romana. No il sangue dei Cesari, di Coclite, dei Regolo e degli Agrippa non è spento, no egli è il romano che è risorto; essi non vogliono sapere nulla, non credono che a lui.

Se egli domani chiamasse questi giovani a seguirlo ancora più oltre essi lo seguirebbero senza neppure chiedere dove volesse condurli, perchè ha saputo infondere a loro la convinzione che ad ogni evento li con

di abolizioni di confini ecc.

Dunque l'Italia non v'era? All'interesse egoistico del benessere e del queto vivere si sacrificava l'interesse del popolo tutto. Molti ripetevano cupamente la frase di d'Azeglio. « L'Italia è fatta, cerchiamo gli italiani » e, guardavano mestamente questa nostra terra.. Si essa esisteva come espressione, come terra, ma non come popolo! E il Risorgimento calpestato, l'Italia del « Quarantotto » e del « Settanta » sembrava finita.

Un uomo! un uomo si gridava!

L'uomo venne in *Benito Mussolini*. Se i sepolcri di Staglieno, di Santena e di Caprera potessero scoprirsi e le leggendarie figure dei nostri morti potessero alzarsi essi ci additerebbero in Mussolini il degno continuatore della loro epopea.

Infatti ai giovani Mussolini appare come il continuatore del Risorgimento. Lo Stato che i nostri avi volevano, lo Stato veramente Italiano con un popolo consapevole della propria missione..... lo Stato che nell'oscuro dopo-guerra sembrava una irrealità grottesca oggi è diventato realtà in virtù dell'uomo nuovo che ha saputo ricondurre il popolo al suo grande, imperituro e primitivo ideale: *La Patria*. Patria, nazionalismo. Due parole che si possono intendersi in vario modo. Con orgoglio possiamo dire che il Duce ha ridato a queste parole il loro vero significato. In noi giovani non v'è più il nazionalismo remissivo ed opportunista di parte borghese, nè il nazionalismo impulsivo e irresponsabile della mentalità caotica di una gioventù passata ormai seppellita, ma sincero patriottismo è vero significato di questa parola.

« Nervi a posto » programma fondamentale mussoliniano compreso a meraviglia da questi giovani. La gioventù d'oggi seguendo i consigli e gli ammaestramenti del suo Capo, ha condannato l'impulsività e sa rendersi responsabile dei propri atti e manovrare il proprio cervello e la propria mente.

Dunque niente impulsività e niente debolezza, ma calcolo della mente fredda e ragionata, perseverante e costante. L'Italiano di oggi è guerriero e poeta, si sa adattare al secolo armonizzando l'arte con la macchina, il pensiero con l'azione, la patria con l'umanità, il lavoro con l'uomo.

Quando parlo di giovani intendo per la maggior parte ope-

27

N. 62

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

Corrispondenza:
CASELLA POSTALE 792

Telegrammi:
ECO STAMPA

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

Educazione Fascista - ROMA

GEN. 1930

Fra le novità italiane che sono uscite tradotte in cèco, in questa vigilia di Natale, o che si preparano ad uscire nel 1930, troviamo il *Dux* di Margherita Sarfatti, i *Malavoglia* di Verga, due volumi di novelle di Pirandello, *Le memorie di un ottuagenario* del Nievo, un volume di versi del prof. Bindo Chiurlo, ed un'*Opera omnia* di D'Annunzio, che del resto è già notissimo qui, come in tutto il mondo, in numerose traduzioni.

A queste probabilmente diverse altre se ne aggiungeranno durante l'annata, poichè numerose sono le trattative che incorrono fra gli editori cèchi e gli autori italiani, e ancor più numerose le traduzioni in cantiere presso privati amici dell'Italia.

r. s.

LEGGASI A TERGO

N. 28

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

MILANO (112) - Corso Porta Nuova, 24

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

IL SOLCO FASCISTA - REGGIO EMILIA

16 FEB. 1930

Gas asfissianti

Adesso siamo felici. Sappiamo come dev'essere l'ideal baby *americano; 1911 risposte a 1911 domande di un opuscolo pedagogico, rischiarano la trepida ansietà dei genitori di laggiù. Siccome poi tutto il mondo è paese, ecco fatta anche la nostra felicità. Una specie di* Monsignor della Casa *ci dirà 1911 piacevoli coserelline da confrontare sui rampolli che ci ruzzano intorno. Il tuo primogenito si ficca le dita nel naso e ha sei anni? Diventerà — mettiamo — cronista. La tua bimba a soli tre anni additava già le stelle del firmamento? Trionferà ad Hollywood. O alzava sempre le sottanine? Emulerà Isadora Duncan.*

Ma invece, per esser perfetto il vostro piccolo prodigio domestico, deve presentar questi e questi sintomi, agire così e così, a 4 anni far ciò, e a 8 non più, ma dell'altro, nella tal'altra maniera.

Penso che Jacky Coogan sarà stato vittima e campione di questo referendum. Tutti gl'interpellati l'avranno voluto a modello. Fanciullo-prodigio: il magico epiteto della speranza. E dire che nella vita egli pure passerà aureo e mediocre....

Penso anche a un libro di Margherita Sarfatti, a un libro di Bettramelli, e di Del Croix, dove si narra del piccolo Benito, arrampicato sugli alberi in caccia di pere e di nidi, tuffato nel Rabbi impetuoso, scamiciato nella libera gioia dei colli della sua Predappio. Chi l'avrebbe mai detto allora, che sarebbe diventato il Duce... Quel libretto americano certo no.

Eppure qualcuno presagì, fin d'allora. E' provato. E' scritto. Però non dipese da stucchevoli formule, la sorte d'Italia; ma dal sacrifizio di un gran cuore di madre.

FANFULLA

adulto senza prodigi

29

trebbe cavarne
tudio sulla psico-
iero, sulla menta-

lità dei singoli popoli. Ecco la Russia. E' in prima linea: le sue ordinazioni di libri sono quotidiane e numerose. Chiede di tutto: libri e riviste scientifiche, tecniche, culturali, ma specialmente pubblicazioni politiche che trattino dello Stato fascista e del Regime corporativo. Quello che stupisce è la richiesta, da parte dei russi, anche delle più ignorate, da noi, riviste e bollettini.

Anche la Jugoslavia segue con attenzione il nostro movimento politico e culturale: soltanto in un giorno la libreria Rasica di Dubrovik ha richiesto 219 libri italiani.

La Rumenia s'è fatta avanti da poco: c'è voluta una visita colà del comm. Calabi per farci conoscere e... leggere. Ed oggi è anch'essa una nostra ottima cliente.

L'Olanda, con la efficace cooperazione del prof. Romano Guarnieri, ricerca i nostri migliori libri d'arte e di scienza, come la Polonia e vari paesi dell'America latina dove sono preferite le prose e le poesie di Giosuè Carducci.

Una statistica nominativa sarebbe forse un'ottima guida per gli editori.

"Il catalogo dei cataloghi,,

Ma il comm. Calabi ha un'altra grande benemerenza verso il libro italiano. Il suo « Catalogo dei Cataloghi », diffuso anche e specialmente all'estero, è di grande giovamento alla conoscenza della nostra produzione libraria. Gli chiedo se tale catalogo avrà un seguito, un « aggiornamento ».

— Sono lieto di poter annunciare che alla fine di giugno potrà uscire il supplemento al catalogo generale, il quale conterrà tutte le pubblicazioni uscite in Italia al 30 giugno 1928. E' un notevole acceleramento, un vero *record* se si pensa che solo nel 1928 ho potuto dare il catalogo delle pubblicazioni al 1925.

« Accettando, poi, i consigli — ha concluso il Calabi — della stampa e degli studiosi, vi ho aggiunto anche i dati bibliografici: il luogo dov'è stata stampata la pubblicazione e la data. E mi lusingo con ciò di fornire il più valido istrumento per la propaganda del libro italiano... ».

Ed è vero. Lo rilevava una autorevole rassegna: « quest'opera porta un contributo notevolissimo sopratutto perchè è un nuovo elemento appartenente a un organico efficiente e compatto, a un meccanismo che funziona dal centro alle parti con sempre crescente vigore ».

Dante Manetti

a p la fine della tenu-

Direttore: UMBERTO
Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335
Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo
LEGGA... A TERGO
Osservatore Romano
ROMA
07 MAG. 1935

Fra i Libri

Per conoscer la Beata Lucia da Narni

Scrive bene dei Santi chi ama i Santi. Non c'è che l'amore a far scoprire le pieghe più riposte delle anime, specie quando si tratta dei Santi, che con le anime più mirabilmente ricche tra tutte, come quelle nelle quali trionfò in magnifici splendori la grazia di Dio.

Chi legge «La Beata Lucia da Narni» scritta dal Rev.mo Mons. Gildo Brugnola della Segreteria di Stato di Sua Santità, si accorgerà subito che egli ama la sua beata concittadina con affetto di figlio devoto, e si sforza, perchè ama, di rivelarne agli altri — ai narnesi prima che a tutti — i tesori da lui intravisti nel cuore e nella vita di Lei.

Vita lontana ormai quella della Beata Lucia, come lontane le vicende della luminosa storia di Narni tra la fine del secolo XV e in principio del XVI. Ma la fede e la carità vincono i tempi, e restano. La Chiesa Madre non dimentica neppure la più piccola stella di santità, nel suo sterminato firmamento.

L'A. ha voluto fissare arditamente il suo occhio nei fulgori di una stella che a molti sembrava spenta o quasi, tra mille altre stelle di prima grandezza. E la stella ha dato luce con giocondità.

* * *

Luci di pietà, di purezza, di sacrificio nei primi albori, tra la cerchia delle mura possenti di Narni, luci che la fanciulla preparava a seguire, con passi da gigante, le vie di Dio: aspre vie — perchè grande il cuore della giovinetta, che fugge e respinge le seduzioni del mondo, del nome, della famiglia, delle ricchezze — che la conducono, nel nascondimento del monastero di Viterbo, quasi nuovo Calvario, a ricevere «il sigillo di Cristo», le stimmate sante.

La luce diventa incendio. E ingigantisce la croce.

Da Viterbo a Ferrara la *via crucis* della Beata non ha tregua un istante: deve andare, deve portare la croce. Se gli uomini la glorificano, Dio la percuote; se gli uomini l'affamano, Dio la consola.

Sofferenza sempre, la stupenda sofferenza degli appassionati del Crocefisso. *Per crucem ad lucem.*

Quando la Beata sta per morire, sorridente, serena, raggiante, esclama: «Su, su; al cielo, al cielo». E' la grande parola — compendio di tutta la vita — che questa verginale ancella di Cristo ripete dopo quasi quattrocento anni ai suoi concittadini, ai cristiani tutti, che guardano ai Santi per sempre meglio imitare il Santo dei Santi.

Mentre Mons. Brugnola, a cenni rapidi, ma storicamente sicuri traccia il volto e l'opera della Beata Broccadelli, sembra di fatti non preoccuparsi che di una cosa sola: seguire il cammino di Lei che guarda al cielo, che non vuole che il cielo; ripetere a noi che con Lei dobbiamo guardare e volere il cielo.

Lo stile del libro è semplice, ma caldo, cordiale: la narrazione agile, viva, è come pervasa da un'ondata di sana e santa pietà che, mentre istruisce, migliora chi legge.

Sicchè la figura della Beata balza fuori, da poco più di un centinaio di pagine, con contorni così netti, mirabile, più che ti si imprime nell'anima con volto amico e in-

mento di mecenatismo, potrà, essere continuata in modo da svolgere completo quel programma che venne tracciato a grandi linee nella introduzione al primo volume, e che il compianto Ministro illustrò brillantemente in una intervista concessa la scorsa estate a un redattore del *Diario de Lisboa*.

«Si pubblicano intanto, col generoso concorso del *Segretariado da Propaganda Nacional*, il III e il IV volume, frutto di lunghe e diligenti ricerche negli Archivi italiani, destinate a mettere in luce l'operosità di un grande artista italiano in Portogallo e quella di un insigne Porporato portoghese in Italia.

«Restino questi due volumi a testimoniare l'alto intelletto e il generoso animo del compianto Collaboratore ed Amico, e insieme il ricordo della mia reverente, affettuosa riconoscenza».

Trattasi, adunque, di Filippo Terzi architetto e ingegnere militare in Portogallo per vent'anni, nel secolo decimosesto (1); e di D. Miguel De Sylva che, fiorito nello stesso secolo, Vescovo di Vizeu in patria, Cardinale di Santa Maria in Trastevere (2) s'ebbe dedicato dal Castiglione il fomoso *Cortegiano*.

Come per le altre pubblicazioni la introduzione informa il lettore sulla vita dei due personaggi ed è redatta in portoghese; seguono la bibliografia e quindi i documenti, lettere in gran parte scritte o ricevute dai due personaggi, e per D. Miguel versi latini e greci dedicatigli: pagine citate dall'Archivio fiorentino; mentre quelle dedicate al Terzi vengono in parte dalle «Carte d'Urbino» dello stesso Archivio di Firenze, e in parte dalla Oliveriana di Pesaro.

Note copiose, nitide illustrazioni fanno di quest'altri due esemplari due gioielli ancora della preziosa collana: della quale non sapremmo dir meglio se non cogliendo e facendo nostro l'augurio che il Battelli muove tra le righe del suo rimpianto: ch'essa cioè non resti troncata così come si spezzò pietosamente la vita di chi la iniziò e gli diè la miglior parte di sè.

Si renderà, accogliendo tal voto, un nobilissimo contributo al sapere, alla storia delle due Nazioni latine e della loro civile fraternità e alla memoria di Enrico Trindade che vi scorse da uomo di genio e di fede il modo più efficace per onorare gli ideali di pace e di progresso fra genti cristiane.

---

(1) *Filippo Terzi Architetto e Ingegnere militare in Portogallo* (1577-97). Documenti pubblicati da S. E. Enrico Trindade Coelho e Guido Battelli (Vol. III).

(2) *D. Miguel De Sylva dos Condes de Portalegre Bispo de Vizeu Cardinal de Santa Maria Transtiberina* - id. - (Vol. IV).

MARGHERITA SARFATTI, *Daniele Ranzoni*. - Primo volume della nuova collezione Artisti Italiani dell'Ottocento - in 8° grande, rilegato alla bodoniana, pag. 184 con 64 fotoincisioni nel testo e fuori testo, delle quali 3 a colori - per cura della Reale Accademia d'Italia. - L. 50.—

La televisione in America

Mentre Mons. Brugnola, a cenni rapidi, ma storicamente sicuri, traccia il volto e l'opera della Beata Broccadelli, sembra di fatti non preoccuparsi che di una cosa sola: seguire il cammino di Lei che guarda al cielo, che non vuole che il cielo; ripetere a noi che con Lei dobbiamo guardare e volere il cielo.

Lo stile del libro è semplice, ma caldo, cordiale: la narrazione agile, viva, è come pervasa da un'ondata di sana e santa pietà che, mentre istruisce, migliora chi legge.

Sicchè la figura della Beata balza fuori, da poco più di un centinaio di pagine, con contorni così netti, mirabile, più che ti si imprime nell'anima con volto amico e indelebile.

Ecco perchè, io penso, i cittadini di Narni ameranno anche di più la loro Beata a traverso « l'umile omaggio con cui l'A. ha voluto render più solenne il nuovo trionfo di lei ».

Ma ritorna. E non ritorna soltanto il suo venerato corpo alla città che amò di amore tenero e penetrante, ritorna ella stessa con la sua luce di santa spirituale bellezza ai fratelli suoi, e ritorna sopratutto ad essi per la pia fatica di Mons. Brugnola.

I Santi son per le città e per le nazioni le più fulgide glorie. *Filii sanctorum suum*: siamo progenie di santi.

Siano dunque il ricordo, l'amore, l'imitazione nel cuore dei narnesi la degna e fervida riconoscenza.

S. E. Mons. Boccoleri — il Vescovo della Beata Lucia! — che nel suo zelo di fiamma affida alla cattedrale di Narni un tesoro che non ha prezzo, e che felicemente scelse il biografo della Broccadelli nel suo ritorno gioioso, non desidera che questo: la maggior gloria della Beata Lucia e l'aumento della perfezione cristiana nelle anime, che è come dire il trionfo della santa volontà di Dio.

E così sia.

P. *Gilla Gremigni* m. S. C.

Italia e Portogallo

Il lettore ricorda, e ricorda con riconoscenza, la nobile iniziativa di Enrico Trindade Coelho, — il compianto Ministro della Repubblica portoghese presso la Santa Sede — di una collana di pubblicazioni, per lo studio e la divulgazione delle relazioni culturali fra il Portogallo e l'Italia; con cui il chiaro letterato volea rendere l'omaggio più affettuoso e più efficace alle sue due patrie, se così si può dire e credo sia ben detto, giacchè Enrico Trindade Coelho amava Roma e l'Italia, come patria d'elezione, dello stesso amore che lo stringeva indissolubilmente alla gloriosa terra natia.

Postumi, ora, vedon la luce due fascicoli della elegante, interessantissima collana.

Diciam postumi, sebbene ne curi la pubblicazione, nella bella veste consueta e coi nitidi tipi di Alfani e Venturi di Firenze, il collaboratore autorevole e fraterno dello illustre Estinto, il prof. Guido Battelli; giacchè è egli stesso che in una breve prefazione ne rievoca la figura siccome promotrice e dominante di sì generosa fatica.

« L'8 ottobre del 1934, — scrive il Battelli infatti — mentre si accingeva a far ritorno a Roma, dopo un breve periodo di ferie trascorse nella sua villa di Sintra, S. E. Trindade Coelho veniva sorpreso dalla morte. Colla sua repentina, immatura scomparsa, non solo il Portogallo perde una delle sue personalità politiche più eminenti, e l'Italia uno de' suoi più devoti ammiratori, ma gli studi vengono privati di un cultore appassionato, dal quale molto era da attendersi ancora.

« Non sappiamo se questa collezione alla quale Egli dedicava tanto amore e che Egli patrocinava con un così generoso senti-

Maria Transtiberina - Id. - (Vol. IV).

MARGHERITA SARFATTI, *Daniele Ranzoni*. - Primo volume della nuova collezione Artisti Italiani dell'Ottocento - in 8° grande, rilegato alla bodoniana, pag. 184 con 64 fotoincisioni nel testo e fuori testo, delle quali 3 a colori - per cura della Reale Accademia d'Italia. - L. 50.—

La televisione in America

31

LEGGASI A TERGO

264

N.

LEGGASI A TERGO

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

Giornale di Genova-Genova

30 MAG. 1935

Pagine 216 - Lire 5.

Pubblicazioni dell'Accademia d'Italia

E' uscito il primo volume della Nuova Collezione « Artisti italiani dell'ottocento » dovuto alla penna di Margherita G. Sarfatti, intitolato « Daniele Ranzoni ».

Daniele Ranzoni (1846-1889) nacque povero, visse infelice, morì giovine; la passione per la pittura, e l'amore per alcune soavi apparizioni femminili, che semivelate si profilano all'orizzonte della sua agitata vita di artista, formano lo sfondo di questa intima tragedia, intessuta, come una trama shakespeariana, delle risate, degli lazzi e delle burle di un cenacolo di amici buontemponi.

32

LEGGASI A TERGO

N. 258

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

Giornale di Genova-Genova

30 MAG. 1935

manate.

Libri e Riviste

IGNAZIO BALLA — *I Rothschild* — Ed. Treves — Milano — L. 12.

ANTONIO CAPUANI — *Torquato Tasso* — Ed. Treves — Milano — L. 12.

ARTURO MARPICATI — *Il Partito Fascista* — Ed. Mondadori — Milano — L.

ENRICO PICENI — *Il mio amico Charl* — Ed. Mondadori — Milano — L.

MARGHERITA G. SARFATTI — *Dante Ranzoni* — Ed. Accademia d'Italia — Milano — L. 50.

F. T. MARINETTI — *L'aeropoema del golfo della Spezia* — Ed. Mondadori — Milano — L. 8.

Guida dello spirito

In una elevata concezione dei binomi « Fede e Patria », cui il libro s'informa, l'A... nobiltà di pensiero e di senti... larezza di sti...

LEGGASI A TERGO

N. _____

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

IL GIORNALE D'ITALIA - ROMA
31 MAG. 1935

Il Segretario del Partito inaugura ai Mercati Trajanei la Festa del Libro che rivela le conquiste della nostra cultura

Si è marciato

La Festa del Libro appar quest'anno meglio organizzata degli anni scorsi: non più dispersa in mezzo al Foro, ma raccolta nella gran sala dei Mercati Traianèi e nelle «tabernae» della via Biberatica, è davvero festa del libro, e non della folla che vi si raduni intorno oziosa. Dovete necessariamente guardar le nuove pubblicazioni, entrar, persuasi dai richiami variopinti, nelle stanze più vaste e men vaste dove sono esposti, o sostare innanzi ai banchi dove sono offerti dagli stessi autori. L'onorevole Starace, insieme con il Governatore di Roma onorevole Bottai, e accompagnato dagli onorevoli Alfieri e Ciarlantini, dall'accademico Marinetti e da Cornelio Di Marzio segretario della Confederazione degli intellettuali, ha voluto veder tutto; ed ha chiesto notizie su l'attività degli editori e degli autori, acquistando le opere più recenti e più interessanti, letterarie, scientifiche, storiche, d'ogni specie. E all'uscita ha dato il suo giudizio su la Festa così: «quest'anno è più interessante dell'anno scorso; questo significa che si è marciato».

Infatti, l'ordine e il decoro si mostrano appena entrati nella gran sala dei Mercati da via Magnanapoli: le grandi tabernae che si aprono sui due lati sono ornate all'ingresso da mostre a colori che la sera potranno essere illuminate; e all'interno arredate con diverso gusto, ma sempre con sobrietà ammirevole. Il primo è il Treves, che espone i suoi più bei libri, tra gli altri i due ultimi, del Muñoz su la Roma di Mussolini e dell'Arata su l'arte sarda.. Segue la Libreria dello Stato, che ha ornato le pareti con le sue stupende riproduzioni a colori di quadri italiani famosi, e sui banchi ha aperto i suoi volumi più belli. E poi, l'Enciclopedia italiana; e il Bompiani con i suoi autori di miglior fama, Marcello Gallian che firma il suo nuovo romanzo «Il soldato postumo», Arnaldo Frateili, e gli altri. Ed ecco la Casa editrice dell'*Occidente* con i numeri di questa interessantissima rivista, e con quelli dell'«Italia Letteraria» che essa pubblica, esposti nella vasta sala intorno ai banchi dove stanno, chiuse ed aperte, numerose copie dei suoi ultimi volumi: da «Film e fonofilm» del Pudorchin a «Officina ferrarese» di Roberto Longhi. E, continuando, vediamo le pubblicazioni della Lega Navale; e quelle, distribuite in una vasta stanza, del Carabba, che continua con nuova lena la sua opera ormai cinquantennale di editore aperto alle idee nuove; e quelle del Vallecchi che ci si mostrano ordinate in collezioni di cultura e di letteratura come una milizia. L'Hoepli ha dovuto, tante son le sue raccolte, e tutte importantissime, utilizzar lo spazio con grande accortezza ed è riuscito a tutti per il suo contenuto che illustra «Il Gran Consiglio del Fascismo» e ha l'onore di una prefazione di Mussolini.

Lungo la via Biberatica si allineano, pittoreschi, le taberne e i banchi: dello Zanichelli con la edizione nazionale del Carducci, e la raccolta di memorie autobiografiche; del Cappello con le edizioni nazionali di Garibaldi e di Oriani, e la nuova ristampa tipograficamente stupenda del Diario d'un imboscato dello Stanghellini; del Campitelli che sa scegliere bene i suoi autori (era presente il Rivalta che firmava i suoi ultimi libri); del Moretti che presenta quest'anno un'opera davvero mirabile per bellezza di tipi e bontà di testo, la «Roma imperiale nelle XIV regioni augustee» del Clementi. E poi, vediamo l'Utet, che in una vasta stanza ha esposto le sue raccolte, tra l'altre ottima e utilissima quella degli Economisti contemporanei diretta da Giuseppe Bottai; e il Paravia, che ha ripreso la stampa dei classici e ci dà volumi di critica e di storia ben redatti, ultimo il Tasso del Tonelli; e il Ceschina con tutti i suoi numerosi autori; e il Rizzoli, che di anno in anno si mostra editore sempre più ardito, e presenta i nuovi volumi della sua ottima collezione storica «Il Risorgimento» dello Spellanzon e i primi della sua accuratissima raccolta di memorie autobiografiche; e il Mondadori, che partecipano alla Festa presentano quest'anno opere interessanti; o per i bambini, o per gli adulti; o per gli studiosi o per il pubblico dei lettori.

L'antica via Biberatica si rianima per alcuni giorni, tutto il bel sole di Roma ,con i colori delle insegne dei manifesti e delle copertine dei libri. E sarà certo mèta di tutti i romani, che vogliano vedere, in breve spazio, i documenti della cultura nazionale in un anno dei più fecondi e dei meglio progressivi.



GLI ACQUISTI DEL SEGRETARIO DEL PARTITO (Foto Porry)

Festa dell'intelligenza e della cultura

Ma sì, siamo tornati ai Mercati Traianei; e ci si è ritrovati e risalutati tutti in letizia e quasi in famiglia. Più solenne, forse, la sede degli ultimi anni alla Basilica di Massenzio, e magari più vasta, tra il Palatino vetusto e la novella Via dell'Impero, tra il folto de' cipressi a corona, e il campaniletto schietto e solo di Santa Francesca Romana...

Ma qui, lungo il doppio portico di *tabernae*, vigilato dalla possente Torre delle Milizie, e poi nell'emiciclo ampio e pur raccolto, aperto e corale insieme, come predisposto seggio alla polifona orchestra della produzione

Nuovo Dizionario delle Antichità

Edoardo Tinto, coadiuvato dalla Libreria Nazionale di M. Marcoaldi (Roma, via Nazionale 55), ha iniziata la pubblicazione (a dispense di 32 pagine, formato 16. grande a due colonne) del Dizionario delle antichità romane, compilato sugli scritti di autori classici antichi e moderni. Fra questi ultimi figurano l'Andriulli, il Muñoz, il Romanelli, il Paribeni, il Lugli, il Tambroni, il Ducati, l'Ussani, il Riccobono ed altri insigni studiosi.

L'autore si è proposto di offrire alla gioventù delle scuole medie superiori, in forma pratica e organica, le cognizioni più utili per lo studio dei classici latini, raccogliendo, nel tempo stesso, per tutti gli amatori delle antichità romane, quanto di più interessante si possa trovare nell'archeologia, nelle istituzioni pubbliche e nella vita privata dei Romani.

Un'opera quindi di utile e attraente lettura.

La storica luminaria di S. Ranieri a Pisa

PISA, 30. — Carlo Goldoni, nella dedica che fece della sua comme-

lumi: da «Film e fonofilm» del Pudorchin a «Officina ferrarese» di Roberto Longhi. E, continuando, vediamo le pubblicazioni della Lega Navale; e quelle, distribuite in una vasta stanza, del Carabba, che continua con nuova lena la sua opera ormai cinquantennale di editore aperto alle idee nuove; e quelle del Vallecchi che ci si mostrano ordinate in collezioni di cultura e di letteratura come una milizia. L'Hoepli ha dovuto, tante son le sue raccolte, e tutte importantissime, utilizzar lo spazio con grande accortezza; ed è riuscito a far della sua stanza una delle più accoglienti: i volumetti della nuova collezione che si inizia con la Dottrina del Fascismo del Duce spiccano in piramidi architettoniche su le pagine illustrate e su le copertine degli stupendi libri d'arte.

Dalla gran sala si ascende al piano superiore, e si discende alla via Biberatica: non seguiremo l'ordine topografico; ma nomineremo, se non tutte, che è impossibile in questa tarda ora, almen le più importanti mostre di enti di cultura e di case editrici. E in primo luogo, va ricordato il Partito, che nella sua Taberna ha raccolte le pubblicazioni proprie e della Milizia: colori fascisti, volumi distribuiti a far una robusta architettura, libri importantissimi ,dai Panorami che stampa il Mondadori e che illustrano tutte le attività del Fascismo, agli Albi d'oro dei Caduti e dei decorati, ai cartelli e alle cartoline di propaganda. E poi, il Governatorato, che non solo pubblica dei bei libri su Roma come quello dedicato al Campidoglio, ma anche la bellissima rivista «Capitolium», indispensabile a chi voglia conoscer la vita e l'arte romana antiche e nuove. Ben adornata, con i simboli dell'arditismo, è la taberna di «Ottobre» dove sono esposti gli ultimi volumi di Asvero Gravelli, tra gli altri importantissimo «Panfascismo». Ed ecco la fascista Casa editrice Ardita, con i suoi banchi e con l'automobile che il suo fondatore Caporilli ha consacrata alla propaganda e alla vendita del libro in provincia: spiccano le belle copertine della collezione storica, dove sono apparsi i libri così vivi di fede, del nostro Geraldini su la Guerra e del Maurano su Druso. Walter Trilli ni ha esposto tutti i suoi volumi di liriche fasciste e la sua antologia «Poeti in camicia nera»; l'«Italia fascista» i suoi fascicoli e i libri di Leo d'Alba; «Il lavoro fascista» le opere dei suoi autori; la «Nuova Europa», nella taberna di «Ottobre» i «Canti della Rivoluzione», il già ricordato «Panfascismo» di Asvero Gravelli, un libro di «esperienze dirette» di Nicola Pascazio, «Chi sono i Jugoslavi?»; e un volume bellissimo di stampa e indispensabile ha esposto le sue raccolte, tra l'altre ottima e utilissima quella degli Economisti contemporanei diretta da Giuseppe Bottai; e il Paravia, che ha ripreso la stampa dei classici e ci dà volumi di critica e di storia ben redatti, ultimo il Tasso del Tonelli; e il Ceschina con tutti i suoi numerosi autori; e il Rizzoli, che di anno in anno si mostra editore sempre più ardito, e presenta i nuovi volumi della sua ottima collezione storica «il Risorgimento» dello Spellanzon e i primi della sua accuratissima raccolta di classici (notevole quello dei Cronisti del Trecento). Le scrittrici occupano direi quasi militarmente due stanze e alcuni banchi: tra le ultime venute alla letteratura, notiamo Daisy di Carpenetto e Alba de Cespedes che dànno alla Festa la grazia della loro giovinezza.

Una mostra di prim'ordine è quella del Bardi; il quale non solo si presenta come editore, tra l'altro delle opere del Tilgher, della mirabile guida ai monumenti di Roma antica di Giuseppe Lugli, e dei libri di Brigante Colonna e del De Angelis su la vita romana nei tempi passati; ma anche come tipografo che per l'Accademia stampa volumi come questo «Daniele Ranzoni» di Margherita Sarfatti e come questi sui carteggi di Giuseppe Verdi del Luzio impressi e illustrati con arte davvero insuperabile.

I poeti e i romanzieri che pubblicano le loro opere dal Mondadori sono qui raccolti insieme; e molti son presenti anche di persona: vediamo Sibilla Aleramo, che infaticabilmente muove alla conquista di più ardue cime liriche, Ugo Betti, Guido Milanesi, Lucio d'Ambra, Vittorio Tedesco Zammarano... Dietro un banco tutto per sè, dove ha esposto i suoi numerosi romanzi: una biblioteca: sta l'autore della Rua ,Gian Dauli; dietro altri vediamo Orsetta Orsatti, e quello strenuo combattente in difesa della italianità di terre italiane quale Malta, che è il Tencaioli. Ed ecco il Morpurgo con i suoi volumi dedicati alla Roma Mussolinèa e a Giulio Cesare; e il Visceglie con una raccolta di guide e di carte geografiche, una delle quali, gigantesca, è appesa al muro a mostrar l'Africa orientale italiana. E poi, il Guida e il Casella di Napoli con libri di cultura e di letteratura molto importanti e che richiedono più diffusa menzione; e l'Eroica; e quella Casa editrice Nuovissima che di «Circoli» nella nuova serie ha fatto una delle riviste più belle e più vive d'Italia, e che nei suoi «quaderni» raccoglie quel che la letteratura nuova degli italiani ha dato di meglio in prosa e in versi: edizioni per carta, tipi, formato senza dubbio perfette. Vorremmo non aver dimenticato nessuno: ad ogni modo, tutti quelli che Più solenne, forse, la sede degli ultimi anni alla Basilica di Massenzio, e magari più vasta, tra il Palatino vetusto e la novella Via dell'Impero, tra il folto de' cipressi a corona, e il campaniletto schietto e solo di Santa Francesca Romana...

Ma qui, lungo il doppio portico di *tabernae*, vigilato dalla possente Torre delle Milizie, e poi nell'emiciclo ampio e pur raccolto, aperto e corale insieme, come predisposto seggio alla polifona orchestra della produzione letteraria dell'annata, ci si riconosce e ci si unisce in concordia di spiriti, in fervore e gioia di lavoro compiuto.

Il cielo è mutevole e un po' pazzarellone come a marzo; ma, tra le nubi scapigliate, il sole d'oro del nostro maggio glorioso saetta a tratti, occhieggia, illumina, vivifica. Aria di festa: festa dell'intelligenza e della coltura.

Libri spalancati, senza polvere di biblioteca, ma freschi nuovi fiammanti. E tutti gli scrittori più noti, già ai loro posti di combattimento, fiancheggiati di pile di volumi, la penna stilografica in pugno... E scrittori men noti o in attesa di notorietà, col sorriso lieve e un po' trepido, con ancora negli occhi l'estasi della creazione, con in cuore l'attesa e la speranza... E signore e signore nelle prime toilette primaverili, sfarfalleggianti da questo a quel banco, accanite ricercatrici di dediche autografe ma anche dispensatrici di brevi parolette elogiative, più care, spesso, della stessa gloria.

Tutti pronti. E alle 10, puntualissimo, è giunto il Segretario del Partito, ricevuto sulla soglia dal Governatore di Roma, dall'on. Alfieri e dall'on. Ciarlantini, dal Segretario federale, dall'Accademico d'Italia Marinetti, da Orlandi, da Bardi... La banda dei Metropolitani, che ha preso posto al centro del portico superiore, intona «Giovinezza», a cui fa seguire, senza risparmio, le musiche più liete: l'onda melodica rimbalza tra archi e volte, per le botteghe e per i ridotti, si spande dalla via IV Novembre alla conca del Foro di Traiano.

L'on. Starace non si limita ad una inaugurazione formale e complessiva; ma inizia un autentico giro di rassegna da mostra a mostra, analitica accurata appassionata. Ammira, anzitutto, l'aspetto festosissimo dell'insieme, la vivacità dei colori delle scritte, dei manifesti dei volumi anima prodigiosamente l'austerità delle muraglie richiamandole a novella vita... Ma subito si dedica ad esaminare, a domandare, a commentare.

La sua visita ha termine alle ore 11,15, quando, salutato dalle autorità e dal pubblico radunatosi innanzi l'entrata è risalito in automobile per il Palazzo del Littorio.

teressante si possa trovare nell'archeologia, nelle istituzioni pubbliche e nella vita privata dei Romani.

Un'opera quindi di utile e attraente lettura.

La storica luminaria di S. Ranieri a Pisa

PISA, 30. — Carlo Goldoni, nella dedica che fece della sua commedia: *Il tutore*, a quell'Inghirami, uomo di toga che lo accolse a Pisa, nel suo studio, a esercitar l'avvocatura, ricorda con parole molto lusinghiere la splendente luminaria di San Ranieri, che ogni tre anni si faceva la sera del 16 giugno, vigilia della festa del Santo patrono della città.

Nè fu il solo che molto si dilettasse a questo spettacolo fantastico e fantasmagorico, cui il tradizionale *lampanino* conferisce un so che di originale e di suggestivo insieme. Nel 1870, questa famosissima luminaria fu immortalata da *Neri Tanfucio* in un sonetto mirabile che in Toscana tutti conoscono e che Edmondo De Amicis, amico del poeta, giudicò fra i migliori della collana in vernacolo, che il Bemporad di Firenze raccolse poi in volume, facendone un numero grandissimo di edizioni. Ma col volgere del tempo anche la Luminara di San Ranieri decadde e non se ne parlò più.

Ora sta per risorgere, per volontà delle Gerarchie fasciste, e la sera del 16 giugno prossimo farà la sua solenne ricomparsa. Il calendario delle Feste pisane che si iniziano il 1. e che si concluderanno il 30 giugno, comprende anche la Luminara, e noi la rivedremo nel suo completo carattere folkloristico, senza il bagliore accecante delle lampade elettriche a luce fissa, ma col tremolio invece delle mille e mille fiammelle uscenti dal *lampanino*.

I Lungarni, le vie e le piazze principali della città saranno tutte illuminate con lo storico *lampanino* di vetro bianco, e rivedremo pure le ornamentazioni artistiche dei palazzi marmorei che si specchiano nell'Arno e cantano la gloria dell'antica repubblica marinara pisana.

Temporali e inondazioni in Germania

BERLINO, 30 — *(fr.)* - Forti temporali si sono abbattuti sulla Germania occidentale. Ad Herzogenrath i danni sono stati ingenti perchè l'inondazione ha allagato le cantine e la violenza dei flutti ha divelto porte e distrutti i mobili e le mercanzie.

LEGGASI A TERGO

N. 965

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 Telegr.: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

R. Istituto Fascista - ROMA

31 MAG. 1935

RANZONI

Ogni plaga d'Italia, ridente o corrucciata, ha il suo bravo pittore, che ne esprime il clima immutabile, anche senza aver mai dipinto, talvolta, paesaggi.

Quando ripensiamo alle rive e alle isole fiorite del Lago Maggiore, s'affollano, nella mente nostra, fatti, monumenti e personaggi storici (non ultime, certo, le giornate del Convegno di Stresa); ma fra la santità di Carlo Borromeo e l'austerità inflessibile di Cadorna, rimane sempre posto, nei pensieri, anzi nei fantasmi spirituali, che il fragrante Verbano suggerisce, per la pura e patetica melodia, in linee e colori, dello *scapigliato* Ranzoni.

Il figlio dell'umilissimo calzolaio di Intra qui nacque e mosse i primi passi sulla strada, quanto tribolata, della gloria. Insegnava alle scuole tecniche della città il suo primo maestro, Luigi Litta, che non tardò a riconoscere, come fece poi Morelli di fronte a Mancini adolescente, la propria impotenza a condurlo più lontano. E non aveva ancora tredici anni, il piccolo Daniele, quando il sindaco di Intra scriveva una commendatizia per ottenere l'iscrizione del precoce artista alla Accademia di Brera, giacchè era voce pubblica che questi fosse destinato, nelle arti del disegno, ad una *buonissima carriera*. Ma Ranzoni non fece mai carriera, benchè fosse accolto e accarezzato come un reuccio nella villa di un principe, in riva al lago natale.

Tutti sanno che le sue battaglie d'arte vennero impegnate sopratutto a Milano, al fianco del vessillifero d'avanguardia Tranquillo Cremona, e che nel triennio 1877-79 il ritrattista dei Troubetzkoy, dei Della Valle, dei Greppi, degli Arrivabene coglieva allori e realizzava guadagni nella metropoli britannica. Tuttavia, la sua salute cagionevole e la necessità di trovare rifugio al suo spirito angustiato, con la vista dell'azzurra distesa serica, ritratta in alcune tele piene di anticipatrice poesia, sempre lo riconducevano al Verbano ed alle campagne circostanti, dove era solito fermare le belle *tose* che incontrava, per delinearne rapidamente, ad acquarello, le fresche e nobili fattezze.

Fu sul Lago Maggiore che egli ebbe la prima rivelazione dello struggente fascino muliebre, al cospetto della bionda, biancorosata e geniale principessa Troubetzkoy, sposa americana di un russo, e fu ancòra in quel paradiso che maturò la violenta ed estrema passione amorosa per Flora Biraghi, che non potè far sua. Dileguato l'ultimo sogno, mentre la potenza dell'espressione artistica assurgeva a nuovi fastigi, l'infelice pittore non ebbe più requie e peregrinò da Milano alla Valsolda, da Brissago a Varese, in casa di principi e di colleghi, di ricchi borghesi e di prelati, finchè, ghermito dalla pazzia, ma con le mani di velluto, *el mè Ranzonella* (come lo chiamava *quel baloss d'un Cremona*) ritornò ad Intra, poco (1865) e dove « la linea d'insieme è una frangia ricca, spumeggiante eppure continua, frastagliata e non frammentaria, come l'onda del mare ».

Non conosciamo queste opere; ma, a giudicare almeno dalle riproduzioni fotografiche, ci sembra che esse confermino la scarsa capacità inventiva e compositiva dell'autore, così evidente, come riconosce la stessa signora Sarfatti, nel celebre ritratto multiplo dei bimbi Troubetzkoy col cane. Può essere una giustificazione esauriente, codesta: « Il Ranzoni si rese conto della contraddizione insanabile fra la sua maniera, anche tecnica, di analisi e di frammento, e l'assunto di ricostruzione sintetica che poteva essere il risultato e la conclusione ultimi, lontani: il ritorno all'architettura del quadro »? Fatto sta che nulla di simile egli ci ha lasciato alla felice, saporosissima rievocazione del *Marco Polo* di Cremona, che, per quanto teatrale, *imbalsamato*, finito a lucido, rimane pur sempre uno dei più importanti e veramente italiani prodotti pittorici del nostro Ottocento.

Anche sulla *trasfigurazione atipica della realtà*, che la scrittrice esalta nell'opera ranzoniana, c'è da rimanere in forse. Non pervenne, forse, più palesemente alla sintesi degli stati spirituali, attraverso figure umane esemplari, Tranquillo Cremona, con la giovinetta di *Melodia*, la innamorata castana di *Silenzio amoroso*, il biondo infante, senza sesso definito, di *Amor materno*?

Preferiamo considerare la genuina gloria di Ranzoni limitata al campo del ritratto, dove superò talvolta il suo compagno (come si vide nella mostra retrospettiva e comparativa dello scorso anno, a Venezia) e dove il connubio indissolubile del prestigio tonale e dell'esaltazione lirica ha creato veramente « il poema della donna del suo tempo, sotto specie di eternità ».

Alberto Neppi

Della Valle, dei Greppi, degli Arrivabene coglieva allori e realizzava guadagni nella metropoli britannica. Tuttavia, la sua salute cagionevole e la necessità di trovare rifugio al suo spirito angustiato, con la vista dell'azzurra distesa serica, ritratta in alcune tele piene di anticipatrice poesia, sempre lo riconducevano al Verbano ed alle campagne circostanti, dove era solito fermare le belle *tose* che incontrava, per delinearne rapidamente, ad acquarello, le fresche e nobili fattezze.

Fu sul Lago Maggiore che egli ebbe la prima rivelazione dello struggente fascino muliebre, al cospetto della bionda, biancorosata e geniale principessa Troubetzkoy, sposa americana di un russo, e fu ancòra in quel paradiso che maturò la violenta ed estrema passione amorosa per Flora Biraghi, che non potè far sua. Dileguato l'ultimo sogno, mentre la potenza dell'espressione artistica assurgeva a nuovi fastigi, l'infelice pittore non ebbe più requie e peregrinò da Milano alla Valsolda, da Brissago a Varese, in casa di principi e di colleghi, di ricchi borghesi e di prelati, finchè, ghermito dalla pazzia, ma con le mani di velluto, *el mè Ranzonella* (come lo chiamava *quel baloss d'un Cremona*) ritorna ad Intra, irriconoscibile avanzo di se stesso. Passava le sue giornate sterili nel caffè del buon cugino Manrico Tonazzi e soltanto all'udire il fischio del battello delle cinque, con il quale la promessa Flora era solita venire, lasciava il tavolo del caffè e correva alla sponda, a scrutare con le pupille fisse, invano. Sempre, per due anni di seguito, fosse tempo di *breva* o di solleone. E ad Intra morì, il 29 ottobre 1889, sorridendo; innocente com'era vissuto. Le creature d'arte da lui lasciate sono le corole imperiture del Verbano, più belle ed aulenti dell'*olea fragrans*.

* * *

Rivendicare, oggi, la fama di questo fra i non pochi *sacrificati* artisti dell'Ottocento può sembrare superfluo. Già nel 1926, Emilio Cecchi scriveva, infatti, a pag. 18 della sua *Pittura italiana dell'Ottocento*: « Da tempo venne capovolta la opinione che faceva del Ranzoni niente altro che un epigono cremoniano. E, se mai, è da temere che oggi s'insista nella svalutazione del Cremona in modo ingiusto ». Altro che temere; l'insistenza della critica italiana al riguardo è diventata un luogo comune, contro cui non ha saputo reagire nemmeno Giorgio Nicodemi, che dedicò all'autore dei *Cugini* e di *Melodia* un recente volume della collana Mondadori.

Anche Margherita Sarfatti, conoscitrice espertissima di quel periodo ambrosiano, diede opera al capovolgimento critico in discorso, con le belle pagine dedicate al pittore di Intra, nel volume *Segni, colori e luci*, ed ella non smentisce nemmeno ora la sua radicata opinione, con la monografia, edita in questi giorni dal Reale Istituto della Farnesina; inizio promettente di una collezione, analoga a quella mondadoriana (Margherita G. Sarfatti: *Daniele Ranzoni* - Vol. I - « Artisti Italiani dell'Ottocento » - Roma, Reale Accademia d'Italia, 1935 XIII, pagine 181 in 8°, ril., con 65 illustr. - L. 50). Comunque, si tratta di un libro assai significativo, che aggiunge non pochi elementi biografici ed interpretativi agli studii, già noti, di Vittore Grubicy, Boccardi e Giolli.

L'autrice ha veramente rivissuto, per anni ed anni, il periodo della *scapigliatura*, è andata sulle traccie del suo autore prediletto, interrogando persone che lo conobbero, ne ha ricercato autografi ed opere disperse, o poste in oblio, salvandole dalla rovina, adornando di esse la propria ospitale dimora. Ed è riuscita, per forza d'intuito e di comprensione amorosa, a darci un Ranzoni integrale, popolano aristocratico, nella vita, e incorruttibile pioniere, conscio dei propri limiti, [illegible] per tutto ciò che sof-

35

LEGGASI A TERGO

854

LEGGASI A TERGO

N. _____

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

ITALIA CEE SCAMB- ROMA

MAG. 1935

SARFATTI M. G. *Daniele Ranzoni*. 1935, 8°, p. 184, illustr., e tav. L. 50.
Roma, R. Accademia d'Italia (« Artisti Italiani dell'Ottocento »).

VENTURI A. *Storia dell'Arte Italiana*. Vol. X, parte 1ª: *La scultura del Cinquecento*. 1935, 8°, p. XXXII-852, 638 illustr. L. 160.
Milano, Hoepli.

BIBLIOFILIA e BIBLIOGRAFIA
LIBRI DI CONSULTAZIONE

FERRARI BANDINI-BUTI M. *La meravigliosa storia del libro esposta ai giovani*. 1935, 8°, p. XVI-282, [illegible] e colori di M. LEONE, ed appendice

36

LEGGASI A TERGO

N. 266

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

LA SCURE - PIACENZA

1 - GIU. 1935

Il "Ranzoni,, libro d'arte e di vita

di Margherita Sarfatti

Ancora una volta, e sempre con gioia profonda per il grande, anzi unico godimento intellettuale che dona regalmente questa superba ed originale quanto genialissima donna italiana, io mi accingo a scrivere, umilmente, di una nuova e poderosa opera di Margherita Sarfatti. Opera che reca un grande contributo alla storia dell'arte pittorica dell'800, di cui essa non è mai stata negatrice, come altri vollero insinuare, anzi esaltatrice essa è di quei pochi, ma grandi artisti che solo essa ha saputo e sa comprendere e valorizzare in ciò che è essenziale e grande artisticamente, poichè soltanto un'anima come la sua può e sa afferrare il grande e il bello in quanto esso è eterno e quindi divino. Non voglio quì parlare dello stile che è proprio alla Sarfatti e che la distanzia enormemente, superandoli, da tutti, donne e uomini che oggi scrivono, non solo d'arte, ma di vita, perchè in questo suo recentissimo volume, troppo ci sarebbe da soffermarsi sulle pagine palpitanti, liriche, veri poemi di sentimento e vibranti di descrizioni, che ci fanno rivivere nella vecchia Milano indimenticabile, e che tanto sapientemente ella fa contrastare con la Milano sorta dal Regime, in un'atmosfera nuova, luminosa, che ha, come dice efficacemente la Sarfatti « posto una « testimonianza più potente e più « bella, una somma, e, specialmente, una qualità di vita, maggiore « al posto di quanto è stato ab« battuto ».

Non sempre questo avviene (è lecito a noi osservare) perchè non sempre le idee e i progetti del Duce vengono compresi ed eseguiti, ma ciò, purtroppo, è nella logica degli avvenimenti umani e storici, poichè l'Uno, prescelto dal destino ai posti di comando e di ricostruzione, è, spesso, fatte le debite eccezioni, solo, oppure separato, distanziato, dal caso, o da misteriose leggi, da quei pochi veramente degni di Lui.

Ma torniamo al « Ranzoni » che Margherita Sarfatti ha rievocato insieme alla società romantica di allora che la nostra Autrice analizza e giudica acutamente separando la parte vitale dalla fittizia ed inquadrando, con serena disamina, i valori politici, letterarii ed artistici che crearono quell'atmosfera speciale della Milano scapigliata della fine dell'800.

Margherita Sarfatti, con una bellezza di stile tutta sua, ci conduce quadri. Ed ecco nascere lo *stile* di un'epoca. Per coloro che s'interessano all'arte e ne scrivono, il libro della Sarfatti è come una finestra aperta che aiuta a cogliere tutte le bellezze di un panorama che, spesso, altri critici, dinanzi alle evoluzioni dei periodi artistici, velano e falsano con assurde disquisizioni aride, pescate soltanto nella cronistoria, e prive del lume divino dell'intelligente intuizione.

Il volume, edito dalla Reale Accademia d'Italia, ricco di illustrazioni alcune delle quali inedite, anzi sconosciute anche ai più diligenti biografi del Ranzoni, è un gioiello di psicologia e dell'arte narrativa dell'Autrice, che, oltre ad approfondire i periodi più interessanti della vita di un artista che è, per chi ha veduto le sue opere, il più grande e significativo pittore dell'800, essa lo fa apparire (poichè così è) il precursore della sensibilità pittorica attuale, essendo, il Ranzoni, sfuggito (non del tutto) all'eclettismo (leggi: superficiale) del tempo, che poneva gli artisti nel rango di « scolari diligenti » dinanzi ai problemi plastici. E l'arte è commozione ed impeto, disciplinata dal metodo e dalla genialità, ma non diligenza.

Gli amori, l'amicizia e i dissidii con i colleghi, la fraternità con Tranquillo Cremona, il viaggio e la sosta tra le brume londinesi, tutto è così originalmente, ma fedelmente narrato nel volume, con modernità piena e vibrante di osservazioni, che lo si rilegge per gustarne ancora la profondità della dottrina unita passata attraverso il filtro personale di una genialità che è, senza discussione, la maggiore e più ricca di tutte le anime femminili (per distinguerne dalla maschile, la duttile fermezza tenace) del nostro tempo.

L'ansietà degli avvenimenti odierni mi trattiene dal parlare più a lungo di quest'opera veramente degna del clima mussoliniano, ma bisogna che gli artisti la leggano per comprendere che l'arte dev'essere, non per le cose materiali rappresentate, ma per l'essenza e lo stile interiore, « arte del tempo ». Ed ecco le parole vive di Margherita Sarfatti, parole che dovrebbero far sparire dalle esposizioni i fez dei balilla, le camicie nere ed i gagliardetti dipinti per opportunismo fiacco e senza fede, come pure le statue grosse e piccole, che, sorte da un'avidità arrivistica oppure dalla necessità di voler apparire, in ritardo, seguace del Fascismo, offendono, non soltanto l'Arte italiana, ma la sana e dominatrice bellezza del Regime. Dice la Sarfatti: « Fermarsi all'este« riorità meccanica del soggetto e « dimostrarsi irrimediabilmente su« perficiale e materialista; irrime« diabilmente negato alla comprен« sione dei problemi dell'arte. Co« sì, ancor oggi, si può descrivere « o anche cantare un'adunata fa« scista; si può scolpire e disegna« re tanto di fascio littorio, e ciò « malgrado non uscire dal più piat« to, logoro stile umbertino ». Verità essenziali queste, che gli artisti fascisti, cioè quelli che abbandonarono, per un momento, attratti dal genio del Duce e dalla bellezza rinnovante della Rivoluzione, i pennelli e la creta, oggi vedono offesa questa grandezza dai mestieranti che servirebbero Erode o Pilato con lo stesso falso entusiasmo.

O. BELSITO-PRINI

ed inquadrando, con serena disamina, i valori politici, letterarii ed artistici che crearono quell'atmosfera specale della Milano scapigliata della fine dell'800.

Margherita Sarfatti, con una bellezza di stile tutta sua, ci conduce nella Milano del 1846-1899 che tende, attraverso l'industria e l'arte, a sprovincializzarsi per entrare nella vita unitaria della Nazione; vita che, oggi, per la ferma politica interna del Duce, è veramente una di fatto e di volontà.

In una rapida ricostruzione di ambiente, che sembra scritta da un pittore, oltre che da una artista della parola, noi vediamo passare gli « scapigliati » alcuni dei quali muoiono giovani, vittime della vita disordinata e quindi squattrinata, come il poeta Emilio Praga, il pittore Cremona, il musicista Catalani e molti altri.

Poi tra un'acuta osservazione d'arte e un giudizio profondamente storico-sociale, ecco affiorare la madre che ricorda come i suoi bimbi avevan messo nome Salta-e-corri, ad un vecchio professore che dipingeva secondo la tecnica dell'impressionismo che voleva «accogliere in sè dal reale, un'impressione atmosferica e di colore, poi subito correre a renderne sulla tela l'immediata sensazione ». Ed aggiunge da vera poetessa: « Parevano uccellini che, sbocconcellato in fretta una pezzetto di vero, fruilassero a volo a riporlo nel nido ». Come si fa a non leggere e rileggere un libro d'arte così deliziosamente scritto e così scrupolosamente studiato nei fatti, resi vivi in un prisma lucente e vivido, ricreato da una mente chiara e da una mano maestra? Particolari inediti della vita non solo del Ranzoni, che l'Autrice ha tratto da parenti, amici, e carte di proprietà del grande artista e che oggi la Sarfatti ha saputo trovare, riordinare e sopratutto scegliere con rara intelligenza, affinchè la figura, le opere e la vita intera del Ranzoni balzasse viva nella sua completa forza di artista originale e precursore.

La scrittrice non può far a meno di meditare sulla celebrità ed il destino di molti uomini, i quali, pur dotati di grandi qualità d'intelletto, non seppero, pazientemente, sviluppare il loro ingegno con disciplina, metodo e calma olimpica, tanto necessaria per superare se stessi e vincere nel mondo, perchè, abituati, in giovinezza, ad abbandoni frenetici ed impulsivi del loro temperamento, continuarono così nell'età matura, distruggendo ciò che di buono sembrava avessero compiuto prima. Così l'A. ci narra di alcuni uomini dotati di eccellenti qualità geniali, quali il Bignami ed altri dei quali non rimane traccia perchè non seppero, oltre i quarant'anni, uscire dal turbine giovanile e lavorare con energia, volontà, con disciplina, ma sopratutto con pazienza.

Dalla vita di Daniele Ranzoni scaturisce la storia della società milanese e piemontese di quel tempo, le dottrine e gl'indirizzi letterarii e artistici, le loro origini e il movimento dell'arte ottocentesca.

Nell'esaminare la forza creativa ed i diversi periodi produttivi del Ranzoni, la sottile critica dell'arte, ci parla delle influenze che i climi storici e politici, esercitano specialmente su gli artisti e le loro opere, e dice, con profonda conoscenza, che oltre a queste influenze che possono creare facilonerie superficiali, esistono « quelle occulte, indirette, che si esplicano a distanza di tempo » poichè: « il tempo distrugge ciò che fu edificato senza di lui ».

L'Autrice accenna alla mutata sensibilità degli uomini dopo l'invenzione del vapore e spiega come tale invenzione, e quindi le susseguenti, possano aver modificato perfino il modo di rappresentare la natura, e gli atti della vita che il pittore sceglie a motivo dei suoi

37

LEGGASI A TERGO

N. .....

LEGGASI A TERGO

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

PROVINCIA DI COMO

2 - GIU. 1935

questo momento, tanto delicato per la comprensione della Russia, tutti debbono leggere.

LUCIANO FOLGORE: Novellieri allo specchio.

(*Parole di D'Annunzio, Pirandello, Deledda, Marinetti, Panzini, Zuccoli, Gotta, Rosso di S. Secondo, Sarfatti, Moretti, Vivanti, Milanesi, Brocchi, F. M. Martini, Beltramelli, Ada Negri, Bontempelli, Da Verona*). - (Ed. Ceschina), L. 8.

«Novellieri allo specchio» sono la più spassosa parodia dei nostri migliori novellieri contemporanei, e nel loro insieme tracciano un quadro caricaturale, completo, della novellistica italiana di questo secolo. Sono pa-

[illegible] che si leggono di un fiato.

Questo libro è quasi la continuazione di «Poeti controluce» e «Poeti allo specchio».

MARIO PUCCINI: Il soldato Cola

(2.a Edizione - Ed. Ceschina) - L. 12.

«Il soldato Cola» è fra i nostri migliori libri di guerra e ciò spiega la [illegible] fortuna. E' un romanzo,

38

LEGGASI A TERGO

N.

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

L'Accademia ... Nazionale
... Roma

2 - GIU. 1936

Papiri greci e latini. Vol. XI, n. 1182-1222. Pubblicazione della Società italiana per la ricerca dei papiri greci e latini in Egitto Firenze, presso Libreria Internaz. Treves, in-8 L. 200,00

SARFATTI M. G. - Daniele Ranzoni. Roma, R. Accademia d'Italia, in-8. p. 184, ill., tav. L. 50,00

39

2/2

LEGGASI A TERGO

N. .....

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 Telegr.: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

REGIME FASCISTA - CREMONA
2 - GIU. 1935

Accademia d'Italia, ...

MARGHERITA SARFATTI: *Daniele Ranzoni* (Edit. Reale Accademia d'Italia, Roma).

F. T. MARINETTI: *L'aeropoema del Golfo della Spezia* - Collez. « Lo Scrigno » - (Edit. Mondadori, Milano).

CESARE GIARDINI: *Lo strano caso del Cavaliere d'Eon* - 1728-1810 - (Edit. Mondadori, Milano).

ARTURO MARPICATI: *Il Partito Fascista* ... Mondadori, Milano).

Corrispondenti in tutte le principali
Città del Mondo

GAZZETTA del POPOLO - Torino

5 - GIU. 1935

PROSATORI ALLO SPECCHIO

Diciotto novellieri parodiati da Folgore

Luciano Folgore, direbbe un classicheggiante, è per sua natura acconcio a parodiare e a far ridere. Sulla pelle degli altri. Vedetelo al paragone prima dei nostri poeti più in vista, con le due serie di « Poeti allo specchio » giustamente famose; e adesso con un gruppo di diciotto Novellieri allo specchio *(ed. Ceschina, Milano. L. 8) che vanno da Gabriele d'Annunzio a Bontempelli e a Guido da Verona. Nel parodista, si sa, c'è sempre un critico in potenza; nel caso di Folgore il critico s'impegna sino a un certo punto, non pretende cioè di esaurire nel giro di poche pagine il profilo morale e stilistico dell'autore preso di mira, ma di accentuarne piuttosto quelle caratteristiche che più si prestano al gioco caricaturale e al rovesciamento. E la possibile accusa di mancanza di rispetto a qualche modello illustre è senz'altro parata solo che si ricordi il detto inglese: « Imitation is the best flattery », come riconoscere nell'atto stesso della parodia un intenzionale omaggio, un riconoscimento dell'importanza dello scrittore prescelto. Son tutti scrittori codesti parodiati dal Folgore che, per parodiare a nostra volta una notissima sentenza di Alfredo de Musset, bevono nel proprio bicchiere: hanno cioè una propria personalità ben definita. Folgore le gira un poco attorno, la vellica, la tenta con la punta della sua arguzia, ma non la deforma. Resta sempre al di qua della linea che divide la caricatura acre e spietata dal divertimento elegante e dal « pastiche » di buon gusto. Il suo riso è senza sottintesi e malizie; ma non per questo le sue radiografie letterarie riescono meno probanti: il cuore e il cervello dello scrittore radiografato vi si riconoscono subito ad occhio nudo.*

San Pantaleone 1935

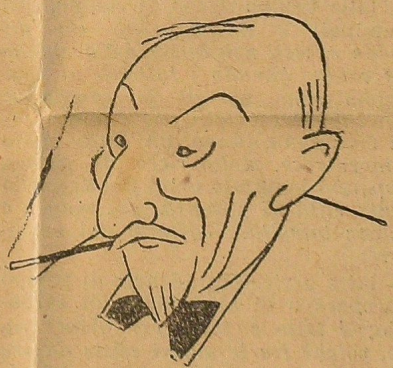
La prima parodia è dedicata al D'Annunzio delle novelle. Siamo nel clima acceso di « San Pantaleone » e dei racconti pescaresi. L'eroe è un Salvatico Zolfino che dorme tra i canneti e sogna sirene nude, dal ventre di berillo, dalle ascelle di smeraldo, dalle reni semilunari e dai baci che sanno d'aromi e di spezie. Una sirena l'ha stregato, e il povero Zolfino ora ha l'aria assente dell'ebete e non guarirà più. « Girava il contado con il suo corpo erculeo dondolante. Passava dalla gioia alla tristezza, dal riso alla zuppa di verdura, dalla frenesia all'abbattimento con estrema facilità. Ma i suoi occhi allucinati, noncuranti dei panorami femminei, guatavano in giro cercando sempre. Il disgraziato cercava quel venerdì che gli mancava nel novero dei suoi giorni e quando nel tramonto estuoso la sirena dell'opificio fischiava, Zolfino bocconi sulla sabbia del litorale si ubbriacava di acqua salmastra e stritolava fra i denti i gusci vuoti delle telline che pareva ridessero di lui, senza pietà ».

Anche Pirandello è un blocco sul quale la parodia incide abbastanza facilmente. Il substrato filosofico della sua narrazione e l'ansito della sua prosa offrono al parodista alcuni ottimi appigli. La parodia pirandelliana s'intitola « Fuori di me » e ripiega forse un po' troppo scopertamente sul motivo del problema centrale: « Noi tutti abbiamo il seguente problema centrale da risolvere: Luigino ha due mele, ne mangia una, che cosa resta? Una mela?! Niente affatto. Due mele restano, perchè un frutto sta dentro e l'altro sta fuori. Ma non essendo uguali, sebbene equidistanti tra loro, codeste due mele non posso-

vous prenez un équinoxe —, osservai io con quell'impeccabile francese che nei momenti culminanti della mia vita romanzesca fiorisce spontaneo sulla mia anima di wagon-lit. — Vi prego di crederlo — gridò lei. — Sono partita da Verona e guido da quel paese da oltre quattro mesi! » (ma qui il divertimento di Folgore appoggia un po' troppo sul mero gioco di parole). Anche nella parodia di Salvator Gotta, Ritorno alla terra, *c'è una donna misteriosa, che arriva da lontano in un onesto borgo provinciale. Il figlio del farmacista l'ama subito in segreto, « ma sulla fronte a baule gli si leggevano le oneste intenzioni di sposarla per renderla madre di numerosi bambini ». Invece la creatura nomade muore un giorno in mezzo ai campi. « E' ritornata finalmente alla terra da cui venne. Lo desiderava tanto! Quest'aria, le nostre robuste abitudini, il mio amore compatto e il mio cervello morenico le hanno data una salute migliore della nostra e più duratura: la salute eterna ».*

Le classi anziane

Le altre radiografie di Folgore mietono tra vivi e morti, e vi passano Luciano Zuccoli, Fausto Maria Martini e Antonio Beltramelli; Virgilio Brocchi e Marino Moretti, Rosso di San Secondo e Guido Milanesi; e poi un gruppetto di



Pirandello

donne: Grazia Deledda, Ada Negri, Annie Vivanti, Margherita Sarfatti. Lo stato maggiore della nostra letteratura narrativa con particolare riguardo per le classi anziane (sia detto col maggior rispetto di tutti e... di tutte).

In quest'ultimo gruppo di « narrato-



frutto sta dentro e l'altro sta fuori. Ma non essendo uguali, sebbene equidistanti tra loro, codeste due mele non possono addizionarsi e dall'equivoco aritmetico, che è in fondo una verità, nasce l'idea fissa del mio teatro mobile che dovrebbe diventare stabile. Chiarissimo, non è vero, signori miei? ».

« *Come la signora fu gentilmente servita* » racconta Alfredo Panzini con stilizzata serietà professorale che ondeggia tra la bonomia e la leziosaggine e con intenzioni moralistiche dichiarate, sì che qui la parodia combacia perfettamente, in più d'un momento, col modello vero. « *Ai miei tempi si andava a piedi. Pedibus calcantibus. Non esisteva il gran carro che va su due rotaie spinto dalla forza invisibile e misteriosa che porta l'uomo verso l'infelicità. Oggi ci lasciamo trascinare alle nostre faccende, ai nostri negozi da quel congegno sferracchiante e scampanellante. Ma a prezzo di che cosa? di mezza lira? Sarebbe il meno. A costo di mille proibizioni. E' vietato sputare. Non parlate al conducente. Non gettate i biglietti nella vettura. E' proibito scendere nell'interbinario. Dove se ne va il libero arbitrio che è facoltà di disporre ovunque e sempre del proprio tabacco, della propria saliva, della propria lingua, ecc. ecc.?* ».

Dichiarazione di Marinetti a una mulatta nella parodia La zuffa tropicale: « *Narunda, tu sei la noce di cocco in balia del Simun. Non senti il soffio della mia anima sabbiosa e ciclonica? Arrenditi. Alza lo zendado bianco e vieni con me nella città di tutte le soddisfazioni. La notte è spaventosamente calda. Le stelle friggono nel cielo e la luna di sapone trasparente sparisce a poco a poco nella gola negra e vorace del buio* ».

Donne da romanzo

Bontempelli parla d'una donna che non vidi mai, *nata in una camera oscura ai margini d'un paesotto tedesco, in un tempo in cui, egli dice,* « *avevo lasciato il mio cervello in deposito al British Museum esigendo la contromarca che perdetti in seguito ad alcuni bizzarri incidenti che vi racconterei volentieri se non mi fossero realmente accaduti. Del resto, fu appunto la perdita di quell'unico documento del mio ingegno che mi decise a darmi tutto alla letteratura fantastica* ». *E Guido da Verona, nella* Storia di colei che non fu mia, *raggiunge la sua bella incognita ai limiti della pampa.* « *Le nostre automobili chi sa per quale destino rimasero in panna sotto la Via Lattea. Mi avvicinai presentandomi: — Guido da Verona. — Ella mi guardò fisso un istante con quei suoi occhi di tabacco fresco e rispose con un soffio: — Anch'io. — Madame,*



Panzini
(Disegni di Onorato)

ri » *confluiscono chiari adepti della poesia come Ada Negri e romanzieri di professione come Brocchi e la Deledda. Naturalmente le caratteristiche precipue d'ognuno vi sono rispettate col marchio d'origine. Zuccoli, per esempio, ritorna vivo nella parodia come lo ricordiamo tutti, elegante, mondano, monocolo all'occhio, conversatore scelto e raccontatore di casi amorosi e di avventure principio di secolo con sottigliezze psicologiche spesso assai fini, e ad ogni modo una esemplare onestà letteraria volta alla conquista d'un proporzionato posto al sole. Poi si veda il crepuscolare Martini, con la sua sottile malinconia che diresti presaga e con quel suo tono aereo sotto il quale si nasconde tanta delicata simpatia umana. Ed ecco Beltramelli mitico, eroico, muscoli e cuore vigili, occhio aperto sulla vita e tradito così presto dal destino. Questi morti non si dimenticano; e qui, pure attraverso la radiografia di Folgore, essi ritornano col loro volto che abbiamo conosciuto ed amato. Si sarebbero ritrovati in queste pagine e ne avrebbero volentieri sorriso...*

Lorenzo Gigli.

Servizio a domicilio

Ezio Caso, Milano — Troverà presso ogni buon libraio grammatiche latine e greche di autori italiani (per esempio, quelle vecchie ma ottime dello Zenoni). Il poeta Gian Pietro Lucini, lombardo, appartenne al gruppo futurista di « Poesia », e appunto nelle edizioni di « Poesia » uscirono *Revolverate* e il suo saggio sul *Verso Libero*. Scrisse anche volumi letterari e polemici e morì, se non erriamo, a Varese, pochi anni prima della guerra.

S. M. Giesse, Ferrara — Un ottimo dizionario della lingua italiana è quello dello Zingarelli, che costa una trentina di lire. Anche quello da lei citato è buono. Per l'*Almanacco Letterario* si rivolga all'editore Bompiani, via San Paolo 10, Milano.

Mario Ceccarelli, Massa — Della « Divina Commedia » Angelo De Gubernatis pubblicò una versione in prosa, dal 1887 al 1891, coi tipi di Luigi Niccolai, Firenze. La Casa Sonzogno, nella collana « Biblioteca del Popolo », pubblicò una larga esposizione in prosa della « Divina Commedia », in tre volumetti, della « Gerusalemme liberata » in due volumetti, e, crediamo, anche dell'« Orlando Furioso ». Di Strindberg sono tradotte in italiano parecchie opere, per esempio i drammi *Padre* (ed. Treves 1898), *Creditori* (ed. Treves 1900), *Mastro Olof* (ed. Treves 1912), *Verso Damasco* (ed. Alpes 1927), *Svanedit* (ed. Alpes 1927); e *La storia d'un'anima*, prima parte dell'autobiografia (ed. Sansoni, Firenze 1923).



Massimo Gorki all'ultimo Congresso degli scrittori russi a Mosca.

memoria. Izito. Stasera, domani forse, nel

FERMATE FACOLTATIVE

orologio

qui, tra il profumo
domenicali lasagne,
di ferro e coperti
trecciano lieti corni
li di lotte fratricide.
sa torre che un Do-
si pianta una pic-
un possesso, e che
respiro che quello
ui traboccano le fi-
ono aperte per dar-
esta torre si spiava
guerriera balza an-
roccia. Nei sot-
dell'abbazia, en-
ua e umida, ripo-
a. Doria, Fregoso,
Spinola... Che no-
Guai a nominar-
che queste tombe
e che qualcuno
ti si ridestasse e
icerone. « Vedi, —
oria, il vincitore
qui davanti, su
sempiterne, sfi-
galee genovesi e
o in Toscana Ar-
e, il suo seguito
molti fuorusci-
Ettoviti che eb-
comune la sen-
ste onde s'insan-
te fratricide fra
enezia. Qui ven-
ggredire le galee
ifugiò Corradino
arò impaurito da
iccardo Cuor di

ne scheletrico non
po allegro se an-
go. Preferisco che
ello, sormontato,
e, da piccoli ar-
di fasce di mar-
colori che in Ge-
vilegio di cui go-
Comune e i pa-
nversare io con
pigrafi ce li pre-
oro biglietti da
dunque. Il pri-
naggiore dei Do-
ta, scrittore di
donne e di ca-
iene Guglielmo,
la Meloria, sua
i. Troppo gente
pazio? Oh! Sia-
troppa impor-
è ben sì poca
ago può conte-
una famiglia a
ci castella. Ec-
Nicolò Doria,
d'Angiò, valo-
mbattente pur
e prese sedici
ardanelli. L'i-
Doria è un
lo! Perchè in-
uso in picciol
o risplendesti
di facile lo-
chiuso quel
nto ammoni-

tà di spiriti

che comandò
ederico II, e
condottieri
ligure. Meglio
potenza e a
a tanta glo-

ARTISTI ITALIANI DELL'OTTOCENTO

Daniele Ranzoni

Quasi ignorato dal pubblico e perfino dai critici del suo tempo, Daniele Ranzoni è oggi « il più grande pittore dell'Ottocento italiano ». Queste parole si leggono nel novissimo libro di Margherita G. Sarfatti sul raffinato e sognante artista lombardo; e una così recisa affermazione può lasciarci dubitosi, — come l'altra tesi polemica sostenuta nelle stesse pagine circa la superiorità del Ranzoni rispetto a Tranquillo Cremona, vero innovatore il primo e il secondo assimilatore geniale, — ma mostra in ogni modo quanta strada abbia fatto il buon « Ranzonella » dagli anni in cui Camillo Boito, avventando contro il Cremona tutti i suoi strali, di lui nemmeno s'accorgeva e non sospettava d'aver sbagliato bersaglio. Della sua crescente fama postuma, Margherita Sarfatti è tra gli artefici fervidi e convinti. Ed ella, che aveva già in alcuni scritti sparsi proclamato l'alto valore del Ranzoni, ella che ne aveva ricercato con passione le opere nascoste e nel 1928 era stata l'ispiratrice della Mostra ranzoniana di Venezia, gli dedica ora questo libro (*Daniele Ranzoni*. Roma, Reale Accademia d'Italia; con 60 illustrazioni e 6 tavole fuori testo; lire 50): il libro più completo che noi s'abbia finora sulla sua arte e sulla sua vita.

Un'ampia parte v'ha, infatti, il racconto della vita. Gli anni di Brera, interrotti dal biennio trascorso alla scuola del Fontanesi, dond'egli riportò il suo modo di dipingere con colori schietti, non impastati sulla tavolozza; l'amicizia nata nelle aule braidensi fra lui, Cremona e Grandi, « i tre nani giganti »; e il suo ritorno sul lago e gli amorosi e continui studi dal vero, sono capitoli noti della sua biografia. Ma alcuni episodi, e soprattutto certe opere dell'artista esordiente prendono qui un nuovo rilievo: per esempio, quell'insegna di locanda con l'immagine di San Pietro, dipinta forse per saldare il conto di qualche cena, sembra alla scrittrice degna di un antico maestro; e il lunettone della Cappella di San Giovanni ad Intra, con *La predica del Battista*, la lascia addirittura sbalordita, tanta forza, grandezza e originalità vi ritrova, e tanto in essa il giovane pittore, superando l'impressionismo, si ricongiungerebbe modernamente coi classici della pittura italiana.

Una grande importanza è annessa, in queste pagine, all'amicizia della principessa Troubetzkoy per il Ranzoni. L'intervento della colta e squisita dama nella vita giovanile del pittore ebbe un'influenza decisiva sulla formazione del suo gusto e della sua naturale sensibilità aristocratica, raffinata dalla dimestichezza con la nobile amica. Cantatrice, musicista, artista, la principessa incarnava per lui, fisicamente e spiritualmente, un ideal tipo femminile, tanto che più tardi, mentre dipingeva altre donne, l'imagine della bella signora gli fu presente come un modello di perfezione. Ed è anche da rilevare, con la scrittrice, che il Ranzoni, campagnuolo e figlio d'artigiani, rimase fedele alle rive del suo lago. Intra era il suo rifugio: in quel raccoglimento egli elaborava e vagliava le idee discusse fra gli amici ne' convegni milanesi. Se di quando in quando ci visse in mezzo, non si lasciò prendere addentro dalla dissipata «scapigliatura», morbosa degenerazione del romanticismo (si legga in proposito il bel capitolo che la signora Sarfatti dedica a questa Bohême in ritardo), più negativa che feconda, ricca d'ingegni bizzarri ma scarsa di opere durevoli, e di uno spirito chiassoso e burlesco che s'accordava poco con la indole seria e taciturna dell'artista intrese.

Nel 1877, Ranzoni partì per Londra, incoraggiato da Lord Paget, ambasciatore inglese a Roma, il quale le

nto ammoni-

tà di spiriti

che comandò
'ederico II, e
i condottieri
ligure. Meglio
potenza e a
, a tanta glo-
zza, registrate
rio. Sul mare
ancora questi
grandezza ita-
può non pen-
) di ossa sud-
senza un sen-
anta potenza
di questi mor-
a noi, in al-
nomi. Di tal
gno anche su
nile casa qui.
rda, con giu-
le sorelle Ma-
io che si get-
soccorrere i
una « pirofre-
oldati in Cri-
) durante il
ramma, dopo
ancor dimen-
ai ridotta ad
ercò disperа-
ura per sbar-
iella parte di
u uno degli
piccolo por-
la nave mo-
caldaie scop-
menso fragо-
he stava al-
bino, accorse
lla con una
per portar
nolti ne sal-
avversa: la
povolta e la
ima del pro-

ovunque, an-
gio fuori da
agione dun-
a simbolo
ssù, alimen-
mane navi-
C'è al di
o che con-

e il richia-
ësto, ormai
raccio irri-
dio di Ge-
nto dei ge-
i, s'annun-
ësto. E ciò

Cenzato

---

uti

o in Italia:
ol. 1°: note
riassuntive:
Ed. a cura
conomia a-

ISTICA: *VII popolazio-*
IV: *Rela-*
na: *Testo.*
lire 20.
liano 1935-
erale delle
A.P.I., Mi-
lire 125.
A: *Catasto*
mento del-
isa. Fasci-
ato, Roma,

IZIA: *Stati-*
mmerciale
dello Sta-

Storie di
aporad, Fi-

oresca e le
spetti, Vel-

capitolo che la signora Sarfatti dedica a questa Bohême in ritardo), più negativa che feconda, ricca d'ingegni bizzarri ma scarsa di opere durevoli, e di uno spirito chiassoso e burlesco che s'accordava poco con la indole seria e taciturna dell'artista intrese.

Nel 1877, Ranzoni partì per Londra, incoraggiato da Lord Paget, ambasciatore inglese a Roma, il quale lo introdusse nel patriziato, dov'egli trovò accoglienze cordiali e commissioni remunerative. La sua vita in Inghilterra, i generosi aiuti ch'egli dava di lassù alla famiglia, l'idillio con l'Ignota londinese, le nostalgie d'italiano esiliato fra le brume nordiche (« Londra, che orrenda città! Case nere, vie fangose, e quando si vede il sole, come l'è sbiadito!...»), l'avvilimento in cui cadde per i quadri rifiutati alla Mostra della Royal Academy, e il frettoloso ritorno e il primo segno di squilibrio mentale nelle parole rivolte all'impiegato della stazione (« Mi dia un biglietto per il Caffè Biffi »); questi ad altri episodi prendono un vivo colore e si arricchiscono d'interessanti particolari nella nuova biografia. Ma soprattutto nel raccontarci gli ultimi anni del povero Ranzoni, il suo amore per Flora Biraghi, la giovinetta ch'egli amò con tanta purezza, e i progressi della nera follìa che gli oscurò l'ingegno e gli abbreviò la vita, la scrittrice ci dà pagine di sottile analisi introspettiva e di commovente drammaticità.

E come è vivo, nel suo libro, il ritratto dell'uomo, così è acuta l'indagine critica sull' opera del pittore. Ranzoni limitò quasi esclusivamente al ritratto il campo della sua arte, e nei ritratti, quasi sempre di fanciulle o di dame, egli poetizzò la donna del suo tempo, astraendo dalle minuzie oggettive e avvolgendola in una atmosfera d'intensa spiritualità. Forse non dipinse mai una figura intiera, ancor meno gruppi di figure, e nella testa e nel viso raccolse tutta la vita dell'immagine. Ma rimane un punto da risolvere, se l'affresco della Cappella di San Giovanni ha veramente il valore che qui gli si attribuisce: perchè l'autore de « La predica del Battista » non andò avanti su quella strada. Fu sfiducia in se stesso, o desiderio d'una perfezione che gl'imponeva di limitarsi per accostarvisi, bisogno d'una modernità che egli sentiva forse di non poter raggiungere se non restringendo l'ambito della sua ricerca? Ma in quell'ambito, certo, toccò una rara profondità d'espressione, e pur con la sua pittura così aerea, soffice e vaporosa (si ricordino le parole: « *bisogna pitturà col fiaa* »), egli resta, secondo la signora Sarfatti, il più robusto plastico di tutto l'Ottocento.

Nuovi contributi portano queste pagine anche allo studio dei rapporti e delle affinità tra il Ranzoni e il Cremona. Si è detto in che consista la disputa e come qui sia conclusa, assegnando la parte d'iniziatore e di creatore originale al pittore di Intra e non all'autore dell'*Edera*, il quale con la sua attività battagliera, col suo ingegno pronto e versatile e con qualche abile concessione al gusto dei più, avrebbe per così dire volgarizzata ed imposta la riforma ranzoniana e si sarebbe attribuita in questo modo la nomea di caposcuola. Noi crediamo che in ciò vi sia qualche esagerazione e che per sfatare una leggenda si finisca a crearne un'altra. Spiriti fraterni, accomunati da una meravigliosa concordanza di sentire, i due pittori avranno influito l'uno sull'altro; ma nè con le date, — le quali non provano molto, — nè col famoso « Tu mi hai aperto gli occhi », è spiegabile che un artista, anche geniale, arrivi imitando all'altezza di Tranquillo Cremona. Del resto, non si scrivono pagine così vive e nutrite come quelle di cui abbonda il libro della signora Sarfatti senza un'ardente passione per il proprio soggetto; e la figura e l'opera dell'artista lombardo ne escono, infatti, così illuminate, che ad esse bisognerà d' ora innanzi ricorrere quando si parli di Daniele Ranzoni.

V. b.

LEGGASI A TERGO

N. _____

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

Corriere Padano - Ferrara

7 - AGO. 1935

Il più grande pittore dell' '800

Margherita Sarfatti ha scritto un bel libro sul pittore lombardo Daniele Ranzoni, il più grande pittore dell'800. Il libro è uscito nella collezione della Reale Accademia d'Italia « Artisti italiani dell'Ottocento ».

Nessuno era più adatto a scrivere una biografia del grande e sventurato pittore d'Intra: la signora Sarfatti oltre ad essere una forbita scrittrice d'arte, è fra i pochi conoscitori a fondo dell'arte e della vita di Daniele Ranzoni. Essa possiede tra l'altro nella sua collezione privata molti pezzi importanti del pittore lombardo ed è da anni una attenta appassionata ricercatrice delle opere ranzoniane.

Capita quasi sempre ai grandi artisti che la loro fortuna e la loro grandezza vengono misurate dalla loro morte. Durante la loro vita sono sofferenze, sfruttamenti, indifferenza: i contemporanei sono miopi.

Ranzoni è stato sfortunato anche dopo morto, perchè per molto tempo non è stato valutato oppure è stato giudicato uno scolaro o un pedissequo del suo amico Tranquillo Cremona. Ranzoni supera T. Cremona per qualità pittoriche, per vigore di fantasia, per assenza assoluta di rettorica. Per quanto Ranzoni appartenga alla *Scapigliatura milanese*, e venga catalogato dai soliti schematizzatori fra i romantici e gl'impressionisti, supera scuole e tendenze e si alza da solo col suo stile e la sua anima popolare come sanno fare i grandi. L'artista vero supera sempre la scuola e annuncia nuove forme, nuovi tempi. Ranzoni nato a Intra da padre calzolaio nel 1846 è morto giovane dopo 43 anni. Egli visse in un'epoca di rivolgimenti e d'intenso fervore patriottico e poi di vile accasciamento nel periodo post-unitario: grande ammiratore di Garibaldi vide nell'eroe dei due mondi la figura più spendida della passione epica degli italiani. Una magnifica atmosfera di leggiadra malinconia aleggia nelle sue tele, nelle quali è riprodotto stupendamente il suo tempo. La vita non gli serbò gioie: pochi amici e un amore sfortunato. Fu il pittore di casa Troubetzkoy. La bella principessa fu per lui la fata benefica che gli aprì la magnifica villa in riva al Verbano e lo fece conoscere negli ambienti aristocratici e gli procurò lavoro a Londra. Dalla città imperiale ritornò in Patria dopo un anno disilluso e malato di nevrastenia: « ti assicuro — scrivera da

dei due mondi la figura più spendida della passione epica degli italiani. Una magnifica atmosfera di leggiadra malinconia aleggia nelle sue tele, nelle quali è riprodotto stupendamente il suo tempo. La vita non gli serbò gioie: pochi amici e un amore sfortunato. Fu il pittore di casa Troubetzkoy. La bella principessa fu per lui la fata benefica che gli aprì la magnifica villa in riva al Verbano e lo fece conoscere negli ambienti aristocratici e gli procurò lavoro a Londra. Dalla città imperiale ritornò in Patria dopo un anno disilluso e malato di nevrastenia: « ti assicuro — scrivera da Londra ad un amico — che l'Inghilterra non è il più bel paese del mondo: io dovessi restarci sempre, morrei di malinconia ». Lavorò quasi sempre a Intra: veniva a Milano a trovare gli amici della comitiva scapigliata che aveva scelto il suo quartier generale al Caffè Biffi dove pontificava quel burlone di Tranquillo Cremona, che gli era amico fedele e affezionato fin dall'infanzia. Fu amico e frequentò la casa sopra Como di Carlo Pisani Dossi, l'autore di *Desinenza in A*, letterato e diplomatico di grande pregio e già Capo di Gabinetto di Francesco Crispi. Ma poi — preso dalla malinconia — ritornava in fretta al silenzio della campagna, alla sua limpida e placida città natale cullata dalle acque azzurrine del bel lago.

L'incontro sulle rive del lago Maggiore con una signorina milanese, Flora Biraghi, che lo amò di dolce affetto, creò in Ranzoni un fantasma d'amore fatale. Il fidanzamento fu spezzato per volere di uno zio tutore che avversò le nozze della nipote col pittore squattrinato: Ranzoni ne morì di dolore. Animo gentile e sensibilissimo, già malato di nevrastenia, come un visionario andava tutti i giorni, in tutte le stagioni, all'imbarcadero all'arrivo del piroscafo ad attendere Flora, la « fidanzata del sogno » che più non tornava. Dopo poco morì demente, col sigaro in bocca tra una tazza di caffè e l'altra, il suo veleno preferito.

Ranzoni era innamorato della bellezza femminile, della quale rimane il più grande pittore. Salvo poche eccezioni non fece che ritratti e ritratti di donne. Le sue figurazioni brillano di luce spirituale, una dolcezza infinita spira dai volti incisivi delle belle signore lombarde che egli dipinge con una tecnica da gran signore. Guardate il ritratto della *Signora Pisani* (1880) osservate quello della *Signora Luvoni* (1880): sono due capolavori nei quali la donna diviene eterna, è la canzone della grazia, della soavità, vi è il senso misterioso e profondo della femminilità. Dai ritratti di Ranzoni si capisce Beatrice, si comprende Matelda. Ecco perchè l'artista diceva nel suo gergo milanese bisogna *pitturà col fiaa*: bisogna dipingere con l'anima. La pittura è poesia, idea, spirito. L'arte non è altro. Le teorie, le scuole, le tendenze, sono trappole, alle quali rimangono irretiti i deboli, i falsi artisti, i grandi, i veri artisti si librano a volo come Ranzoni e ci portano fuori, lontano dal mondo e dalla natura a ragionar con le stelle.

PIO GARDENGHI

DANIELE RANZONI

Se tutti i libri d'arte fossero scritti come questo che Margherita G. Sarfatti ha redatto su «Daniele Ranzoni» e la R. Accademia d'Italia ha edito con signorile veste, l'arte italiana tutta godrebbe di quella popolarità, che veramente si merita. La monografia, pur essendo uno di quei saggi critici, che solo uno spirito, indagatore ed aperto, unito ad una mente, addestrata al buon gusto e basata su di una forte cultura, può creare con certa facilità, non ha le pesantezze d'uso e le insufficienze solite, è invece un entusiastico ed equilibrato volume, dove la figura di uno dei più animosi pittori dell'ottocento rivive i suoi momenti di ansie, di gioia ed i dolorosi patimenti.

Margherita G. Sarfatti ha ricostruito la personalità umana ed artistica del Ranzoni. La prima risulta da un susseguirsi di pagine sentite, che pur essendo documentate, hanno il tono seducente di un romanzo, tanto che, in queste pagine si ritrova la nota narratrice efficace e sorprendente: mentre la originalità pittrice del maestro lombardo risulta invece da numerosi capitoli ad essa dedicati, dove il senso critico e l'erudizione profonda lasciano un solco penetrante nella mente del lettore.

La Sarfatti, redigendo questo magnifico volume, non ha poi dimenticato di far rivivere l'ambiente e l'atmosfera sociale, in cui operò il Ranzoni. Riappare quindi la Milano dell'ottocento piccola e ben lontana, anche per idee, dalla grandiosa meccanica attualità. Passa davanti agli occhi del lettore la scapigliatura ambrosiana, coi suoi artisti, letterati e musici, poveri in canna di quattrini, ma ma ben ricchi di solidi ed ammirabili ideali. E riecheggia nel volume, con accorate note ed entusiastici canti, il Risorgimento italico, a cui dovevano partecipare, pieni di fede e di coraggio, non pochi degli amici del Ranzoni.

Nulla quindi manca all'ordinata monografia per mettere in evidenza le serie doti del grande pittore lombardo. Anche la documentazione illustrativa è stata curata, con una amorosa comprensione, tanto da dare agli amatori una ricostruzione esatta della vita pittorica di Daniele Ranzoni, dai primi timidi accenni nella rigogliosa personalità fino all'espressione più sincera del suo geniale intuito artistico. Disegni gettati giù alla buona, abbozzi per ampi lavori, ritratti noti ed ignoti, quadri di genere e saggi di affresco, tutti ritrovano vita nelle linde tavole fototipiche ed anche a colori. E la fatica di questa ricostruzione grafica, non è solo consistita nel saper scegliere, ma sopratutto nel ricercare, specie presso collezioni private, cose completamente inedite, pur essendo di immenso e no-

Daniele Ranzoni, dai primi timidi accenni nella rigogliosa personalità fino all'espressione più sincera del suo geniale intuito artistico. Disegni gettati giù alla buona, abbozzi per ampi lavori, ritratti noti ed ignoti, quadri di genere e saggi di affresco, tutti ritrovano vita nelle linde tavole fototipiche ed anche a colori. E la fatica di questa ricostruzione grafica, non è solo consistita nel saper scegliere, ma sopratutto nel ricercare, specie presso collezioni private, cose completamente inedite, pur essendo di immenso e notevole valore, mettendo così in luce opere, ignote anche ai più scaltriti studiosi.

Non resta quindi che lodare la scrittrice per il suo impegnativo lavoro, che ripone nel suo giusto posto una delle più pure gemme dell'ottocento. Daniele Ranzoni merita veramente la monografia della Sarfatti. Misconosciuto durante la sua triste e tribolata esistenza lasciato nell'oblio per moltissimi anni dopo la morte, aveva trovato solo da poco, alcuni critici sereni e di valore, che od in brevi cenni od in piccoli volumetti, avevano tentato di crearsi quel piedistallo, a cui aveva diritto. Questi sintetici saggi non erano però riusciti a dare un'idea compiuta del valore di Daniele Ranzoni.

Reputatolo un romantico, lo si è voluto innestare a quella stucchevole genia di pittori da cartoline amorose, mentre invece fu un ritrattista potente, un paesaggista efficace, pur coi suoi abbondanti sentimentalismi, un pittore che seppe trattare l'affresco chiesastico, senza cadere nel copiaticcio o peggio negli sdilinquimenti, che voglionsi dire mistici, di certi artisti di allora e di sempre.

Il Ranzoni ebbe la sfortuna di essere sopratutto un pittore disgraziato. Nasce ad Intra (1843) in epoca non certo propizia. Nessuno lo comprende e dotato di un animo sensibilissimo, in alcuni momenti di tragica disperazione, pensa di abbandonare l'arte ed i pennelli. Giovanissimo è amareggiato da uno di quegli amori sfortunati, che nè gli uomini, nè il tempo sapranno cancellare dal suo cuore. Poi viene un terribile male, che gli mina le facoltà mentali, tanto che lo si deve rinchiudere in un manicomio. A soli quarantasei anni la morte lo coglie e lo libera da una melanconica serie di lunghi dolori.

La sua vita è quindi breve ed è falta anche più ristretta per le pause, non poche e qualche volta piuttosto lunghe di penosa inattività, malgrado ciò egli lasciò dietri di se un patrimonio larghissimo di operosità, testimoniante un'acutezza osservatrice ed un genio di indubitabili doti. Lavoratore instancabile, la sua attività si svolge quasi interamente, se ci toglie la permanenza a Londra di due anni, fra Intra e Milano, ed il paese natale e la grande metropoli, sono pur oggi le felici e fedeli custodi delle sue cose migliori.

Cesare G. Marchesini

458

LEGGASI A TERGO

N. 866

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

STAMPA - Torino

11 AGO. 1935

LE ARTI

Ranzoni di M. Sarfatti

La critica di Margherita Sarfatti si basa prima di tutto sull'intuizione; diciamo meglio: sull'istinto. Lettrice e osservatrice intelligentissima, viaggiatrice e visitatrice di paesi, di musei, di raccolte che ha avuto campo d'accostare infinite persone tutte in vario modo interessanti, in lei è viva quella dote essenzialmente femminile del pronto percepire e del prontissimo reagire alla « cosa vista ». Vaste letture, vastissime conoscenze l'aiutano a umanizzar sempre la sua indagine specializzata. Raro è che ella si fermi su un fatto, su un problema singolo fino a sviscerarlo a fondo per la pura gioia della verità. Inquadrar l'individuo nella sua cornice storica, nel cerchio dei suoi affetti, delle sue emozioni, delle sue azioni, le basta: anzi, è per lei ciò che più conta. Stabilire la certezza di una data o di un dato, è fatica che la trova di solito impaziente: alla scrittrice che con mano maestra delinea una figura ed una situazione e che acutamente, con sensibilità misurata e garbata, ricrea un dramma, un momento psicologico, ripugna talvolta la semplice ricerca di un testo, quell'ora di indugio che dissiperebbe, sì, il dubbio, ma forse raffredderebbe l'attimo felice dell'ispirazione. Così avviene che parlandoci di *Daniele Ranzoni* (Roma, 1935, primo volume degli « Artisti italiani dell'Ottocento » a cura della Reale Accademia d'Italia, L. 50) Margherita Sarfatti ripeta il vecchio errore di Vittore Grubicy e del Conconi (errore anche raccolto da Paolo de Gaufridy nel suo *Del governo dell'arte*): « Gran fortuna per lui, che a Torino conobbe forse di persona e certo nelle opere Antonio Fontanesi. Forse lo ebbe insegnante; certo ne sentì molto, e molto da vicino, l'influenza ravvivatrice e liberatrice ». Quattordici anni aveva il Ranzoni quando, nel 1857, giungeva a Torino per frequentar l'Albertina dopo Brera; e come soltanto dodici anni dopo al Fontanesi veniva affidata la cattedra di paesaggio nell'Accademia torinese, (e nemmeno si può argomentare di lezioni private perchè in quel tempo il maestro reggiano soggiornava a Ginevra), così non si può parlare di influenza ravvivatrice e liberatrice per due ragioni: primo, perchè le poche opere fontanesiane esposte allora a Torino erano notate soltanto dai più accorti; poi perchè quella « seconda maniera » del Fontanesi che può avere qualche vago spirituale contatto con lo stile ranzoniano, stava appena in quegli anni nascendo, dopo l'incontro col Ravier nel 1858. Minuzie, se si pongono accanto alla vivacità, al calore, all'affettuosa comprensione umana di queste belle e vibrate pagine. Ranzoni uomo ed artista, che Raffaello Giolli aveva lasciato biograficamente incompleto, rivive per opera di Margherita Sarfatti non soltanto come il « poeta di delicate evanescenti figure femminili », ma come un animo virile, robusto, come un vittorioso — questo creduto morbido sentimentale — che trova la definitiva intensità dell'espressione « attraverso l'arcana virtù della modellatura, nella stessa euritmia del colore e della linea ». Giustamente la Sarfatti rileva la grandiosità, la maturità, la completezza di visione di certi lavori della prima giovinezza, « inscritti dentro una geometria di linee così vaste e austere; in uno schema di verticali così delicato e schietto, di così inevitabile autorità, da far pensare, nientemeno, a Masaccio ». E considerato così, con originale

evanescenti figure femminili », ma come un animo virile, robusto, come un vittorioso — questo creduto morbido sentimentale — che trova la definitiva intensità dell'espressione « attraverso l'arcana virtù della modellatura, nella stessa euritmia del colore e della linea ». Giustamente la Sarfatti rileva la grandiosità, la maturità, la completezza di visione di certi lavori della prima giovinezza, « inscritti dentro una geometria di linee così vaste e austere; in uno schema di verticali così delicato e schietto, di così inevitabile autorità, da far pensare, nientemeno, a Masaccio». E considerato così, con originale intuizione, il Ranzoni, anche più efficace ci sembra il capitolo introduttivo sulla *Scapigliatura* lombarda alla quale Ranzoni non obbedisce ma reagisce: più forte, anche in questo, di Tranquillo Cremona, quegli che per troppo tempo fu ritenuto il creditore della formazione stilistica ranzoniana; mentre, se a proposito dei due lombardi s'ha da parlar di crediti, è ormai pacifico che « l'amicizia col Ranzoni determina tutta la formazione artistica e lo svolgimento intellettuale della vita di Tranquillo Cremona ». Se del pittore di Intra occorreva dunque soprattutto darci un ritratto equilibrato, definito con quella fermezza di contorni che soltanto l'appassionato studio del soggetto può fornire, l'ultimo libro di Margherita Sarfatti risponde allo scopo. Quando ci persuaderemo che la biografia è un'arte letteraria che gli Italiani d'ingegno sanno trattare almeno con la stessa perizia e lo stesso gusto e misura dei Francesi e degli Inglesi?

*** Al temperamento letterario di Margherita Sarfatti opponiamo qui volentieri — anche sotto forma di semplice annunzio librario — quello critico di Roberto Longhi. Lo studioso ch'è stato finalmente chiamato ad insegnare storia dell'arte dalla cattedra di Bologna è uno di quegli scrittori purtroppo avari del loro immenso sapere e della loro sottigliezza di indagini. Un saggio di Roberto Longhi nobilita sempre il fascicolo di rivista nel quale appare. Con maggior ragione la notizia della comparsa di un suo libro vien salutata con gioia da quanti conoscono la sua concisione, la sua fermezza stilistica, l'assoluta certezza della ricerca. Libro per « specialisti » questa « Officina ferrarese » con la quale le « Edizioni d'Italia » (Roma) iniziano la collezione « Pittura dell'Occidente ». Del volume si dovrà parlare in seguito, più diffusamente. Basti per ora sapere che si tratta di capitoli desunti in parte dal lungo esame di alcuni autori comparsi nell'indimenticabile mostra del Palazzo dei Diamanti in Ferrara.

*** Nessuno meglio di Nello Tarchiani poteva riassumere in un breve articolo (Pan., fasc. di agosto) il bilancio artistico e morale della mostra di arte italiana al Petit Palais. Noi che l'abbiamo visto aggirarsi affranto di fatica e tuttavia sempre sorridente, arguto e garbato per quelle sale, sappiamo quanto dell'anima sua, del suo sapere, della sua competenza di organizzatore ha dato alla riuscita della formidabile manifestazione. Ma occorre anche che il pubblico sappia che simili prodigi si compiono soltanto mercè il lavoro oscuro ed indefesso di pochi uomini i cui nomi, dopo il successo, sono presto dimenticati; ma se un solo quadro, se una sola statua avesse patito danno, allora sarebbero bastate le parole da dire e da scrivere per addossare a costoro ogni responsabilità? « Quando tutto fu a posto — scrive Tarchiani — di contro alla superba cascata di velluto cremisi, che finì col piacer tanto anche ai colleghi francesi amanti delle tinte neutre, Ugo Ojetti, guardandosi attorno, mi mormorò: « Forse si è fatto anche troppo ». Impressione fugace. Che non si fosse fatto troppo lo provò il clamore di applausi che tosto si levò per tutta Parigi. E stupire Parigi — il popolo intero di Parigi — non è piccola cosa ».

mar. ber.

PITTORI DELL'OTTOCENTO

Daniele Ranzoni

Margherita Sarfatti dedica a Daniele Ranzoni uno studio esauriente e coscienzioso che la Reale Accademia d'Italia pubblica nella collana degli artisti italiani dell'ottocento.

Si tratta della rivendicazione di uno dei più grandi pittori dell'ottocento che il caso e le avversità e se vogliamo anche la sottile gelosia dei colleghi lasciarono in secondo piano rispetto alla fortuna e ai riconoscimenti ch'ebbe, per esempio, Tranquillo Cremona il quale — secondo l'autrice — avrebbe usurpato al Ranzoni la fama d'innovatore. Le testimonianze, i documenti e soprattutto gli argomenti che la Sarfatti pone sul tappeto a conforto della sua tesi ci sembrano forti e inoppugnabili. Dal confronto, infatti, tra i lavori del Cremona e quelli del Ranzoni risalta evidente, anche agli occhi nostri di profani, l'originalità, l'equilibrio e la profondità di quest'ultimo. « Ranzoni fu un raffinato intelligente — dice la Sarfatti —. Di fronte al Cremona agile e versatile, Ranzoni appare limitato e profondo. Egli non aveva spirito, questa valvola di sicurezza contro la segreta pena, che talvolta però lascia evaporare in fumo di parole frivole, alcune preziose essenze della vita interiore. Taciturno, raccolto e profondo intuitivo tutto teneva e comprimeva entro sè: con disperata fede, con disperato amore, credeva e soffriva. Ignoto al gran pubblico, di lui neppure fece parola la critica pettegola ». Queste le ragioni per cui mancarono al Ranzoni i successi e i consensi che furono, invece, così facili al Cremona. Non che al Ranzoni fossero mancate possibilità e occasioni e mezzi di mettersi in evidenza: ne ebbe, infatti, e molti. Ebbe la fortuna di entrare nelle grazie della Principessa Troubetzkoy della quale fu profondamente innamorato e ammiratore; passato a Londra riuscì, in un primo tempo, ad acquistar fama e denaro; ma, temperamento sensibilissimo e facile agli entusiasmi come pronto agli scoraggiamenti dinanzi ai più lievi ostacoli, sentì fortemente il colpo quando la Royal Accademy lo respinse. Da allora comincia la crisi spirituale del Ranzoni aggravata da una grande delusione d'amore che lo portò ai margini della pazzia e lo trascinò come un naufrago sino alla morte. Tuttavia — ed è questo il miracolo — la sua vitalità creativa non risentì della sua decadenza fisica. Sono degli ultimi anni i lavori più ariosi e commossi del Ranzoni se non i migliori. La Sarfatti ascrive fra i capolavori del pittore di Intra un'insegna dell'osteria di San Pietro in cui l'apostolo « è raffigurato sulle due facce di una lastra di ferro in due maniere diverse e ugualmente stupende per larghezza di composizione e intensa sontuosità di colore degne di antico maestro ».

* *

Non bisogna stupirci se la Sarfatti, sostenitrice del novecento, rivendica la fama e il valore di un pittore dell'ottocento. Non c'è contraddizione. Ogni artista è espressione del proprio tempo. In fondo, in una scuola o nell'altra, in un'epoca o in un'altra, la Sarfatti ricerca l'arte nella sua più pura espressione di sincerità e di vita. Essa detesta tutto ciò che sa di accademia, di maniera, di artifizioso, di superficiale, di ornamentale. Preferisce il Ranzoni al Cremona perchè il Ranzioni scava in profondità, perchè la sua arte si affina in una essenzialità più densa e più certa, perchè, nella sua delicata soavità, è forte e sana, perchè raggiunge nel suo genere i vertici più alti della poesia. Poesia che fu anche la fiamma alimentatrice di tutta la vita del Ranzoni e che dette ai suoi amori e specialmente alla sua ultima passione infelice un sapore romantico. La Sarfatti ce ne fa una descrizione viva e commovente: « Giungeva il mattino al caffè Verbano, tenuto da un suo cugino, Manrico Tonazzi, del quale e della di lui moglie meravigliosamente dipinse il ritratto. E lì, una dietro l'altra, sino a sera, leggicchiando giornali e carezzandosi la barba, sorbiva innumerevoli tazze di caffè, intramezzate da qualche sigaro e talvolta da qualche bicchierino di assenzio. Ma non appena suona sul lago il fischio che annuncia quotidianamente l'arrivo del battello delle cinque — la corsa con cui « lei » era solita venire — egli lascia ogni cosa e corre ad aspettare alla sponda. Ecco — guarda, guarda, con sbarrate pupille di visionario instancabile. Poi, ogni volta più abbattuto, sempre più accasciato, tragicamente triste, torna all'angolo del tavolino solitario, torna alla solinga e nera tazzina di caffè abbandonata, disperato conforto ». Ancora più dolorosa la fine: « la barba lunga e incolta come i capelli; l'abito cade macchiato e logoro; la persona si abbandona trasandata. Ogni tentativo di farlo lavare e ripulire è vano. Ma di tanto in tanto, quando gli amici vogliono ottenere che si lasci radere e rimettere in più decorosa apparenza invocano il nome di lei: « Flora ». È per Flora. Arriverà, vedi, arriva. Per lei, non puoi rimanere così: bisogna pur metterti in ordine.

Allora per lei, in onor suo, consente.

E più che mai aspetta, ancora e sempre invano l'attende. Sua fortuna in questa folle e sublime attesa, egli ha perduto il senso del tempo. Ed ella non giunge. Morte giunge in sua vece ».

Il libro della Sarfatti ha una vita singolarissima perchè risulta da un'accorta e armoniosa fusione di elementi narrativi, storici, polemici e critici. Essa, mentre accompagna lungo il cammino della vita l'uomo, osserva l'artista e studia l'ambiente e il clima ideale e spirituale in cui si forma e muove. Il suo stile rapido, conciso e tuttavia caldo e comunicativo dà alla trattazione dei varii problemi artistici, che sorgono via via, una profondità nuova d'indagine e una grande nobiltà di intenti. Gli studii, gli apporti, le interpretazioni, le tesi che la scrittrice mette in campo illuminano non solo la figura e l'opera del grande pittore lombardo, ma pongono saldissime basi di estetica e rivelano verità profonde ed eterne sulla creazione dell'ingegno umano, che noi sentiamo di accettare in pieno per ciò che riguarda la comprensione e il concetto dell'arte in genere.

Giuseppe Villaroel

IL "RANZONI„ DELLA SARFATTI

Un amore accorato per Milano, denunzia la Sarfatti (1) nel ricordare con nostalgia e ritornare alla duplice fila di strade che accompagnano il corso interno del Naviglio, pigramente ed indolentemente specchiantesi con fabbricati, case, palazzi, alberi ed aiuole nell'aggriggiata acqua del Canale. Il malgusto di distruggere una bellezza ove partecipano arte e sentimento, storia, folklore e colore locale, per dar luogo ad una realizzazione di carattere pratico senza sollievo di gentilezza alcuna, esiste ancòra in Italia, anzi sembra essersi acuito con le necessità urbane degli sventramenti ad agevolare la circolazione dei sempre più numerosi veicoli. Tutto ciò si può accogliere, quando una nuova opera di bellezza sorga a conforto della prima; cosa che molto spesso può constatarsi a Roma ed in poche altre città. Quel succedersi di strade intime e raccolte, che la Sarfatti ricorda e enumera, ora è sostituito da una lunga ed unica strada, inutilmente arcuata.

Parliamo anche noi di ciò, perchè in un principio d'autunno ci siamo innamorati di Milano che, prima di vederla, ci avevano descritta priva di bellezza e di fascino e più tosto commercialmente grigia: l'abbiamo trovata, invece, raccolta, fuori dal frastuono dei centri più vitali. Nella sua vita fremente c'è un intimo desiderio di pace, c'è una bellezza nascosta che bisogna scoprire — proprio fra piazza Borromeo e piazza Sant'Alessandro, per dare un itinerario dei più intensi di recondite e spirituali armonie, — che bisogna ritrovare nella faccia di certe case chiuse, le quali nell'interno célano misteriose oasi di verde; nelle chiese secentesche che prendono ancòra con il loro fasto e la loro dorata ricchezza.

Milano appassionata ed umana città, carica di storia patria, di gloriose vicende, piena di vigore letterario, leggera e sognante di vita artistica, centro di volontà attiva e fattiva, base di lancio e cuore della Rivoluzione! Milano umida nostalgia del cuore, bonario conforto dello spirito!

In questa Milano, a metà del secolo scorso, sorgeva un giovanile movimento di epigono romanticismo: quello detto della « scapigliatura ». In Italia, per il regionalismo che vi sussisteva e per l'esistenza di varî cenacoli, non poteva avvenire — come in Francia — l'accentrarsi di un movimento artistico a carattere nazionale; così, quasi parallelamente alla *scapigliata* scuola milanese, a Firenze si forma quella dei « macchiajuoli » ed a Napoli quella di « Posillipo », dedita con preferenza al paesaggio. Questa fioritura, non propriamente romantica ma romanticheggiante, non era — in vero — gran che di mutato dalla fredda imitazione classica: cambiate solo le forme ai soggetti ed ai costumi greci e romani andavano di moda quelli medioevali: il convenzionalismo restava, perché non indagato il fattore umano; sarebbe toccato al Cremona ed al Ranzoni — e più al secondo — realizzare con il *ritratto* una sottile indagine ed interpretazione psicologica. Un circolo giovanile un po' vuoto e bolso fu questa « scapigliatura », dove anche gli entusiasmi d'amor patrio si sciupavano in parole di non troppo elevato spirito e le discussioni letterarie rimanevano ad un livello mediocre: se ne staccarono ben presto, in fatti, coloro che avevano interiormente la capacità a far grande e, primo fra tutti, il Ranzoni che non gustava tanto la polemica a parole fatta in modo insulso all' *Osteria del Polpetta* o al *Lazzaroni,* i ritrovi degli « scapigliati » e dove accorrevano Grandi, Bianchi, Gola, Conconi, Vittore Grubicy, i Pisani Dossi, Catalani ed altri.



Daniele Ranzoni nacque il 3 dicembre 1843 ad Intra, sul Lago Maggiore, da Elisabetta Franzosini e Francesco Ranzoni calzolajo. Riconosciute fin da piccolo le sue buone tendenze al disegno, viene prima fatto studiare con un modesto pittore del luogo: Luigi Litta; quindi inviato a Milano nel 1856. Dall'Accademia di Brera passa all'Albertina di Torino e vi resta due anni; avrebbe dovuto allora andare a Firenze, dove la pensione gli sarebbe stata aumentata da quaranta a sessanta lire mensili, ma la sua salute malferma — una grave malattia gli era sopravvenuta — lo costrinse a ritornare in paese. Guarito, da Intra tornò a Brera nel 1863, e come a Torino aveva conosciuto certamente il Fontanesi, acquistandone per la sua arte, qui si lega d'amicizia con Mosè Bianchi ed altri ma specialmente con Tranquillo Cremona e Giuseppe Grandi, tutti della scuola di Giuseppe Bertini: Ranzoni, Cremona e Grandi, sempre vicini per affettuosa e sincera amicizia, formarono la « trinità dei giganti » — erano, invece, di bassa statura — come i colleghi scherzevolmente, ma con riconosciuta ammirazione, li chiamavano. Finita l'Accademia torna ad Intra e vi resta fino al 1868; lavora molto, dipingendo ritratti ed anche insegne di negozi facendo dei veri capolavori, affrescando muri di chiese.

Ad Intra egli s'innamora perdutamente della principessa Ada Troubetzkoy, bella, buona, sognante, delicata dama americana sposata ad un principe russo, la quale non potè ricambiarlo altrimenti che con la più grande ammirazione e la più profonda amicizia. E' la donna che resta nella sua anima e nell' sua arte tutta la vita, tingendola forse di una strana mestizia: molte donne amò ed amarono il Ranzoni, ma quella restò la regina di tutte; se ne veda il soavissimo ritratto fattole assieme al figlio Gigi nel 1872 che, sebbene non sia dei suoi migliori ed originali per impianto di linea, presenta la figura di Lei con gli occhi socchiusi (Ojetti li ha visti come due macchie d'inchiostro!), con la testa beliissima e fluorescente, il braccio amoroso ed in leggera piega in avanti, è un canto d'amore. La principessa è assorta, forse nel ricordo di lui. Qui il pennello, nel dipingere e nello stendere i colori, accarezza: è il pieno godimento del pittore che, in seguito, avendo davanti altri modelli, istintivamente rifarà quel volto: la pittura diventa emanazione d'amore. Se il Ranzoni non fosse stato un caldo amante, non ci avrebbe dato le incantevoli imagini di donne che ci ha lasciato; lo stesso se non fosse stato infelice; come lo fu infinitamente. Tutta la pittura del Ranzoni ha questo ardore d'anima, che si trasfonde quasi fisicamente nella persona ritratta e ne inneggia la passione con il colore. Come ogni pittore ha il suo colore preferito e trova sempre modo di poterlo far entrare in ogni quadro ed in un certo momento, quasi senza volerlo, è portato ad impastarlo sulla tavolozza ed è un colore di cui non può fare a meno per accordare gli altri in una gamma armonica; così ogni pittore ha il suo volto preferito, una espressione della quale si è fatto il proprio volto e sarà di dolore o di gioja a seconda dello spirito dell'artista ma le fattezze umane ricorderanno quelle della donna amata e per lo più non avuta: e nella vita di ogni artista c'è sempre questo dramma.

Nessuna donna ritratta dal Ranzoni può dirsi estranea: « una estranea », fuori da quella conoscenza spirituale che si deve avere del soggetto; chè, altrimenti, non si può ritrarre per quello che « è ». Tutte le donne del Ranzoni hanno un segno d'intimità, denunziano come una relazione effettiva, una corrispondenza spirituale che non può essere mancata fra l'artista e la persona ritratta, uniti l'uno per il colore che dà vivo il senso di una plastica voluttà e l'altra per l'espressione del volto e di tutto il corpo, presa da un sorriso, da un dolore, da un ricordo ove compiacente s'indugia.

Il Ranzoni frequentò molto la villa Troubetzkoy e fu maestro ed amico ai figli del Principe: Gigi, Pietro diventato valente ingegnere e Paolo poi notevole scultore; la villa era centro di riunioni e feste ove si raccoglieva la più alta aristocrazia del tempo ed i migliori artisti vi convenivano.« Ciò giovò molto al Ranzoni, come materialmente e spiritualmente gli fu di grande ajuto, generoso ed amorevole, la principessa Ada.

Intanto, nuove vicende di guerra si preparavano in patria ed il Ranzoni, allora in profonda crisi di spirito, tentò arruolarsi e corse a Milano; ma lo incontrò il Cremona, e da ciò lo distolse: pure, la passione militare gli restò sempre nell'anima, fu un po' un argomento di favola per la sua fantasia e ce ne dànno un segno notevole i tre Stoini dipinti da lui con fresche invenzioni di vicende garibaldine, l'acquarello di Garibaldi in trionfo così vivace nella macchia, l'attento ritratto del maggiore Erba, molto corposo di colore ed inquadrato in una forma asciutta ed austera: un certo sguardo nostalgico gli dilàta l'occhio fisso lontano, mentre la stessa posa e la linea che l'avvolge spiovente, tende ad esaltarne la figura; infine il ritratto dell'Eroe, che è nella Raccolta Müller, la cui testa « splendente nel duplice alone della chioma e della barba dorata, ricorda l'iconografia tradizionale del Cristo » come ben dice la Sarfatti.

Dopo una disastrosa inondazione, Intra rifiorì va; Daniele vi ritorna a varie riprese per poi restarvi qualche tempo, a causa sempre della sua salute; frequenta nuovamente la casa dei Troubetzkoy e vi conosce l'ambasciatore d'Inghilterra a Roma, lord Paget, che lo invita d'andare a Londra.

Dal '77 al '79, tre anni circa di noja e di malinconia: Londra con le sue nebbie, i palazzi scuri, le vie fangose, doveva essere una pena per lui, fatto di luce; non ostanti i gran guadagni, le commissioni numerose avute da fami-

(1) Margherita G. Sarfatti: « *Daniele Ranzoni* » - in 8° Treg., pagg. 184, 60 illustr. più 3 tavole fuori testo e 2 a colori - L. 50 - Reale Accademia d'Italia, Roma, 1935-XIII - Collezione degli artisti italiani dell'Ottocento: I vol.

glie ricchissime ed aristocratiche come i Paget stessi, i Medlycott, i Hood, tutto gli sembra vuoto, freddo, stereotipato. Ad accrescere in peggio questo stato d'animo, a farlo diventare quasi disperazione, a colpire fortemente il suo debole cuore già provato dalla morte del suo più caro amico e compagno, Tranquillo Cremona finito il 10 giugno del 1878, viene il rifiuto (insulso) della Royal Academy ad esporre i suoi quadri: quei professori che avevano ridotto l'arte ad una copia stinta, inanimata e lustra della natura degli esseri e delle cose, non potevano capire la vita ed afferrare il delicato respiro che erano nei dipinti di lui.

Ranzoni ne resta disgustato, ma anche sfiduciato e chiede un biglietto ferroviario, alla stazione di Londra, a dirittura.... per il caffè Biffi!

Intra con l'incanto del suo Lago e Milano con i suoi vecchi amici e con i nuovi, quali i fratelli Carlo e Guido Pisani Dossi, dovevano ridargli subito salute e fiducia e ancòra dovevano accrescergli amore alla vita, la passione ardente d'una giovinetta, Flora Biraghi, che gli si legò d'un affetto duraturo ed eterno e che sarebbe stata la compagna della sua vita se, e la diversa condizione economica e la malferma salute di lui e il dissenzo dei parenti di lei, non avessero congiurato contro questo reciproco trasporto di due cuori.

Questo fu per il povero Ranzoni il colpo più forte ed il dolore più profondo, determinò il suo lento estenuarsi: ha momenti di lucidità e momenti di annebbiamento, in tanto febbrilmente si dà a dipingere: e ne vengon fuori gemme come la «Giovinetta» e il «Ritratto» della raccolta Vercesi e quel capolavoro ch'è «la principessa di Saint Léger» nei suoi toni grigi e neri carezzata con una levità di sogno, la figura è intensa di febbre, sembra eterea, malata, e pure è vitalissima ed ha uno sguardo così dolce e penetrante che non può dimenticarsi; questo ritratto rappresenta una sintesi critica della sua arte. E' il momento in cui Ranzoni dipinge con colori di silenzio, non più la gamma dei freschi bianchi che s'avvivano nei rosa e si offondano nei grigi per risolversi nell'oro e nell'azzurro, ma grigi e neri in toni vellutati: così dicono le loro parole sommesse i coniugi Tonazzi (forse gli ultimi due ritratti che ha dipinto il Ranzoni) della collezione Sarfatti: un poema di dolore e di rassegnazione — quello dell'artista — nel pallore dei volti trasfigurati, la figura di lui è molto sofferta e nell'espressione transumanata mentre quella di lei pure in un disfacimento più intenso del colore che la materia atteggia il principio d'un sorriso mestissimo.

Il nostro pittore, dopo un peregrinare pietoso da Milano alla Valsolda, da Brisago a Varese, a Intra, viene internato nel 1887 al frenocomio di Novara; ma dopo poco tempo ne esce ed ancòra trascina la vita, dimentico completamente di se stesso mai della sua Flora che s'illude poter attendere allo sbarco del vaporetto del Lago, o crede veder comparire inaspettatamente. Così, nel ricordo vivo di lei, serenamente muore il 29 ottobre dell'anno 1889, dopo quarantasei anni di non felice vita. Ma così solo, egli potè dare all'arte quello che lo fa restare forse il più puro pittore dell'Ottocento.

<>

Ebbe il Ranzoni coscienza della sua opera? completamente no, come *assolutamente* non l'ebbero i suoi contemporanei ad esclusione forse di un solo che intravide la bellezza di questa arte: Primo Levi l'Italico. Per altro in vita non fu compreso: gli articoli comparsi per le sue esposizioni sono occasionali e seguono un influsso di scuola. Dopo morto, Vittore Grubicy è il primo a mettere in vista l'opera e, dal 1889 al 1909 con Giolli che lo segnàla in *Verbania*, al 1911 nella seconda mostra postuma, alla terza nel '23 ed alla quarta nel '28 fatta alla Biennale veneziana per pressioni della Sarfatti, la schiera dei rivalutatori dell'opera ranzoniana s'accrescerà con i nomi di Borelli, Boccardi, Conconi, Ojetti in certo qual modo, Soffici, Carrà, E. Cecchi, Somarè, Franco Tosi padre e figlio. Ma, dopo il Grubicy che è il primo ad imporlo, i sostenitori maggiori dell'arte ranzoniana possiamo annoverarli fra il Giolli, la Sarfatti (che se ne occupa nell'*Avanti!* il 1911, nel *Popolo d'Italia* il 1923, al *Circolo d'Arte* e *d'Alta Coltura* con una conferenza, nel volume *Forme, luci e colori* il 1925 ed ancòra nel *Popolo d'Italia* il 1926) e Carlo Carrà.

Il Ranzoni visse isolato ed assente: preso dal suo sogno d'arte e d'amore, interamente, si controlla soltanto per disperarsi; è portato dalla vita e si fa spesso governare da essa e dagli altri: ogni volta che ne è deluso egli torna ad Intra come ad un'oasi di pace, qui le nebbie del lago ed il trascolorarsi della natura nella leggera e trasparente atmosfera dei bei giorni lo confortano e si possono ritrovare nei pochi paesaggi che fece ad acquarello e che non curò mai di mostrare: alcuni sono delicati, teneri, pieni d'aria e di luce o svaniti nell'aria che sola sembra comporli; altri possono tacciarsi di cartolinismo, non dirsi «pesanti» come è sembrato all'Ojetti.

Federico Faruffini, Cherubino Cornienti, Daniele Ranzoni ed il Piccio furono gli artisti più fraintesi del secolo scorso, vissero ai margini di esso: appartati; e l'arte di Daniele Ranzoni si può dire non sia in accordo estetico con le idee del suo tempo rivolte a stupide smancerie e vieti sentimentalismi. Il pittore intrese, provvisto di un potere intuitivo acutissimo, ha il merito di essersi allontanato dalla «scapigliatura» milanese mentre Cremona ha il demerito di non aversene saputo liberare, anzi di esservi entrato di tutto proposito: e dobbiamo citare ancòra Ojetti, dove nel suo *ritratto* del Nostro dice che «mancò al Ranzoni quel continuo senso del patetico e dell'umano che condusse il Cremona ai capolavori della «Giovinetta ammalata», dell'«Amor materno», dell'«Edera», della «Melodia». Gli mancò troppo spesso la forza di dir qualche cosa oltre quella di far vedere qualche cosa, di giungere più profondo, nel gioco della luce sopra un volto, fino alla vita, ai volumi, alla certezza. La sua tragedia sembra riassumere il travaglio della nostra pittura dalla crisi dell'impressionismo ad oggi». Pur evanescente, invece, la pittura del Ranzoni si distacca dall'impressionismo e si può isolare in tutto l'Ottocento, per certa sua fermezza sopra tutto legata nel colore dalla stessa composizione sempre vastamente intesa nel breve significato da esprimere e vigorosa di contenuto. La Sarfatti a questo proposito dice: «Strano, questo poeta di delicate evanescenti figure femminee; quegli, che sentiva tanto l'impressionismo da esprimere il suo ideale con l'alata definizione: «bisogna *pitturà col fiaa*» («bisogna dipingere con l'alito») è poi il più fermo e robusto plastico di tutto il nostro Ottocento, se per fermezza non s'intenda l'imbalsamazione oleografica, nè per robustezza il gonfi dei muscoli tesi e irrigiditi nelle ostentazioni dei baracconi da fiera. La sua invece è la fermezza e la precisa, delicata eleganza dello schietto vigore naturale».

Il Cremona nasce sei anni prima del Ranzoni e questi muore undici anni dopo di lui: e bene, prima che il Cremona s'avvii a dipingere dei capolavori dovrà Ranzoni presentargli il ritratto di Donna Maria Greppi perché possa esclamare: «*Ma te'l sett che te me dervet i oeucc?*» («Ma lo sai che tu mi apri gli occhi?»). E non è forse il Ranzoni che dà, con la sua opera, un indirizzo preciso e spiccato all'impressionismo lombardo? Ancòra il Cremona dovrà mettere a posto onestamente i meriti del suo compagno ed amico col dire, quando attribuivano a lui l'invenzione della tecnica del picchettìo delle pennellate: «*L'è staa el Nan a dervimm i oeucc*». («E stato il Nan — un diminutivo amichevole — ad aprirmi gli occhi»).

Ranzoni, in ciò, perseguiva la chiarezza di un Bergognone e di un Luini; egli è una autentica espressione dell'anima lombarda, bonaria ed aristocratica, seria e scherzosa, raffinata e preziosa ma sopra tutto gioviale e sana; tutto un dolce contorno è nella sua arte, nessuna secchezza o incisiva baldanza: egli si dà tutto al colore, si abbandona alla sua luce ed alla sua gioia, l'impasta in morbidissime corirspondenze, ne trama una armonia sempre melodica e ne fila una musica per gli occhi delle sue figure, imbambolati, stupiti, sognanti, fascinosi, carezzevoli, dimentichi, svagati, poche volte un po' sprezzanti come nella «Signora Luvoni» ma sempre intensi come nella «Giovinetta» e nella «Signora Tonazzi». I volti sono di un raro pregio, rappresentano il centro iradiatore delle sue opere: nell'osservarli si resta incatenati da essi, sono il punto risolutivo di ogni composizione; si potrebbe dire che Ranzoni è un compositore di volti ed un poeta delle espressioni. Sotto il suo pennello ogni dramma, forse, si scioglieva e diventava venatura malinconica ed una soffusa eco di serenità è anche negli ultimi ritratti ardenti di febbre creativa.

Le figure del Ranzoni, s'aprano al sorriso o alla mestizia non importa, esse invitano a leggere dentro la loro anima misteriosa smaterializzata dallo stesso corpo; un intimo amore per la bellezza l'avvince ed egli narra così a fior di labbra, mentre linea forma e colore — prima irrigiditi — tornano a vibrare confondendosi in una atmosfera concorde, dando un risalto evanescente che caratterizza tutta la sua arte di un senso umano. E pensare che il Rovani, nella *Gazzetta di Milano*, diceva di Cremona e avrebbe detto lo stesso di lui: «Non rispetta il disegno... Lascia nel dubbio se il lavoro sia finito oppure aspetti di ricevere l'ultima mano dall'autore»; le solite incomprensioni generali della critica davanti a spunti d'arte innovatrice, e le medesime parole abbiamo sentito ripetere a moltissimi del pubblico e della critica oggi, di fronte a pitture moderne!

Tanto Ranzoni quanto Cremona, raccolgono l'eredità di Constable, Turner, di Corot, di Fontanesi che rappresentano dei precursori per una rappresentazione poetica del paesaggio rispetto alle variazioni delle luci come creatrici, volta per volta, di un ambiente lirico tutto speciale; essi applicano questa esperienza nel ritratto: la luce in funzione di sentimento poetico. Renzo Boccardi dice del Ranzoni: «Faceva ritratti in poche ore e non ne finiva altri in settimane e mesi incurante dei rimbrotti dei committenti: se gli sfuggiva il gioco di luce che lo aveva sedotto, smetteva fino al ripetersi di quell'effetto cromatico». E Primo Levi l'Italico, dice di Cremona: «Accoccolato dinanzi al cavalletto, egli sembrava là in agguato di quel raggio di bellezza artistica che talora sfuggiva alla percezione di lui. Egli sentiva che la bellezza degna di essere resa, quella cioè che attrae e commuove, non è che un istante anche nelle donne e negli uomini detti e creduti bellissimi, come sentiva che non v'ha bellezza la quale, per effetto di intima commozione, non sappia assumere, istantaneamente, l'aspetto di una bellezza speciale». Grande errore; noi non possiamo credere ciò, altrimenti dovremmo ritenere limitata assai la fantasia dei due pittori, cosa che non era affatto: l'attesa dei due artisti era una evocazione mentale di imagini, essi volevano creare una loro bellezza ed aspettavano che la luce si fosse fatta nelle loro anime non che fosse tornata, tal quale era prima, in quel determinato ambiente.

Si può pensare solo che le figure — specie per Ranzoni — venissero create in un ambiente e di quell'ambiente vivessero; ma non si tratta di un ambiente fisico, bensì spirituale: il Ranzoni davanti ogni opera si pone un problema di coscienza sempre nuovo, distruggendo quasi il soggetto nella sua persona fisica per rivelarlo tutto, anima e volto, ma con sua anima e con suo volto. Egli non fa più un ritratto, è già nella composizione: fuori, si può dire, dalla semplice esperienza pittorica e tutto nella esaltazione di uno spirito. Che importa se quella tal donna sia la signora Luvoni o la contessa Arrivabene, Antonietta di Saint Léger o Ada Troubetzkoy? principesse, queste ma principesse tutte le sue donne: regine, fate, divine donne! La Sarfatti scrive: «Se ben guardate, le donne del Cremona sono vivaci ed eleganti provinciali; quelle del Ranzoni invece appaiono fuori dell'immediato ambiente, vivono bagnate nell'atmosfera della loro anima, tinta sì dai colori del tempo e della moda, ma sotto specie di eternità»; ed in verità il Ranzoni non curava nè vesti, nè forme, nè pose ma si fermava al volto, alle braccia, alle mani: ciò che della espressione femminile poteva essere un canto, ciò che poteva rendere magicamente ia passione che da ogni bella donna traspira per ogni poro della sua pelle; egli smaterializzava, avvolgeva di sogno negli spazî trascendeva le protagoniste dei suoi quadri componendo il più bel poema della donna, nella palese ritrosia del suo volto e nel velato segreto del suo corpo, che la storia della pittura ricordi.

Si accusa il Ranzoni di non essere stato un versatile artista e di non aver saputo eccellere altro che nel ritratto: un pensiero così limitato è anche ammissibile allora che si badava al «quadro» ed il ritratto non era considerato un'opera d'arte completa (!): così Ranzoni poteva restare un eccellente pittore in questo genere ma non un completo artista; questo — secondo i critici non solo del tempo ma anche odierni — poteva essere il Cremona che s'era dato con profondità al quadro storico come alla figura, al ritratto ed al paesaggio. Si legga l'epigrafe che Carlo Pisani Dossi scrisse nel suo portico dell'Amicizia al Dosso: «Daniele Ranzoni — Lo specchio geniale del suo pittorico animo era illuminato da Tranquillo Cremona — Tramontata quella luce — i confini vaporosi delle imagini sue si confusero con la notte» (e dopo la morte del Cremona, l'arte del Ranzoni ci dà i frutti più meravigliosi!); in verità il Ranzoni non era fatto per i panegirici di tutte le specie portati in pittura e quando vuol fare un quadro storico o di soggetto dimentica presto l'assunto: vi dà, per esempio, quella «Beatrice Cenci che si scioglie i capelli al sole» risolvendola in un problema di intimità creatrice, in una trasfigurazione lirica del colore che è vita calda della donna, plasmata nella luce e della stessa luce; anche nell'affresco della «Lucrezia Borgia», fatto nella villa Troubetzkoy, la scena si risolve per staccate figure e cade nel convenzionale quando, prima, aveva frescato una «Natività» nella cappella di Frino. La Sarfatti ha scoperto ad Intra, nella chiesa di San Vittore, una grande lunetta nella cappella di San Giovanni Battista dove la figura del Santo è «quadrata, semplice, maestosa» ed una folla di personaggi l'attornia: a giudicare dalla fotografia — non conosciamo il colore — sembra l'unica grande composizione ch'egli abbia fatto e vi si rileva una certa sapienza e commozione, da far pensare per un momento quanto avrebbe potuto fare se avesse continuato in questo genere; ma si nota, poi, che non c'è narrazione e noi crediamo fermamente ch'egli avrebbe risolto sempre figura per figura limitandone i modi espressivi: Ranzoni non era fatto per narrare a traverso grandi scene, la sua fantasia era fatta per gl'intimi colloqui, di personaggi isolati rappresentanti tutto un mondo poetico dei più raffinati ma sensibili e sempre umani; così si può dire del quadro dei tre ragazzi Troubetzkoy nel giardino all'aperto col cane: anche i colori, quei verdi e quei bianchi e quei rosa e quei turchini, vi vivono da soli. Per contro, la Sarfatti dice quell'affresco mirabile e si domanda come il Ranzoni, «naturalmente portato a quella trasfigurazione atipica della realtà, che è condizione di essere o non essere per la pittura religiosa», non abbia perseguito in questo genere e si sia ostinatamente e pure sconsolatamente mantenuto fedele al ritratto: gli mancava, certamente, unità di stile e fusione degli elementi commotivi ch'egli pur sapeva separatamente — come abbiamo detto — sopraelevare e concretare in opere d'arte.

Anche nella natura egli fondeva gli elementi, facendoli compenetrare uno dell'altro, dandole una forma umana e solitaria: a guardare un suo paesaggio non si sa quanto di cielo si trovi nel prato e quanto di prato si trovi nel cielo, come gli alberi si sposino ad esso e vi comunichino nel prenderne l'atmosfera.

Per quanto seppe realizzare il Ranzoni resta il più puro pittore dell'Ottocento italiano: anima triste e sconsolata, egli scaldò col respiro le sue pitture e diede tutto all'arte, l'amore e la vita: in un crescendo continuo ché, per quanto egli s'attrista e più la sua pittura s'avviva spiritualmente. Così egli supera il suo tempo.

<>

Sembra che la Sarfatti fin da giovane età, abbia avuto contatti con persone e cose della vita di Daniele Ranzoni, e poi ha avuto sempre una vera predilezione per la di lui opera: si può dire che, oltre al Gallina, i più appassionati raccoglitori delle opere del pittore intresiano lei ed Arturo Tosi (oh, quanto del Ranzoni in freschezza e vivezza di colore è nell'arte del Tosi!). Per scrivere di un artista, bisogna conoscerlo così interamente come dimostra la Sarfatti in questo suo ultimo libro, e poter rivolgersi alla sua opera con amore: questo sul Ranzoni, non è un libro di studio semplicemente che va relegato nelle biblioteche degli intenditori, è un libro di passione d'arte, dove l'uomo è tanto vivo con la sua opera quanto con la sua anima.

Mancava un libro sul Ranzoni come questo, che ne rifacesse l'arte a traverso la vita e la commentasse e ad essa la confondesse umanamente; e non poteva essere che una donna e sapere indagare così sensibilmente nell'anima di un artista: questa è resa viva, specialmente con la minuziosa e vivace ricostruzione della sua vita amorosa sfortunatissima, documentandola con lettere ed inediti di raro interesse. Se a queste aggiungiamo particolari biografici sconosciuti, personali ricerche e nuove nei luoghi dove visse il pittore e presso le persone che gli furono vicine, illustrazioni e critiche di opere fin'ora sconosciute o poco note, si potrà facilmente concludere sulla preziosità di questo volume; che è vivace e graditissimo alla lettura anche per gli spunti polemici che qua e là l'infiorano e per le squisite digressioni che sono sempre armonia nella prosa della Sarfatti.

Le illustrazioni, di cui è ricco il libro, accompagnano continuamente il testo, ora intramezzandolo ed ora staccandosene in tavole di accuratissima stampa; delle due a colori, la «Danzatrice in costume» di proprietà della Sarfatti, non rende affatto bene l'originale, mentre delicatissima ci appare la «Fanciulla con cappello» della collezione Tosi e che vince in molti casi la pittura impressionista francese nei suoi maggiori capolavori; inoltre, la disposizione delle opere riprodotte è tale — fra disegni, pitture, acquarelli, litografie, miniature — da dare una idea compiuta dello sviluppo, della delicatezza e dell'impegno ch'è nell'arte del Ranzoni anche a chi non abbia di lui che una conoscenza sommaria.

Francesco Càllari

<>

Nota: Il 23 luglio sera, leggevamo sull'*Ambrosiano* l'articolo di Carlo Carrà: «Revisioni critiche: Ranzoni» e ci meravigliava molto il fatto che il Carrà non accennasse, menomamente, al recente libro della Sarfatti sul Pittore lombardo: credevamo che l'articolo fosse una recensione al volume e che, per una svista tipografica, non fosse comparsa in calce la nota bibliografica; il nome della Sarfatti era fatto solo per citare dalla sua collezione il quadro «Fanciulla malata». Per tanto, due giorni dopo, ricevevamo dall'amico Peroni il libro da recensire e ci stupiva in altro modo vedervi segnata una troppo essenziale bibliografia: avrebbero dovuto essere citate oltre le opere del Grubicy, del Giolli, della Sarfatti stessa e di Franco Tosi, le pagine che in alcune loro opere dedicano autori come Ojetti, Somarè, Cecchi e De Gaufridy; non doveva poi essere dimenticato Carlo Carrà, che del Ranzoni si è occupato dal 1911 e sempre largamente e con intelligente ed originale critica, se non per gli articoli scritti varie volte sull'*Ambrosiano*, per i due volumetti «Ranzoni», Roma, Valori Plastici, 1924, e «I pittori romantici lombardi», Bergamo, 1932. La Sarfatti, certamente, non ignora queste opere che ho citato, come il Carrà — nel suo ultimo articolo che ho ricordato — non poteva sconoscere il volume edito in maggio dall'Accademia d'Italia, perchè da qualche luogo del suo scritto, appare evidente ne segua le più importanti conclusioni. Questo come cronaca: ognuno può detrarne le sue conclusioni.

F. C.

nuziosità » e della « ingenuità sino alla cartolina » dell'ultima fatica di questo valente acquefortista, pubblichiamo una delle sue tre acqueforti costituenti la serie della *Roma di Mussolini* cui allude il critico di « *Perseo* »: serie che or non è molto tempo, contribuì, fra l'altro, a quel vivissimo successo dell'Arte Italiana al *Jeu de Paume* a Parigi, a tutti noto.

Il più grande pittore dell'800

Daniele Ranzoni

L'Accademia d'Italia ha iniziato una serie di volumi sugli artisti italiani dell'Ottocento con uno studio critico-biografico di Margherita G. Sarfatti su *Daniele Ranzoni*

Pochi sono stati quei critici che hanno difesa e messa in giusta luce l'opera del Ranzoni, preferendogli i più il Cremona, per un più vasto e vario mondo fantastico e facendolo anche caposcuola di quell'impressionismo che sorse dalla « scapigliatura » milanese e le cui innovazioni si devono tutte al Ranzoni, anche per riconoscimento onesto del Cremona stesso che gli era amico affettuosissimo; quei critici si possono racchiudere nei nomi del Grubicy, del Giolli, della Sarfatti, di Arturo e Franco Tosi — suo figlio — e di Carlo Carrà.

L'infelice vita amorosa del Ranzoni ha una importanza grandissima nella sua arte, per avere affinato il suo spirito e per avere reso così vivi e vibranti i suoi ritratti feminili sognanti e smagati, che possono considerarsi un vero poema della donna: quasi tutti a metà figura (mai intiera) hanno racchiusa e potenziata tutta la loro espressione negli occhi, nel volto, nelle braccia e nelle mani; queste donne, a guardarle ci sembrano così vicine al nostro cuore ed al nostro spirito da commuoverci profonfamente; e pure, quanto sono lontane dalla realtà! come si affondano nel sogno in una effluorescenza di colori delicatissimi, nelle gamme dai rosa spenti ai bianchi morbidi, ai grigi vellutati, ai neri d'avorio, ai gialli dorati!

Negli ultimi anni la febbre creativa del Ranzoni s'avviva ed egli dipinge ancor più col fiato, carezza le sue figure, le scalda col suo palpito or mai più racchiuso, comunica lor il fuoco che divora il suo corpo, il leggero vaneggiamento che prende la sua mente, la nostalgia d'amore che gl'imprigiona il cuore, l'indimenticabile visione delle donne amate, le sofferenze patite nel breve corso della sua vita, umanizzando la sua arte fino allo spasimo (vedere i ritratti della « Giovane malata », della « Principessa di Saint Léger » e dei coniugi Tonazzi) rendendola immortale e grande; certo facendola la più pura di tutto l'Ottocento.

Margherita Sarfatti, risolvendo il contrasto Cremona-Ranzoni cioè dando a questi lo spunto inventivo delle nuove correnti ed a quegli la realizzazione geniale — che è a dire, facendo del Ranzoni un caposcuola e del Cremona un assimilatore ed un divulgatore più fortunato ed efficace — capovolge la tesi sostenuta da molti che il Pittore intrese fosse stato un imitatore del Cremona; in verità, tutte e due le affermazioni sono esagerate, non si può negare che il Cremona sia un grande artista, egli ha operato parallelamente al buon Ranzonella ma il suo mondo fantastico è tutto diverso dall'altro — anche se la tecnica è simile — ed ha una sua unità. D'altra parte, se il Ranzoni s'è limitato ed approfondito al solo *ritratto*, non per questo deve essere considerato meno grande avendo raggiunto lo stesso gli alti vertici della creazione, esprimendo compiutamente ed umanamente il suo sognante mondo fantastico.

E la Sarfatti, ancòra, presenta un inedito lunettone della Cappella di San Giovanni in Intra nella chiesa di S. Vittore, con una «Predica del Battista» che le fa ricordare il nome di Masaccio e vi trova una grandezza di concezione, una forza di realizzazione, una originalità di composizione nuove per un giovane pittore — essendo l'affresco in proposito un'opera giovanile —; e si domanda perchè il Ranzoni non abbia perseguito su questa strada: egli certamente doveva sentire non essere adatto alla narrazione sacra o storica e più tosto trasportato ad indagini raccolte, a ricerche più intime nella più profonda e difficile delle composizioni: il ritratto.

E nell'anima degli altri cercava, forse, il perchè della sua malinconica tristezza!

Preziose sono le ricerche fatte sulle insegne dipinte dal Ranzoni, certo in pagamento di qualche conto; sulla sua innocente passione militare e sul suo amore per Garibaldi, più volte ritratto amorevolissimamente; sulla sua influenza notevole nelle opere di Giuseppe Grandi e di Paolo Troubetzkoy, che lo ebbe a maestro assieme al fratelo Pietro poi ingegnere; sull'amicizia con la principessa Ada loro madre, che operò molto nel suo spirito sensibilissimo; sulla « scapigliatura » milanese, bohême italiana in ritardo; sulla sua tendenza alla solitudine ed al raccoglimento, difuggendo dai caffè e dalle discussioni polemiche ma solo operando come sentiva e come meglio poteva: dipingendo !

E dipinse con tale soffio di vita e con tanto amore da poterlo estraniare completamente dalla gazzarra dei pittori ottocenteschi, arruffoni o freddi imitatori della natura o scopiazzatori dei grandi artisti, per lo più. Daniele Ranzoni supera il suo secolo e lo stesso impressionismo che lo ebbe a felice iniziatore: lo supera tecnicamente e poeticamente.

FRANCESCO CALLARI

---

ha smessa. Ora crediamo che sol tanto al « Lavoro » sia rimasta (più rada) questa malinconia, non tanto triste del resto se si pensa che in moltissimi quotidiani è tornata in auge la fotografia artistica (!!!). Ahi me! quella tale fotografia che - secondo noi - ha contribuito, più di ogni altra manifestazione del secolo, a pervertire il gusto del pubblico. Ed i settimanali letterari ed artistici continuano a metter in fotomontaggi ed altre simili ibride composizioni senza curarsi menomamente far comparire assieme ad un articolo critico su un autore, non la fotografia ma un disegno o la riproduzione di un ritratto ad olio. L'unica rivista che non mette mai nei suoi fogli mensili una fotografia, ma li correda di gustosissimi disegni, è « Frontespizio ».

***** Queste osservazioni potrebbero trasportarsi di peso nel campo librario: quanti sono i libri disegnati in copertina più tosto che aridamente composti a stampa? e qual'è quell'editore che affida romanzi e novelle comedie o liriche, dei suoi scrittori, a pittori perché possano arricchirli con vari disegni nel testo o fuori?**

***** Consigliamo alle autorità competenti uno sguardo anche fuggitivo alla vetrina del negozio di mobili che sta ad angolo fra le vie Babuino e Della Vite: potranno osservare una scultura in legno verniciato del Duce con tanto d'ali luciferine ed un enorme Fascio Littorio, ritto su una base convessa che potrebbe essere il mondo. Non c'è un controllo per simili idee... geniali?!**

E' uscito per le nostre edizioni il *3° Quaderno d'attualità*: Francesco Càllari: « II Quadriennale d'Arte Nazionale » *studio critico* con 28 tavole fuori testo, pagg. 224. Costa L. 6. In vendita presso tutte le librerie o prenotatelo versando l'importo sul nostro conto corrente n. 1/17815, indirizzando a « Conquiste », piazza della Rotonda, 65 - Roma.

L'ECO DELLA STAMPA

è una istituzione che ha il solo scopo di informare i suoi abbonati di tutto quanto intorno ad essi si stampa in Italia e fuori. Una parola, un rigo, un intiero giornale, una intiera rivista che vi riguardi, vi son subito spediti, e voi sapete in breve ciò che diversamente non conoscereste mai.

Chiedete le condizioni di abbonamento a L'ECO DELLA STAMPA - Milano (4/36) - Via Giuseppe Compagnoni, 28.

GIORNALI AL MICROSCOPIO


Anno 60 - N. 218 - Italia e Col. cent. 20 — Milano — Giovedì, 12 Settembre 1935 — Anno XIII — PRIMA EDIZIONE - Mattina

CORRIERE DELLA SERA

PREZZI D'ABBONAMENTO

E' il giornale più diffuso in Italia e, fra quelli del nostro paese, il più conosciuto all'Estero assieme al « Giornale d'Italia ». Un vero organo benemerito delle arti e delle lettere: ha istituito — e dà i fondi — i quattro Premii Mussolini di 50.000 lire ciascuno dell'Accademia d'Italia e conta come suoi collaboratori i più noti scrittori italiani; e se i suoi *pezzi grossi* continuano ad essere con monotonia Panzini ed Ojetti — il taumaturgo della critica d'arte italiana —, la Negri e la Deledda con i collaterali Moretti e Civinini, D'Ambra e Momigliano, ha saputo mettere — una volta tanto — da parte papaline e monocoli, giacche listate di raso e teste impomatate con la scattante frase di un Gallian o la vivace di un Bucci o la sottile di un Viani; in somma il passaporto è quello d'essere prima dei riconosciuti ed autentici scrittori. Così, anche se barboso e patriarcale il foglio milanese è la consacrazione di una firma: questo il suo carattere principale; l'unico quotidiano che si può comprare ad occhi chiusi, (per aprirli al momento opportuno nel dover leggere) senza saggiarlo in precedenza con una sfogliatina, sicuri di trovarvi molte colonne interessanti. Naturalmente potendo giocare su una base economica quasi senza limiti ha i più importanti servizii e può mandare inviati speciali ovunque: da questo punto di vista riesce il più vario ed il più aggiornato. Come un uomo maturo ed assennato è compassato e non c'è caso che vibri ad un qual siasi avvenimento se non con il più informato notiziario e con i caratteri più vistosi delle testate! ma aspettarsi — per esempio — come articolo di fondo una rovente protesta o un plauso di quelli che riempiono le piazze vuote come folle palpitanti, sarebbe vana attesa. E' la saggezza e la calma dei sessantanni.

FRANCAL

N.
L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)
Direttore UMBERTO FRUGIUELE
VIA GIUSEPPE COMPAGNONI, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335
Corrispon.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo
LEGGASI A TERGO
LEGGASI A TERGO
LEONARDO Firenze
DIC. 1935

un'umanità modale, inter[illegible]pressione e rappresentante, perciò, [illegible]vo rispetto alla precedente tradizi[illegible] mossasi sempre – il caravaggism[illegible] rivoluzione barocca appartiene dif[illegible]e al gusto veneto – nel senso accennato dal primo capitolo. Lo *hyatus* non appare rilevato, se vien detto che l'arte ranzoniana si caratterizzerebbe per avere il pittore sentito ed espresso come nessun altro « il poema della donna del suo tempo » (p. 116). Definito Ranzoni col metro della tradizione da lui smentita, non rimane se non la coscienza di un problema caduto. Perché il famoso *pitturalli col fià* è importante non per quello che ci dice sull'amore onde l'artista investiva i suoi soggetti, ma perché ci rivela *come* quei soggetti si traducevano alla sua sensibilità pittorica. Non per la vibrazione storica, ma per quella estetica. E per noi acquista un sapore di penosa ironia l'apprendere che a Ranzoni, divisionista d'istinto, i contemporanei rimproveravano di non conoscere il disegno. Tanto la coscienza dei valori lirici della figurazione pura e della loro storia era smarrita in quell'epoca che, senza scomporsi, mandava tranquillamente i propri figli a Torino per il disegno e a Firenze per il colore!

Il gusto divisionistico dei Ranzoni e Cremona poté apparire nient'altro che una derivazione o esasperazione dell'Impressionismo francese solo quando si dimenticò che quel gusto si trovava all'epilogo di una civiltà artistica, e che le sue premesse stavano, quindi, parecchio al di là dello stesso Impressionismo; da cui era, però, indubbiamente mediato. Una più paziente ed accurata meditazione intorno all'origine ed alle ragioni del primitivismo estetico affermatosi dal Seicento a questa parte avrebbe forse consentito una parola decisiva circa la poetica divisionista del colore. Parola che, per gli eccessi di zelatori ed avversarî, non s'è ancora avuta. Né, accantonando da parte la pretesa verità della luce, l'*instantaneité* di Monet ecc., si dovrebbe dimenticare che il linguaggio divisionista procede parallelo alla valorizzazione dell'elemento *timbro* nella musica e che dopo, tanto nella musica che nella figurazione, han principiato i *neo-* ed i ritorni. Testimonianza, appunto, della fine di una civiltà artistica.

Ristretta nell'àmbito del puro linguaggio figurativo la valutazione dell'opera ranzoniana troverà un riconoscimento migliore della semplice, immotivata esaltazione a « più grande pittore dell'Ottocento italiano » (p. 125) o a poeta della femminilità coeva.

ENZO BORRELLI

ENZO BORRELLI

MARGHERITA SARFATTI, *Daniele Ranzoni*. (Collezione « Artisti Italiani dell'Ottocento », N. 1).

Roma, R. Accademia d'Italia, 1935-XIII, in-8, pp. 181, con illustraz. e tav. f. t., L. 50.

Inaugura decorosamente la nuova collezione dell'Accademia, che s'accompagna ora all'altra, pure assai pregevole, del Mondadori.

Questo primo volume, opportunamente dedicato ad un artista sul quale la bibliografia è, purtroppo, tutt'altro che cospicua, si presenta ricco per qualità letteraria ed accuratezza d'informazione. È anche interessante per la suggestiva ricostruzione dell'ambiente nel quale la Scapigliatura milanese visse e operò.

Non altrettanto deve dirsi per quello che, sulla scorta degli ultimi dati critici, costituisce il problema fondamentale della pittura di Ranzoni.

Certamente l'errore che ha viziato finora il giudizio sull'arte italiana dell' 800 è stato il voler giudicare alla stregua o meno della contemporanea pittura di Francia. Su questa strada si mette anche l'A. quando insiste su la necessità di ridurre a più vere proporzioni i motivi originali della Scapigliatura.

Che è un solo verso della verità. La Sarfatti si rifà da lontano; ma non abbastanza da esaurire criticamente e storicamente la posizione artistica di Ranzoni. Detto della Milano sensista ed illuminista, della sua anima « innamorata dell'utile e dell'umano » e della « umanissima letteratura degli scrittori lombardi, impastata di cose più che di frasi », occorreva giustificare il richiamo mediante il chiarito passaggio (sia anche per opposizione) da questa umanità, risolutamente di contenuto, alla tutta particolare umanità del Ranzoni, che è un'umanità dello stesso « fraseggiare »,

DANIELE RANZONI
E IL PROFESSOR LITTA

Daniele Ranzoni, e cioè quello che fu « tra i maggiori araldi della moderna pittura lombarda » e che ad Intra, sua città natale, è ricordato a specchio del lago con un bel monumento del Troubetzkoy, non ebbe una vita, come si vuol dire, facile, nè tanto meno in lui fu riconosciuto l'artista in quella giusta cerchia di valutazione che una tarda ma tuttavia efficace revisione critica l'ha invece oggigiorno definitivamente posto.

Margherita Sarfatti nel suo esauriente volume che tratta del pittore intrese fa capo ad infinite particolarità; ma una ne tralascia, perchè nessuna informazione locale poteva comunque dargliela. Ed è questa: il povero Daniele si arrabattava in tutte le guise pur di trarre guadagno dall'arte che professava. Quando non dipingeva e non vendeva e le commissioni tardavano, s'aggiustava. Bisognava pur campare. E allora, in un angolo remoto della Intra di quel tempo, giù nei pressi del *San Bernardino*, in Sassonia, com'era chiamato il sito, c'era uno Studio Fotografico (uno dei primi del Lago Maggiore) esercito da un certo Gaetini. Mio padre era lì come praticante e mio padre racconta: « Arrivava il Ranzoni: malinconico, arruffato, demoralizzato: faceva pena. Parlava d'arte ed auspicava innovazioni addirittura rivoluzionarie, si lamentava d'essere incompreso, s'interessava dei processi fotografici, delle luci e degli atteggiamenti; ma più che altro aveva un suo determinato scopo. Mi pregava, a parte, perchè intercedessi presso il Gaetini, affinchè si decidesse: gli desse da dipingere qualche ingrandimento. Eran quegli ingrandimenti come se ne vedono tuttora: esemplari superstiti di un'età passata, su carta albumina, riproducenti uomini e donne: gli uni con fedine e pizzi e baffi alla caratteristica maniera del Risorgimento, l'altre con fitte chiome alla lombarda, seni superbamenti raccolti e crinoline così come il Gozzano le ha descritte nella *Amica di Nonna Speranza*. Ricordate? Abito rosa a ghirlandette, a greche, " come rapite in un cantico, lo sguardo al cielo profondo e l'indice al labbro, secondo l'atteggiamento romantico „. Se ne facevano a colori di questi ingrandimenti; si dipingevano ad olio, passandovi sui contorni e nelle ombre un leggerissimo strato e facendo ben attenzione a non travisare i lineamenti e più che altro l'espressione dell'occhio sempre difficile a fermarsi così da dare il fedele rispecchio dell'animo e dell'interiorità del pensiero.

Chi sbrigava questo genere di lavoro per la ditta (strano bisticcio) era il Litta: anzi, *il professor Litta*. Apprezzato per la sua maniera fredda, oleografica e particolareggiata che piaceva e ancor adesso piace ai profani, e maggiormente stimato per il suo titolo accademico, questi eseguiva un lavoro che il cliente ammirava e pagava. Ma del povero Daniele – a me legato ancora, da una lontana parentela – nessuno ne voleva sapere. Dicevano ch'era uno *spagasciôn*. Insomma: volevano vedere ben definita la cravatta e il suo disegno, la spilla, la

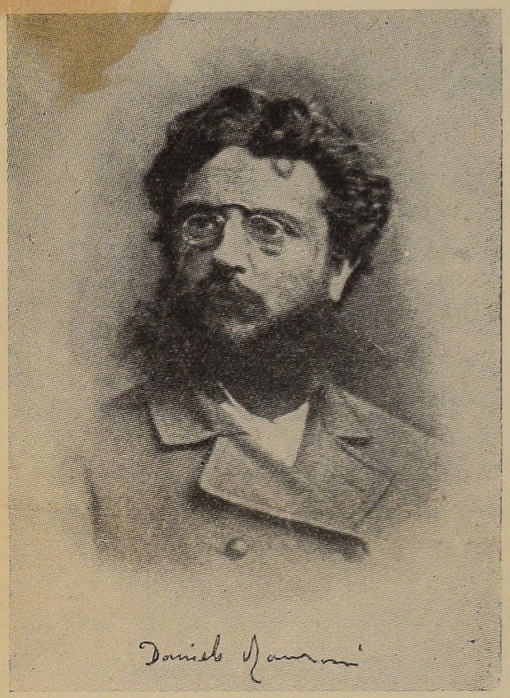


D. RANZONI - Testa femminile

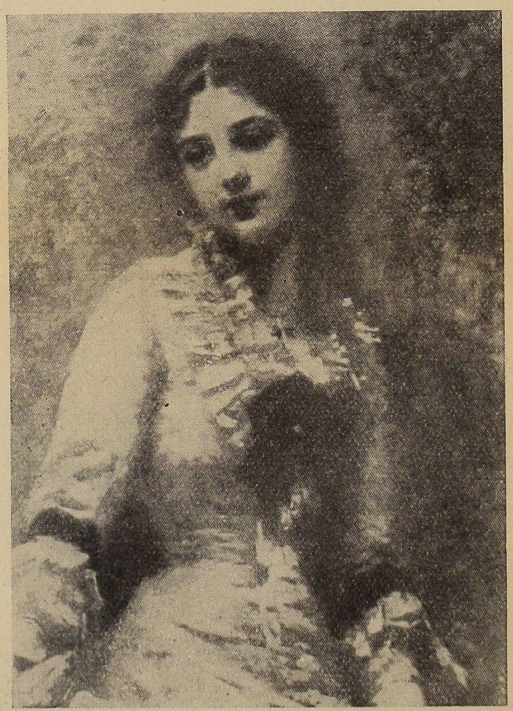
broche e l'anello, ciò che il Ranzoni non sapeva fare. Troppe idee quell'imbrattatele! Teorie azzardate, scombussolate! E poi... un matto, un matto completo: non un pittore. Difatti – sia detto in sordina – un poco matto doveva pur esserlo, se fu necessario – più tardi – ricorrere ad una casa di salute a Novara! ».

Questo il racconto di mio padre. Ma c'è da pensare malinconicamente alla vita di quest'uomo per cui il Carrà ripeteva, or non è molto, che la tecnica stessa del picchettìo delle pennellate va riconosciuta un'invenzione del Ranzoni. Infatti, esaltato il Cremona quale inventore di quella tecnica, con molta onestà questi rispondeva; *l'è staa el Daniel a dervimm ij oeucc*. Non solo: dov'è, adesso, il professor Litta con tutto il suo titolo? Chi lo ricorda più? Oh, se quegli ingrandimenti fossero stati lasciati al Ranzoni! I detentori avrebbero forse quadri di pregio, ricercati, portati a nuova vita attraverso le esposizioni: quadri che direbbero una parola nostalgicamente lontana, ma viva di nuova luce, attestanti sia pure un dilettantismo, una faciloneria, un ritocco e non altro di mano ranzoniana, ma che in un tempo apporterebbero, con quelle sue pennellate, un afflato, una magìa, un colore, una teoria, un tono comechessia personale, costituente una pagina in più da aggiungere al libro della sua vita artistica.

Ma il Litta furoreggiava, era il prediletto; e in ciò è chiaro e palese come non sempre la valutazione e il giudizio dei contemporanei si affermi per definitivo. E questa volta per il Ranzoni un tal giudizio dovette riuscire ben amaro, se tutto sommato – ingiustizia, derisione, taccia d'incapacità, compassione e incomprensibilità – dovevano, fra l'altro, consigliare il suo ritiro a Novara. Purtroppo!



Daniele Ranzoni



D. RANZONI - Ritratto
(Raccolta Vercesi)

Soddisfazioni e riconoscimenti ne aveva avuti sì, ma pochi: da una schiera esigua, e forse più sotto una latente forma di aiuto che altro; poichè noi sappiamo anche – per dirla ancora col Carrà – che le invenzioni del Ranzoni sollevavano ardenti discussioni tra i suoi compagni, e che la personalità ranzoniana era così temeraria nella ricerca del nuovo che non conosceva freni, tanto che gli amici medesimi del pittore restavano spesso disorientati. In quel tempo; ma oggi, a distanza d'anni, il suo nome si è fatto e si fa chiaro e risplende; e tutto ciò ch'era deriso costituisce per noi, appunto, la prerogativa massima della sua arte inconfondibile e maestra. Ed è in questo riconoscimento che gli intresi non immemori gli eressero il bel monumento a specchio dell'azzurro Verbano, dov'egli è là fermo nel bronzo immarcescibile, con atteggiamento sereno di sfida e di rivendicato. L'espressione è superba; ma tale espressione gli si addice perchè egli è anche il più superbo campione di gloria intrese, il pittore che nelle sue tele ha racchiuso tutto un pallido mondo ottocentesco con una sagacia di tocco e di colore e una malinconia armoniosa e pensosa che riaffaccia, in collegamento, il Catalani e il grande recanatese.

CELESTE FERDINANDO SCAVINI

LEGGASI A TERGO

N. .....

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: Rag. Cav. UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28

MILANO (4|36)

TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918

Telegr.: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

LA RONDINE - Roma

LUG. 1938

SET. 1938

Ritto in faccia all'avversario atterrato il co-

MARIA BUCCA

Pubblicazioni della Reale Accademia d'Italia

Il più importante centro del pensiero e dell'attività spirituale, qual'è l'Accademia Reale Italiana, non solo indice congressi internazionali che attirano le più eminenti personalità artistiche, scientifiche e politiche del mondo intero, creando quelle necessarie correnti e discussioni utili al progresso della civiltà, ma prepara e diffonde pubblicazioni del più grande interesse nazionale ed internazionale. Uno dei volumi più significativi dato alle stampe l'anno scorso, è stata la biografia (ch'io chiamerei lirico-storica, tanto è preziosa e originale) di Daniere Renzoni, studiato con amore e autorevole competenza da Margherita Sarfatti.

L'A. colloca, sapientemente, il pittore, nell'ambiente storico-politico e anche sentimentale del tempo, rilevando le bellezze e le brutture dell'800, con quella vivace e caratteristica originalità di stile, che distingue da tutte la nostra scrittrice. Attraverso i documenti, ma sopratutto intuendo l'anima del Renzoni attraverso le sue mirabili opere, la Sarfatti ci dà di lui, l'essenza spirituale, la forza della sua poesia pittorica, le vicende della sua « scapigliatura » che era poi la vita degli artisti d'allora, con tutte le superficialità, le incongruenze di un'epoca ancora recente, ma lontana, ormai, dal nostro spirito rinnovato dal Fascismo.

Leggere il libro è una gioia per gli artisti, ma è anche un gioiello dell'arte letteraria e della storia della pittura, perchè ogni quadro è descritto con tale profonda evidenza che sembra dipinto dall'Autrice del libro, ed è un gioiello di stile perchè tutto è così lirico e vero, che se ne prova un godimento indimenticabile.

* * *

Tra le recentissime e sempre più importanti pubblicazioni dell'Accademia Reale d'Italia, va notata la storia documentatissima del fondatore dello Stato del Libano, principe Fakhar-Ad-Din II. Il volume originale ed interessante politicamente e geograficamente, è opera paziente e viva di Padre Paolo Carali, che dedica il volume al Duce, fondatore dell'Impero italico. Da circa 500 documenti inediti, Padre Paolo Carali ricostruisce la storia, ignorata da molti, di un periodo glorioso della nostra Patria nei rapporti orientali.

Il principe del Libano Faccardino, come fu chiamato alla corte di Toscana dal 1605 al 1635, fu aiutato dai Granduchi medicei, politicamente e materialmente, tanto da diventare il più potente principe dell'Impero Ottomano. Riconoscente, Fakhr-Ad-Din II, entrò in buone relazioni con la Santa Sede, che lo apoggiè fortemente, così egli potè ripristinare il Cattolicesimo, in Gerusalemme, nell'isola di Cipro e diffondere, con i Cavalieri di Malta, la religione cristiana, sebbene egli fosse Druso di fede. Il poderoso volume di Padre Carali, consta di una chiara introduzione storica, di una ricca documentazione europea, e di tutti i documenti orientali, esattamente tradotti, dal turco, dall'arabo e da tutte le lingue di quei paesi orientali, con i quali, l'intelligente principe di una piccola provincia, che divenne poi lo stato della Repubblica Libanese per la sua saggia politica, venne in in contatto, dopo cinque anni d'esilio trascorsi in Italia, dove studiò e ammirò l'arte, la organizzazione sociale, tanto da convertire poi il suo stato in una Italia orientale del seicento.

Tutti gli ordini religiosi della Palestina, Siria e Libano, quali i Francescani, Cappuccini, Gesuiti e Carmelitani, furono istituiti da questo principe non cristiano, ma così saggio da comprendere quale luce di nobiltà spirituale e di grandezza morale irradiava dalla Croce di Gesù.

* * *

MICHELE KERBAKER: Scritti inediti, a cura di S .E. Formichi e Vittor Pisani. La prefazione a quest'opera, come anche quella che precede il poema indiano: Mahàbaràbha, è sempre del grande orientalista Carlo Formichi, Vice Presidente della Reale Accademia d'Italia, e solerte organizzatore di tutte queste mirabili pubblicazioni. Il Kerbaker tratta, nel volume « Scritti inediti » dell'insegnamento religioso nella scuola, commenta la « Vita di Gesù Cristo » dell'Abate Vico Fornari e si ispira alle opere del nostro Leopardi per scrivere alcuni pensieri e mòniti profondi. Questo geniale scrittore napoletano, che ha tradotto in ottava rima uno dei più belli e grandiosi episodi.

ORAZIA BELSITO - PRINI

Comment Daniele Ranzoni entre toutes beautés au monde préféra le visage de la femme

A tous ceux qui aiment la belle peinture et qui veulent qu'on en raisonne en allant jusqu'au fond des êtres et des choses, et jusqu'au cœur des innombrables secrets de l'art, je signale à la hâte ce livre magnifique que Mme Marguerite Sarfatti vient de consacrer à Daniele Ranzoni. (Editions de *La Reale Academia d'Italia.*) L'on n'est aucunement obligé d'attendre, si l'on n'est pas Italien, qu'il soit traduit. Si nuancée et si italienne qu'elle soit, la prose limpide de Mme Sarfatti reste accessible, il me semble, à tout Européen cultivé ; et l'abondante illustration de l'ouvrage parle aux yeux.



Portrait (collection Francozini)

Daniele Ranzoni... C'est-à-dire, comme le démontre absolument Mme Sarfatti, le premier en date des impressionnistes italiens de l'école lombarde (vers 1865, et à vrai dire, instinctivement, dès ses première ébauches). Le premier aussi, sans doute, parmi les initiateurs de l'impressionnisme, à avoir compris que le tableau à Turin la leçon des paysagistes français, a déjà ouvert la voie. Mais ce pas de surcroît, vers la vie de la lumière, ce pas en plus, qui séparera les impressionnistes des maîtres de Barbizon, à Milan, c'est Ranzoni qui le fera. Tout jeune encore, dans la petite ville d'Intra, au bord du Lac Majeur, il arrête passants et passantes, tire une méchante boîte d'aquarelles de sa poche, un bout de pinceau, et reproduit leurs visages, trait pour trait, à la volée. Ainsi Pissarro peindra en Normandie.

Ce maniement prestigieux de la lumière, nous reconnaissons aujourd'hui qu'il a orienté tous les peintres impressionnistes, plus ou moins, absolument tous, vers un « style », vers une classicité nouvelle. Plus vite et plus sûrement que les réalistes du sujet, ils ont échappé, grâce à la lumière fantastique et délicate, à la bassesse du vérisme. C'est un fait. Dans le cas de Ranzoni, en outre, pour pas du tout, ne le raidit pas, ne le gèle pas. Son impressionnisme le sauve. Il est encore impressionniste lorsqu'il se comporte en classique (qui compose, exhausse et transfigure). Il est déjà classique lorsqu'il se comporte en impressionniste fervent, qui ne veut pas mentir à la lumière.

Délicieux Ranzoni ! Il me paraît, s'il m'est permis de me prononcer, inférieur à Degas par l'acuité du regard et le pouvoir d'abréviation, et supérieur à Degas par sa religion de la beauté. (Car enfin, cette manie de laideur qu'avait Degas, est-ce que ce n'était pas une tare de son génie ?) Inférieur à Cézanne également, — de qui Mme Scarfatti le rapproche aussi dans ses fertiles comparaisons, — inférieur à Cézanne par l'intensité comme par l'envergure, il lui est toutefois supérieur pour avoir mieux connu et ses propres limites (au lieu que Cézanne se brisait le front contre les siennes) et les limites de l'enjeu lui-même, dans la partie que jouaient entre elles, à ce moment, une époque et la peinture.

Nul artiste, en effet, n'a été plus doué que Ranzoni, jusqu'à la virtuosité, s'il avait fallu, et nul artiste n'a été aussi plus naïf et primesautier : mais nul artiste non plus n'a été plus conscient de tout. Il aurait volontiers passé sa vie à étendre sur de longs murs d'immenses compositions, et ce Sermon de Saint Jean-Baptiste dont il a pu enrichir l'église de sa ville natale suffit à nous prouver quel prodigieux décorateur, non pas mécanique mais sensible, il pouvait devenir si l'occasion lui en avait été offerte, s'il avait eu des murailles à couvrir. Les murailles ne s'étant pas présentées, du moins il ne trichera pas : point de décoration « pour du beurre », point de décoration de chevalet. Et d'autre part, attention : sans doute lui aurait-il plu d'exceller dans le paysage comme il excellait dans la figure humaine ; mais, soit que la figure humaine ait décidément pris tout son cœur, soit que l'ambition d'étendre au delà sa mission, — à savoir la conquête de la lumière, — lui parût excéder les forces d'un seul, et les siennes, à peine s'il se hasarde, et presque sans l'avouer, dans le paysage.

Il ne voulait peindre, disait-il, qu'avec son souffle. La limite de son souffle, peut-être devons-nous la voir, par conséquent, dans tous



Portrait de Mme Arrivabene (1880)
(Galerie d'art moderne, à Milan)

dans ses formes, éclatante dans son teint, et d'une grâce de fleur ou d'oiseau. Les lignes de ces déesses de chair, lui les disposait sur sa toile dans un arrangement toujours heureux et naturel, où régnait toujours la vertu de composition. Leurs vêtements surchargés, il les allégeait, les estompait, les noyait, je ne sais trop comment exprimer le miracle, mais regardez bien : il les rendait impondérables. Puis, il s'attachait à cette face, à ces yeux, à ce cou, à ces bras, à ces mains. Chairs et lumière partout, et l'âme au travers... Qui donc a jamais mieux peint le bel être d'une femme ?

Eugène MARSAN.

ropéen cultivé ; et l'abondante illustration de l'ouvrage parle aux yeux.

Daniele Ranzoni... C'est-à-dire, comme le démontre absolument Mme Sarfatti, le premier en date des impressionnistes italiens de l'école lombarde (vers 1865, et à vrai dire, instinctivement, dès ses première ébauches). Le premier aussi, sans doute, parmi les initiateurs de l'impressionnisme italien, ainsi que Mme Sarfatti le montre également, par son mérite insigne.

Il a donc été le véritable innovateur. Lui, et non pas son ami Cremona, comme le croyaient les contemporains et comme trop d'Italiens persistent à le croire. (Cremona lui-même convenait que Ranzoni « lui avait ouvert les yeux ».) Et bien qu'il soit mort trop tôt, à l'âge de quarante-six ans, il a été un maître accompli. Longtemps méconnu comme tel par les cercles officiels, l'effort de ses admirateurs, au premier rang desquels il faut compter, justement, Mme Sarfatti, ainsi que le peintre Arturo Tosi et le prince Troubetzkoy, l'éminent sculpteur qui fut son élève, a fini par lui obtenir justice. Peut-être le procès est-il encore pendant. Dores et déjà, Ranzoni a cause gagnée.

Il me souvient qu'un jour, comme on s'entretenait devant Maurice Denis, non sans dédain, des Italiens du XIXe siècle, peintres ou sculpteurs, le grand artiste protesta que nous les ignorions trop, pour en juger si légèrement. Et lui qui certainement les connaît, — car il sait tout, car il a tout vu, — si sa gentillesse et sa discrétion l'empêchèrent d'insister, je suis sûr qu'il pensait notamment à Ranzoni.

⁂

Il fut un impressioniste, ai-je dit, et l'initiateur de l'impressionnisme lombard. Mais si l'on est bien obligé, pour s'y reconnaître rapidement, d'avoir recours à un vocabulaire qui est celui des disputes d'écoles encore plus que celui de la critique, ne manquons jamais de remonter, en présence d'une œuvre grande, jusqu'à son essence unique, jusqu'à ses arcanes individuels et irréductibles.

Impressioniste, certes. Ranzoni le fut par sa double passion de la lumière et du vrai. L'impressionnisme aura été, en somme, un réalisme. Singulièrement mieux inspiré, par exemple, que le réalisme, quand il cherchait la vérité non dans un sujet (et avili) mais dans l'objet. Dans la lumière, par conséquent, dès lors qu'il s'agissait de peinture.

Ranzoni, que l'enseignement académique veut soumettre à la séparation du dessin et de la couleur, de la forme et de la lumière, d'emblée s'y refuse. Antonio Fontanesi qui a rapporté de Fontainelumière, nous reconnaissons aujourd'hui qu'il a orienté tous les peintres impressionnistes, plus ou moins, absolument tous, vers un « style », vers une classicité nouvelle. Plus vite et plus sûrement que les réalistes du sujet, ils ont échappé, grâce à la lumière fantastique et délicate, à la bassesse du vérisme. C'est un fait. Dans le cas de Ranzoni, en outre, pour le conduire spontanément au style, à la composition, à l'équilibre de la mise en pages comme à l'harmonie en profondeur, son *italianité* intervint presque aussitôt.

Le même classicisme ingénu, si vous voulez, qui a réduit tant d'Italiens du XIXe siècle à un art tout de convention : parce que l'académisme avait substitué sa lettre morte à l'âme vivante des grandes époques. Mais chez lui, non. Ce classicisme d'instinct qui est propre à l'Italie, en d'autres termes cette passion d'allier toujours au vrai le beau et le noble, ou de tendre sans cesse le vrai vers le noble et le beau, ne le paralyse

sion, — à savoir la conquête de la lumière, — lui parût excéder les forces d'un seul, et les siennes, à peine s'il se hasarde, et presque sans l'avouer, dans le paysage.

Il ne voulait peindre, disait-il, qu'avec son souffle. La limite de son souffle, peut-être devons-nous la voir, par conséquent, dans tous ces admirables portraits d'hommes et de femmes que sa main répandait avec autant d'amour que d'angoisse. Quels portraits, cependant ! Surtout quels portraits de belles femmes ! L'un des beaux cortèges de figures féminines que le XIXe siècle nous ait laissés.

La femme du temps de Ranzoni avait son corps charmant — note Mme Sarfatti — caparaçonné comme un fauteuil ou comme un autel de village. Elle disparaissait sous les velours, les soieries, les résilles, les pompons, les franges et les guirlandes. Elle était belle en dépit de tout, blanche et rose, blonde et nacrée, opulente



Portrait de femme (collection Vercesi)

53

Valico del Brennero –
4 Aprile 24 Anno 2°

Distintissimo Signore,

perdonerà il disturbo, ma ben
onorato di potere avere orgoglio di
possedere un libro su S. E. il Primo Aiutante
Benito Mussolini, con una dedica scritta da Lei
pregiomi ricordarle che il 18 Gennaio c.a.
passando da questo valico, Lei, dietro mia
preghiera, mi incoraggiò facendomi intravedere
la possibilità di potere avere pure io, un
suo libro con dedica, come benignamente
ha fatto col Capo squadra della Milizia
di Brennero.

Chiedendole scusa un tanto ardire
con devozione e rispetto mi sottoscrivo

Buccola Emanuele – Maresciallo
Polizia – ufficio
Brennero

Subisce in corso di cortese riporto:

Buccola Emanuele

Maresciallo di P. S.

Brennero

Alto Adige

Fernando Miselli
Carpi (Modena)

Carpi I4/6/I929 VII

Ill.ma Signora MARGHERITA SARFATTI
presso il "POPOLO D'ITALIA"

Milano

Mi permetto di presentarLe alcune fotografie di un busto del DUCE da me creato in circa tre ore di lavoro.E' doppio il vero.
Non sono né pittore né scultore.Ho fatto ad impressione,senza fotografie,senza copie.Ho lavorato in terra sebbene sino a pochi giorni fa non avessi mai toccata la creta.
Ho voluto creare "uno spirito Mussoliniano" ben diverso,ma non certo originale,di quelli che mille e mille artisti dipingono e plasmano ogni giorno.
Diversi competenti che l'han visto l'han giudicato "un lavoro vigoroso,interessante e perfino di fattura squisita".
La perfetta Autrice di "DUX" potrà,se lo crederà opportuno,giudicarlo,criticarlo attraverso al pregiato giornale.
Il motto "DIXI"da me scelto,mi pare risponda allo spirito del mio lavoro.
Non ho la pretesa di aver creato "un classico lavoro d'arte",ma sono invece ben convinto di aver fatto un lavoro di sentimento e di anima.
La ringrazio pertanto se Ella vorrà concedermi l'onore di poter leggere una sua nota relativa a questa mia modesta creazione.
Con distinti ossequi.

Fernando Miselli


DIXI.

IL GIORNALE D'ITALIA

ROMA, li 23 Giugno 1929
ANNO VII

Illustre scrittrice

donna Margherita Sarfatti ,

mi pregio comunicarle che nella mia antologia aviatoria " Le Vie del Cielo", pubblicata in questi giorni dalla Casa Editrice Remo Sandron di Palermo, e che ha largo successo di consensi e di vendite, è compreso anche un suo scritto , riguardante l'infortunio aereo del Duce.

Con vivi ringraziamenti ed ossequi

dev.mo

Dott. Aldo Barbaro
Red. Giornale d'Italia

Cara amica, non so per quale combinazione,
il suo libro su Ranzoni è rimasto tra carte
geografiche in uno scaffale poco in vista.
Lei cercando una carta vide il piego e
trovò dentro il libro che lei mi ha gentilmente
mandato con una dedica affettuosa.
Ecco la ragione per la quale non l'ho ri-
graziata prima - Le faccio ora di tutto cuore
anche perché ho cominciato a leggere il libro
e i primi capitoli mi hanno riportato con
tanta viva efficacia a un'epoca scomparsa de
ho continuato a leggere e stasera lo porterò
con me a Badino per terminarlo.
Le sono molto grato anche perché Ranzoni
mi era ignoto salvo per i bellissimi ritratti
che lei possiede - Ma quando ci rivedremo,
per merito suo, ne saprò apprezzare meglio
il valore -
Lucile è in America - Io qui e fuori
ho lavorato - In Settembre giovenga quella
andrò a vedere Tiziano per poi ricadere
nelle tristezze e nelle preoccupazioni
delle chirurgia. Tanti auguri

Dev.mo aff.to
30 Agosto 1935 XIII R. Barbiani



Mario Appelius Roma I2 Aprile I932 ANNO X

DONNA MARGERITA SARFATTI

ROMA

Gentilissima signora,

Ho scritto pochi momenti fa al Sindacato Autori e Scrittori del Lazio per ringraziarlo della simpatica colazione offertami. Sento però il bisogno di rivolgere un grazie speciale a lei per aver voluto essere quel giorno fra noi. Le sono assai grato della sua autorevole adesione per tutto ciò che essa rappresenta.

Gradisca, gentile signora, con l'espressione della mia simpatia il mio devoto e cordiale saluto.

Mario Appelius

REALE ACCADEMIA D'ITALIA

Castiglioncello
(prov. Livorno)

Cara Margherita - il telegramma ve lo avevo fatto un primo giorno d'essere il corso inviò. Immagino pirateri come Tempo prezioso l'originale. Starete sempre ad Orta? - Io vi farò sapere quando mi muoverò per Milano dove le cose sono finite. - Grazie ancora e tanti saluti a voi e ai vostri

Vostro
Massimo